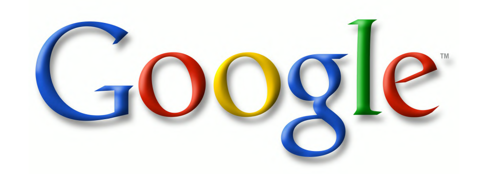
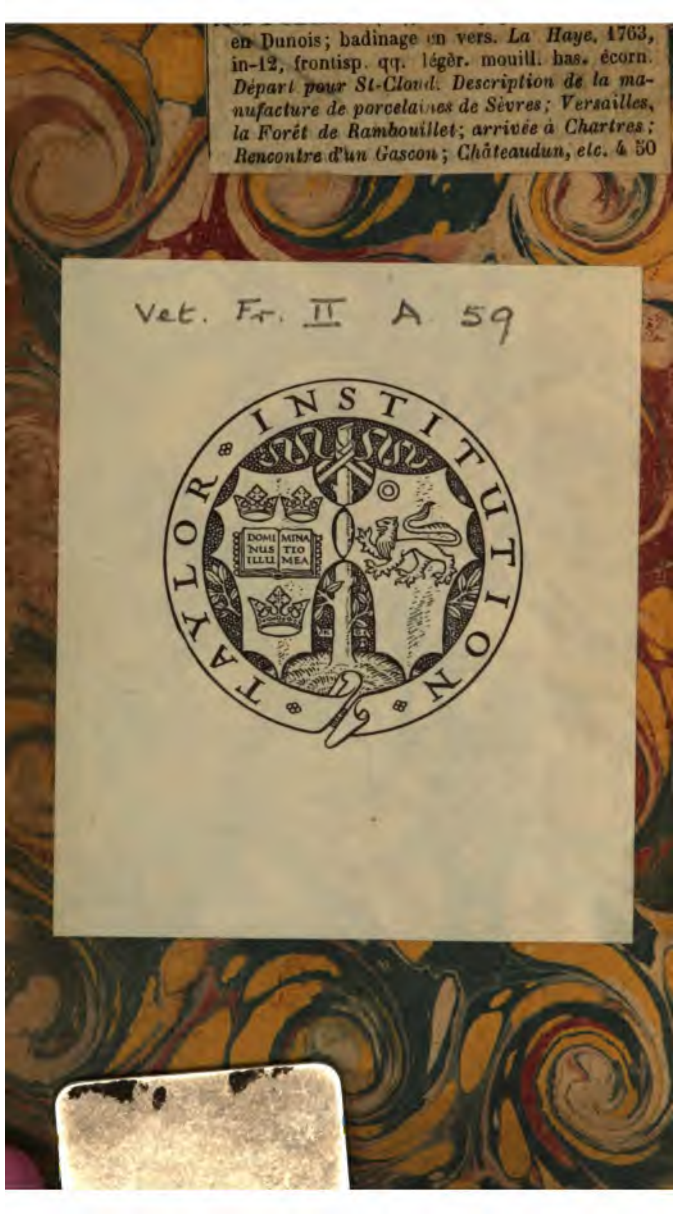
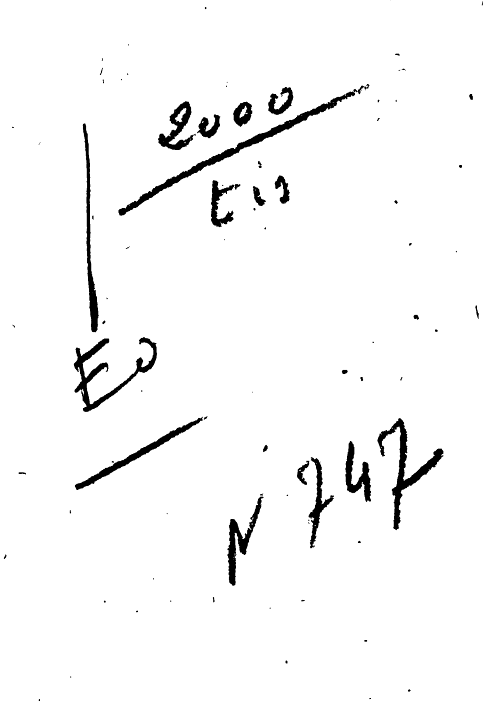





en Dunois; badinage en vers. *La Haye*, 1763, in-12, frontisp. qq. légèr. mouill. bas. écorn. *Départ pour St-Cloud. Description de la manufacture de porcelaines de Sèvres; Versailles, la Forêt de Rambouillet; arrivée à Chartres; Rencontre d'un Gascon; Châteaudun, etc.* 4 50




2000
N 747





*Ut flos ante diem.*

*Hor.*

# LA PETRISSÉE;

*OU*

# VOYAGE

## DE SIRE PIERRE EN DUNOIS;

### *BADINAGE EN VERS,*

Où se trouve entr'autre la conclusion de Julie, ou de la nouvelle Héloïse.

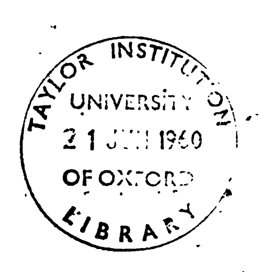
*Liberius si*
*Dixero quid, si forte jocosius; hoc mihi juris*
*cum venia dabis.* HOR.



À LA HAYE.

M. D. CC. LXIII.

N. B. *L'Auteur qui avoit d'abord consenti qu'on imprimât son Ouvrage, & qui par le conseil de quelques amis trop severes, l'avoit ensuite condamné à un oubli éternel, ignorant sa publication, & étant, d'ailleurs, absent, on s'est cru obligé, pour l'éclaircissement de quelques endroits, d'ajoûter plusieurs Notes aux siennes; & pour qu'on les distingue plus facilement, celles qui ne seront pas de l'Auteur, seront toutes à la fin marquées d'une (*).*



# LETTRE DU LIBRAIRE A UN HOMME DE LETTRES,

*Pour servir de Préface à cet Ouvrage.*

MONSIEUR,

La personne qui m'a remis ce Manuscrit, m'a assuré que vous en connoissiez l'Auteur. Vous me feriez plaisir de le lire & de m'en dire votre avis. Vous m'avez déja rendu ce service pour d'autres Ouvrages, &

j'ai lieu de compter sur les mêmes bontés & la même sincérité.

J'ai l'honneur d'être, &c.

---

# RÉPONSE
## DE L'HOMME DE LETTRES AU LIBRAIRE.

CET Ecrit, Monsieur, est l'Ouvrage d'un jeune homme qui atteint à peine son quatriéme lustre, & qui s'est déja rendu célébre dans la carriere de la Gloire & des Lettres. Une maladie cruelle & presqu'incurable, l'a forcé de suspendre pendant quelques temps ses travaux Militaires, & il a employé ses loisirs à exercer des talens qu'il ne se con-

noiſſoit pas, & qui lui auroient acquis ſans doute la plus grande réputation, s'il avoit eu le tems de les cultiver. Mais tourmenté par des douleurs continuelles, & ſe traînant inſenſiblement vers le tombeau, dont il voit les approches ſans horreur, il chante ſur la route pour ſe diſtraire des objets funébres dont il eſt environné, & n'a pas le tems de s'arrêter pour perfectionner ſon Poëme : ainſi, nous dit-on, que le Cigne annonce ſa mort par des accens mélodieux.

D'après cet avis, les Lecteurs attendris ne pourront que plaindre & admirer le jeune Auteur de cet Ouvrage. Ils lui pardonneront les fautes qu'il n'a pas le loiſir de corriger, comme des termes inuſités, des enjambemens de vers, des phraſes incomplettes, des inverſions forcées,

&c. & donneront les plus grands éloges aux parties qui conſtituent ſeules la Poëſie ; je veux dire, à l'invention, aux deſcriptions, aux images, aux tableaux, aux expreſſions du ſentiment, &c. Je ſerois bien trompé, ſi dans ces différens paſſages, on ne le trouvoit pas égal, & ſouvent ſupérieur à tout ce que nous connoiſſons de mieux en ce genre. Cet écrit a fait ſur moi une impreſſion tendre & voluptueuſe : & puiſque vous me demandez mon avis, je vous conſeille de l'imprimer, & j'oſerois preſque vous aſſurer du ſuccés

Au reſte, Monſieur, l'Auteur ignore ſans doute que ſon Poëme ſoit entre vos mains, & il vous défendroit peut-être de le rendre public, par un de ces préjugés barbares qui ſemblent interdire les Lettres à des gens qu'elles honoreroient.

Je dois encore vous prévenir, qu'en applaudiſſant aux talens de l'Auteur, je ſuis fort éloigné d'approuver quelques critiques qu'il a haſardées, & je lui conſeillerai de les adoucir ou de les ſupprimer, ſi vous me permettez de lui revéler le ſecret que vous m'avez confié. Il eſt parti pour l'Armée, & je lui écrirai d'après votre réponſe; ou ſi vous perſiſtez à me recommander la diſcrétion, je ne trahirai point la confidence que vous m'avez faite.

Je ſuis avec conſidération, &c.

*A Paris, ce 27 Septembre 1762.*

# ARGUMENT
## DU PREMIER CHANT.

*POINT du jour. Reveil de l'Auteur. Beau discours qu'il prononce sur le peu de regret qu'il a de quitter la Ville, & sur les plaisirs qu'il se promet au Village. Description de ses Ballots. Il se met en route avec Guillot son Valet, pour aller se rendre dans le Coche qu'il trouve parti; sa désolation : il court après. Description de sa sortie de Paris. Il rejoint enfin le Carrosse de voiture près la Montagne des Bons-Hommes. Compagnons de voyage qu'il y rencontre.*





# LA PETRISSEE,

*OU*

# VOYAGE

## DE SIRE PIERRE

### EN DUNOIS;

*BADINAGE EN VERS.*

---

## *PREMIER CHANT.*



Ans une inaction futile,
Malheur à celui qui filant
De ses jours la trame inutile,
Et sur des coussins étalant
Son cœur vuide & son esprit lent;

L'œil pâle & la face immobile,
Sur lui voit s'étendre en baillant
L'ennui que suit en sourcillant
L'humeur dont il nourrit la bile,
Et que menée en bégaïant
Par l'entêtement indocile,
L'ignorance aveugle & débile
Sur le duvet vient accueillant :
La tristesse remplit & tranche
Des jours à la mollesse offerts,
Que des fastes de l'univers
L'Histoire avec dédain retranche.
Moi donc qu'un Favori sçavant
Du Dieu redouté d'Epidaure, (*)
De mes beaux jours appercevant
Vers leur prématuré couchant
Se plonger la naissante Aurore,
De Mars loin du terrible Champ,
Exila dans les Champs de Flore,

(*) M. P*** Premier Médecin de S. A. S. M. le Duc D*** qui avoit ordonné à l'Auteur d'aller prendre le lait à la Campagne pour le rétablissement de sa poitrine. (*)

Oisif & d'un folâtre Elan,
Ma verve se trouvant poussée,
J'ai formé le burlesque plan
De célébrer ma Petrissée.
Au reste, en peu de mots, l'Auteur
Conter ses incidens médite ;
En Poëme, Epître & visite,
Le plus court n'est que le meilleur,
Du moins a t-on le sûr mérite
De n'être pris pour Parasite,
Ou d'endormir moins son Lecteur.
Mon Patron, vieux bavard d'Homère !
O toi qui le premier enflas
En vers le langage ordinaire !
Du Parnasse où tu l'installas
Des Poëtes comme le pere,
Daigne me guider ici bas,
Dans cette carrière étrangere
Que ma Muse ouvre sur tes pas ;
Et toi, pour qui j'ose ici faire
Récit qu'à mon foible talent
Tu croiras être téméraire,
Anime mon pinceau tremblant

De l'eſpoir brillant de te plaire.
Si tu me ſouris un inſtant,
Zirphé, ne m'en fais pas myſtère ;
Si je déplais, daigne le taire,
J'entreprends tout ſur ce garant.
Jà de la nuit le crêpe ſombre
A nos yeux diſſipoit ſon ombre :
Dans ſa lueur du jour naiſſant
S'éclipſoit Heccate mourante,
Et de mille aſtres enflamés
Dont les Cieux étoient parſemés,
La multitude étincelante
Se perdoit dans l'immenſité,
A l'approche reſplendiſſante
Du principe de leur clarté.
Jà de l'Amante de Céphale
Le Char teint de mille couleurs
Doroit la nüe Orientale,
Et lançant à travers ſes pleurs
Les feux que ſon éclat exhale,
Fixoit ſes liquides vapeurs
Sur l'émail des prés & des fleurs.
Dans le fond des bois de la Chouette

Se cachoit aux rayons du jour,
Tandis qu'aux échos la Fauvette
En annonçoit l'heureux retour,
Et marioit sa chansonnette
Aux chants des Oiseaux d'alentour.
Enfin dans cette Ville immense
(Dont, graces à la Providence,
Suis habitant des plus chétifs,)
Jà du jour la pâle naissance
Des toîts blanchissoit l'éminence,
Amans, Filoux, Poupons lascifs,
Chez eux fuyoient son évidence;
De leurs comptoirs Marchands actifs
Au Public ouvroient la séance,
Et bruits confus & successifs
De la nuit rompoient le silence.
Ici cent Carrosses roulans,
Ebranloient le pavé des rues;
Là, de passans, venans, allans,
S'émouvoient diverses cohues;
Par-tout mille cloches émues
Elevoient leurs sons éclatans,
Et sur mille tons différens,

Cris perçans alloient jusqu'aux nuës ;
Quand gissant dans un noir grabat
Ornement de chambre enfumée,
Qui ressemble assez au Sabbat,
Et qu'illuminoit sans éclat
Au beau milieu lampe allumée,
Tendant les bras, frottant mes yeux,
Des froides vapeurs de Morphée,
Je tirai mon ame échauffée
Du désir de quitter des lieux,
Où par-tout du crime odieux
On fait un indigne trophée,
Et sur l'innocence étouffée,
Où se jette un œil dédaigneux.
» Il luit pour mon ame charmée,
» (M'écriai-je,) cet heureux jour ;
» Où pour ma solitude aimée
» Je quitte un frivole séjour ;
» Où parmi les plaisirs tranquilles
» Que la simplicité conduit,
» J'oublierai ces plaisirs des Villes,
» A qui le moment qui les suit
» Offre les remords inutiles ;

» Et que sur des bases futiles,
» Masque du crime, l'art produit.
» Je vous fuis, ô beautés traîtresses,
» Que cet art apprêta toujours !
» Des Graces, des légers Amours,
» Vous qui Meres enchanteresses,
» Coulez dans la pompe des Cours
» Instans filés par la mollesse.
» Oui, c'est vous que j'adorerai,
» Lise, Déesse pastorale,
» Dont le noir chef est entouré
» D'une cornette vieille & sale ;
» Vous dont le pied de crotte ombré
» Chaussant sabot ou bien sandale,
» Va grimpant d'une marche égale
» De la vertu l'étroit dégré ;
» Elle est, dit-on, chez vous brutale,
» Et si d'un gars le cœur grillé
» En transports trop libres s'exhale,
» D'une gourmade il est payé ;
» Mais je la préfére au Dédale
» Où dans la bonne Capitale,
» Chaque Amour est entortillé.

» Ma Lise, votre main d'athlete
» Travaille comme vingt forçats,
» Souvent laide, & toujours mal faite,
» Au lieu de fleurs, naît sous vos pas
» Ronces ou vénimeuse herbette ;
» Et quoiqu'en ses Vers délicats,
» Sous le nom d'Iris, maint Poëte
» A la postérité transmette
» Pour blonds cheveux, vos cheveux gras ;
» Mon pauvre enfant, loin d'être nette,
» Le Diable au bout d'une pincette
» A coup sûr ne vous prendroit pas ;
» Mais de crasse que sous l'amas
» Dont se farde votre figure,
» Et que sous cet habit de bure
» Qui couvre vos grossiers appas,
» Se découvre bien la nature !
» Fuyez donc, brillante imposture ;
» Loin de moi, plaisirs superflus,
» Dont en son Temple l'harmonie
» A l'illusion réunie
» Enchantoit mes sens éperdus,
» Voix d'*Arnoud*, de *Rameau* génie,

» De *Lani* noblesse infinie
» Fuyez, je ne vous verrai plus ;
» Et toi, dont le charme invincible
» Sur l'ame en répand un si doux,
» *Clairon* ! dont le talent pénible
» Epuise sans cesse sur nous
» Tout l'art dont il est susceptible ;
» Tes sons touchans, ton jeu parfait
» Sur mon cœur pour eux trop sensible,
» Ne feront plus leur tendre effet !
» Mais . . . je verrai traire ma vache,
» Je verrai tondre mes moutons,
» A quelques étiques dindons
» Je verrai faire la panache ;
» Je suivrai le soir à tâtons
» Ruisseau bourbeux qui se détache
» D'un pré couronné de chardons ;
» Et quand des liquides sillons
» Le globe enflammé qui s'arrache
» Dardera ses premiers rayons,
» De Philoméle sans relâche
» Echo me rendra les faux tons.
» Tel est le bien pur qui s'attache

» Dans les hameaux où nous courons,
» Et derriere nos potirons,
» Sans doute vrai bonheur se cache,
» Or, sus, pour le chercher partons. »
A ces mots d'une main active
Préparant tout pour mon départ,
J'en avançois l'heure tardive ;
Guillot, valet lourd & bavard,
De mes ballots portoit sa part,
Sur son dos nos belles pincettes,
L'écumoir, le papier brouillard,
Ainsi que mon autre à vignettes
Etoient avec nos allumettes,
De mon ayeul le bequillard.
Son jeu d'oie & ses castagnettes,
Et tel qu'Ascagne au nez camard,
A moi seul j'avois les mouchettes.
Pour provision au hazard,
Pouvant trouver minces gargottes,
Nous portames un peu de lard,
Un biscuit & des échalottes.
De tous ces paquets emballés
L'on chargea l'un de ces Carrosses

À Paris Fiacres appellés,
Et qui toujours sont attelés
De deux borgnes & vieilles rosses.
Dedans, quand fûmes installés,
Au Bureau des lourdes Voitures,
Au Cocher j'ordonnai tout bas
De mener nos tristes figures
Pour y prendre un noir Carabas,
Où sans orgueil à petits pas
Elles voyageroient bien sûres ;
Qu'aux huit chevaux dans leurs allures
Le mors aux dents ne prendroit pas.
À ce Bureau bientôt j'arrive :
Mais, ô disgrace, ô jour affreux!
Fendez l'air, accens douloureux
Q'exhala notre voix plaintive !
Le croira-t-on ? Fuyant nos vœux,
Nos pleurs, la voiture massive,
De la Seine, loin de nos yeux
Côtoyoit la riante rive.
Dans le cas où nous nous trouvions
Guillot & moi, quel parti prendre ?
Après bien des discussions

Je décidai ſans plus attendre
Qu'il falloit comme nous étions
Courir juſqu'où ratraperions
Coche aux Voyageurs ſi peu tendre.
Auſſi-tôt plus rapidement
Qu'on ne voit de l'aſtre brûlant
S'échapper le trait de lumiere,
Nous partons, le pavé ſe fend
Déjà du Cours on entreprend
La poudreuſe & vaſte carrière.
Des chevaux le Cocher jurant
Aſſomme l'étique derriere,
Sous leurs pas s'éleve en volant
Un noir tourbillon de pouſſière,
Et loin de nous déja laiſſant
Ce monument intéreſſant (1)
Qu'éleve au Roi le plus puiſſant
Des Nations la plus légere;
Et ce lieu qui n'eſt pas Cythère (2)
Où Vénus regne cependant,

(1) La Place de Louis Quinze.
(2) Le Cours-la-Reine & les Champs-Eliſées.

Nous franchiſſons en cahotant
De Paris l'étroite barriere.
Alors de la variété
Le brillant Théatre s'entr'ouvre ;
C'eſt alors qu'un monde enchanté
Aux régards ſurpris ſe découvre.
Nous appercevons d'un côté
Chaillot ſur un côteau monté,
Dreſſant une terre riante,
Aſyle ſouvent habité
Par la Deïté qui m'enchante
Et qui ſe trouvant limité
Par Paſſy qui d'Auteuil s'augmente,
Tous trois du point qui les préſente,
Unis par leur proximité
Ne paroiſſent à l'œil flatté
Faire qu'une Ville charmante.
Portant l'abondance en batteaux ;
Non loin d'eux un fleuve promene
En roulant ſes bruyantes eaux
Et des vents que ſur lui déchaine
Eole des enflés cachots,
On entènd ſur l'humide plaine

Au bruit confus des Matelots
Se joindre l'orageuse haleine,
Ayant dans le cours qui l'entraine
Frappé maint Palais de ses flots (1)
Il vient rendre un liquide hommage
A ces monumens éternels,
De deux Rois dignes des Autels,
Utile & précieux ouvrage.
L'un élevant avec hauteur
La gloire d'un superbe Dôme,
En même tems gage & symptôme
De celle de son fondateur,
De Mars & récompense & couvre
Les respectables vétérans
Et par ses dons encor naissans
Tout auprès ce Dieu terrible ouvre
Son champ illustre à ses enfans.
Cependant de notre voyage
Allongeant le rapide train,
Près du Montagnard hermitage
Où jadis Cardinal mutin,

(1) Le Palais de Bourbon, &c.

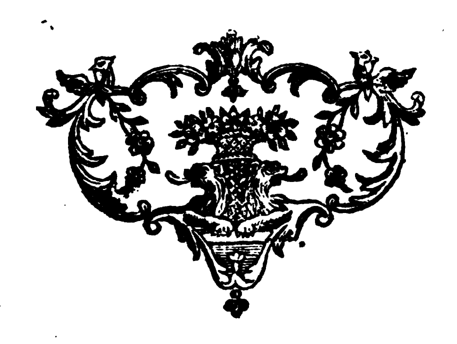
Prit pour un troupeau diablotin (1)
Les Moines en pélérinage ;
Nous atteignîmes à la fin
Notre piétre & lourd Palanquin ;
Mais las ! quel piteux équipage !
Sur deux ais ensemble cloués
Qui de soupentes ont la forme,
Qu'on s'imagine un coffre énorme,
Dont deux des côtés sont troués ;
D'une peau noire & grimaciere
Le dehors en est tapissé,
Le dedans l'est de drap percé
De Vers par mainte fourmilliere ;
A chacun des côtés haussés ;
Deux cuirs y servent de portière,
De deux grands paniers défoncés
Sont garnis devant & derriere
Et par deux manans houspillés

(1) Le Cardinal de Retz descendant un soir la Montagne des Bons-Hommes, prit, ainsi que M. de Turenne, avec lequel il étoit, pour une troupe de Diables, une Procession de Feuillants qui tenoient des torches allumées.

*Mém. du C. de Retz, Tom. I.*

Huit vieux chevaux eſtropiés
A figure mélancolique,
Qui pour ſquelettes employés
Au Cabinet anatomique,
Devroient plutôt être envoyés,
Tirent à pas multipliés
Cette Voiture léthargique.
  Telle eſt la gondole en tout tems
Portant poupons à tendres flammes,
Gens à froc, & Plaideurs Normands;
Telle enfin celle où nous entrâmes
Pour Compagnons nous y trouvâmes
Un Fils barbu de Saint François,
Fillette à prunelle baiſſée
Ayant avec touchant minois
Sur front de lys douleur tracée;
Une autre à la mine ruſée,
D'œil noir lançant regards matois.
Et du Nicaiſe d'autrefois
Dans un Elu jeune & patois
La niaiſe image placée.
  Quant à Guillot, il s'étendit
Dans les paniers de la Voiture,

Où, couché triſtement, il vit
Jeune homme à meſquine encolure,
Beau, bien fait, mais l'air ſi contrit
Et par maints ſoupirs qu'il ſurprit
Exhalant ſi plaintif murmure,
Qu'il paroiſſoit dans la nature
N'avoir pour bien que ſon habit,
Ses maux & ſa douce figure.
Cependant lorſque l'on finit
De prendre commode poſture,
Des fouets l'air frappé retentit,
Et ſoudain le Coche reprit
Sa péſante & tranquille allure.



# ARGUMENT DU SECOND CHANT.

*OCCUPATIONS des Voyageurs dans le Coche. Remarques de l'Auteur sur icelles. Accident funeste qui lui arrive. Tableau de l'horison, & en particulier de Saint Cloud en approchant de Sève, où l'on s'arrête. Nos Voyageurs y vont visiter la Manufacture de Porcelaine. Dispute qui s'y éleve entre l'Elû & une vieille femme. Fin sanglante de ce débat. On repart pour Versailles. Lecture du Théatre Anglais. Courte analyse de quelques piéces de Shakespeare. Comparaison essayée de cet Auteur avec Corneille.*

# LA PETRISSÉE.

## *SECOND CHANT.*

CHACUN d'abord s'examinant,
ans son coin gardoit le silence ;
is ensemble s'accoutumant,
De l'attentive bienséance
rès l'usité compliment)
blique fut la conférence :
ais des lieux communs, promptement,
yant épuisé l'assistance,
n reprit insensiblement
, primitive contenance.

uant à moi, malin, desœuvré,
rutateur de l'humaine espece,
e mes voisins avec adresse
u cœur bientôt je pénétrai.

D'un côté, la jeune égrillarde
A l'œil cherchant tendres ébats,
Animant ſa mine gaillarde,
A l'Elu tendoit maint appas.

Petits ſoufflets, mots dits tout bas,
Un doux ſourire, une nazarde,
Enfin tout ce qu'en pareil cas
Femme qui veut charmer hazarde ;
Chez lui déja faiſoit fracas.
Le caſaquin de la Donzelle,
Sa juppe à craſſeux falbalas,
Qu'en vain vouloient rendre nouvelle
Piéces miſes du haut en bas,
Et ſon mantelet dont les Rats
Avoient grignoté la dentelle,
Prouvoient trop que ladite Belle
En argent comptant n'étoit pas ;
Or, elle avoit dans la cervelle
Qu'un ſot en s'amourachant d'elle
Pourroit la tirer d'embarras.

Tandis donc que ſur ſon Nicaiſe

L'une déployoit tout ſon art,
Sur l'autre l'enflamé Cafard,
Décochoit des regards de braiſe.
Ses yeux brûloient, ſur ſon teint noir,
Tels que dans l'amoureuſe criſe,
Feux rubiconds ſe laiſſoient voir,
Et du fond de ſon ame épriſe,
Suivi du chimérique eſpoir,
Le Démon de la Convoitiſe
Avoit fait ſon bouillant manoir.

Quand du deſſous de Robe griſe
Ce Diable s'empare aujourd'hui,
Il s'y trouve comme chez lui,
Et rarement lâche-t-il priſe.

Mais auſſi qu'adorable étoit
L'objet pour lequel éclatoit
La flamme du Révérend Pere!
A qui pouvoit-il ne pas plaire!
Sur ſon front pas ne ſe voyoit,
De l'autre fille l'impudence;
Mais aux vertus dont il brilloit,

Au trifte habit de l'indigence,
La modefte & fière décence,
Chez cette Beauté s'allioit.
Son teint à la vue éblouie,
De la neige avoit la blancheur,
Et de la rofe épanoüie,
Son âge y mêloit la fraîcheur :
Dans fes beaux yeux bleus, la douceur
A la fineffe étoit unie,
Et des graces de la langueur,
Aux miens elle étoit embellie.
Mais par l'excès de la pâleur,
Sa fraîcheur paroiffoit ternie,
Et dans une extrême douleur
Elle fembloit enfevelie.

Cette douleur, je l'avouerai,
Son air languiffant, éploré,
Pafferent au fond de mon ame :
D'un trouble fecret pénetré,
Du Moine à fes défirs livré,
Avec chagrin je vis la flamme ;
Et de fon objet enchanté,

Les traits, la tristesse profonde,
Dans mon cœur foible, avoient porté
L'amertume en soupirs féconde.
Qu'est-il de plus touchant au monde
Que la douleur de la beauté ?

Cependant quelque ravissante
Qu'à mes yeux parût celle-ci,
D'un bien autre cuisant souci
J'éprouvois la rigueur pressante ;
Et mere d'importuns besoins,
Certaine fâcheuse courante
M'obligeoit à bien d'autres soins.

De maux ne sçais quel Diable avide
S'étoit introduit dans mon corps,
Mais une humeur froide & fluide
En avoit glacé les ressorts ;
Si bien qu'exhalant au dehors
Maint vent aux nez voisins perfide ;
Ces voisins qu'ils faisoient pester,
Se joignoient à mon cri timide,
Pour dire au cocher d'arrêter ;

Et d'un pas tremblant & rapide,
Dans tous les coins j'allois alors,
Feſſe ſerrée & teint livide,
Planter le fruit de mes efforts.

O divin bâtard, grand Alcide,
Fameux par mille exploits divers,
Qui des brigands de l'univers
Pourſuivis la troupe homicide;
Toi que fadement célébra
Cet Auteur qui perſonifie
L'ardente & pâle jalouſie, (*)
Et qui jamais n'en cauſera,
Héros, dont la mort non vulgaire
Que jadis la Grèce admira,
Vient d'avoir un ſort fort contraire
Au Théatre de l'Opera;
Combien dans ma ſale détreſſe
Fut utile à ma propreté
Ce fruit expirant du Permeſſe,

(*) La Jalouſie perſonifiée dans l'Opera d'Hercule mourant de M. M * * *.

Où ton trépas étoit chanté !
Sans ce Poëme qu'a noté
Si mal, le bon goût qu'il affronte,
Croté Poëte j'eusse été,
Mais pour m'en épargner la honte,
Avec moi je l'avois porté. (*)

Pendant qu'au plus lourd des Carrosses,
Les choses ainsi se passoient,
Vers Séve nos huit maigres rosses
Insensiblement s'avançoient.

Ayant enfilé l'avenue
Qui conduit à son frêle pont,
De mille objets, à notre vûe,
Déja paroissoit dans le fond
L'amphithéatrale étendue.

(*) Il est encore heureux qu'il ait été bon à quelque chose. (*)

Sur la droite un immenſe bois
Que termine un riant Village,
Etendoit ſon ombre, à la fois,
Sa tête verte & ſon feuillage;
Et plus loin, un Mont ſourcilleux
Qu'un religieux emblême orne,
Du bas de l'horiſon qu'il borne, (1)
Dreſſoit ſon ſommet juſqu'aux Cieux.
De la Seine qui les ſépare
Et dont le cours impérieux,
Là, par mille détours l'égare,
La rive gauche offroit aux yeux
Ces lieux qu'honora la préſence (2)
De ce Mentor qui de la France
Fut jadis l'oracle & l'appui,
Et de ces cendres aujourd'hui
Dépoſitaire réſidence.

De leur côté ſe remarquoit

(1) Le Mont-Calvaire.

(2) Iſſy.

A travers l'épaiſſe verdure
Du bois touffu qui le maſquoit,
Un Château de ſombre ſtructure,
Qu'une aile à chaque coin flanquoit:
Antique Palais qu'on vit être
Le berceau des Fils de nos Rois;
Et qu'au monde a tant fait connoître
Ce ſçavant Auteur qu'autrefois
Chinon dans ſes murs a vû naître.

O toi, dont les Écrits connus
Ont ſous le maſque de Momus
Sçu cacher les traits de Minerve,
De Meudon, célébre Curé,
Dont avec reſpect ſe conſerve
L'ouvrage à jamais admiré,
Pour toi, mon talent conſacré,
Eût ici ſans doute tiré
Quelque eſſai de ma foible verve,
Si, Rival hardi de Rouſſeau,
*Robé* te rendant ſon hommage,
N'eût avant moi, dans ton image,
Fait briller ſon mâle pinceau.

Près dudit Château, qu'éternise
De son Pasteur le fameux nom,
Nous vîmes cet autre, qui puise
Le sien dans sa position.

Mais qu'avec plaisir se fixerent
Nos regards jusqu'alors errans,
Quand de Saint-Cloud se déployerent
Au loin les dehors ravissans,
Quand nous vîmes sur sa terrasse
Ce Palais, à l'aspect riant,
Dominer ce jardin bordant
La rive d'un fleuve qui trace
Devant eux un cordon flottant,
Et dont la liquide surface
Leur offre un tribut bouillonnant.
Ces bois couvrants de leur feuillage,
Un Mont dont la pente descend,
Et leurs détours & leur ombrage,
Jusqu'aux lieux où précipitant
D'en-haut leurs ondes jaillissantes,
Maintes Cascades bondissantes,
Blanchissent l'urne qui les rend;

Sur l'herbe en nappes tranſparentes,
C'es grottes, ces ſombres boſquets,
Entourés d'un épais treillage,
Des faûnes aſyles ſecrets,
Où couché ſur le gazon frais,
On n'entend que le gazouillage
Des Oiſeaux, qui chantent auprès;
Et ces ſolitaires allées
Que couvre l'ombre, pâle jour
De ces Nayades iſolées
Dont elles ſont l'obſcur ſéjour,
Où de leurs ondes raſſemblées
L'art conduit le cours cryſtallin
Dans divers canaux, où coulées
Elles vont remplir un baſſin.

O lieux charmans que la nature
De concert avec l'art orna!
Où ma jeuneſſe enfin mena
Une vie innocente & pure!
Je ſentis dans mon ſouvenir
Votre image en paſſant renaître;
Et vous, ô leur auguſtre Maître,

Jadis le mien, que fait chérir
Moins le ſang qui vous donna l'être,
Que l'ame en qui l'on voît unir
Aux beaux traits qui la font connoître,
L'heureux don de les embellir;
A ma vive reconnoiſſance
Si j'euſſe ici donné l'effort,
Longue aurois fait dans mon tranſport
Une poëtique licence:
Mais, je laiſſe à Peintre meilleur
Le ſoin d'oſer de votre cœur
Tracer l'aimable reſſemblance;
Et je reviens à mon ſujet
Dont m'a trop fortement diſtrait
De Vers cette platte abondance.

Tel fut donc de vue en marchant
Le ſpectacle que nous perdimes,
Quand du Pont de Séve, en bronchant,
Les planchers gémir entendimes
Du Coche ſous le poids tremblant;
Et que le Village enfilant
Notre entrée à grand bruit y fimes.

Au premier bouchon s'arrêta
Notre Cocher à gorge séche ;
Et pendant le tems qu'il resta,
Quittant notre épaisse Caléche,
Nous fûmes fixer nos regards
Sur ce magnifique édifice,
Où sous le favorable auspice
De la protectrice des Arts,
L'industrie en son temple étale
De ses mains l'ouvrage éclatant,
Et du Saxe le plus brillant,
Cette Porcelaine rivale.

Là, sur table vîmes semés,
Par vives couleurs animés,
Maints desserts, vaisselle diverse,
Maints bijoux par le goût formés,
Et superbes vases que perce
Le jour dont ils sont éclairés.

Arts que l'usage a consacrés,
( Lors s'écria ma voix hardie )
Par moi vous êtes admirés !

C'est vous, votre utile génie,
Qui travaillant pour nos désirs,
A dans les besoins de la vie
Sçu nous ménager des plaisirs.
Nos goûts vous doivent leur finesse:
Vous seuls, vos ouvrages exquis,
Des mœurs bannissant la rudesse,
A vous juger nous ont appris:
Et le monde entier qu'intéresse
Tout ce qui sort de votre main,
Doit à votre délicatesse
Les progrès de l'esprit humain.
Mais las! que de maux il résulte
De vos bienfaits pernicieux!
L'homme facile & curieux
Perdit parmi votre tumulte
Les plus sûrs moyens d'être heureux;
Votre travail industrieux,
A ce luxe qui vous consulte,
Donna l'être contagieux;
De la mode on a vû vos jeux
Etablir le volage culte,

Egalités , rangs confondus , ( * )
Tout à préſent ne marque plus
De votre empire que l'yvreſſe ;
Créateurs de nos ſuperflus ,
Pour nous votre utilité ceſſe.
Votre hypocrite politeſſe
N'eſt que le maſque des vertus :
De l'oiſive & foible molleſſe
Principe enfin trop écouté ,
Si par vous notre eſprit dompté ,
Avec fruit étend & conſerve
De ſa ſphere l'activité ,
Par vous ſeuls le corps qui s'énerve ,
Perd ſa force & ſa liberté.

Je finiſſois le cours ſévere
De ces belles réflexions ,
A partir nous nous diſpoſions ,

( * ) On ne peut nier que les Arts n'ayent commencé par former les rangs ſur les ruines de l'égalité ; mais ils ont fini par rétablir preſque l'égalité en confondant les rangs.

Quand je vis de loin en colere
Le jeune Élu qui disputoit
Avec une vieille Mégere,
Qui la Porcelaine vendoit.
Déja dans l'air grosses injures,
De part & d'autre s'exhaloient,
Et sur leurs grotesques figures
Maintes gourmades se mêloient.
J'approche, & demande à la femme
Pourquoi d'une maniere infâme,
Tous deux ainsi se querelloient.

» Pour cette maigre péronelle,
» Révérence parler, (dit-elle,
» En montrant l'égrillard tendron)
» Ce Maître sot, Monsieur, m'appelle,
» Voulant, dit-il, lui faire un don ;
» Moi dans ce projet avec joie,
» J'entre, & je l'invite à venir
» Dans ma Boutique, afin qu'il voie
» Ce qu'il lui plaira de choisir.
» Oh, dit-il, je veux... du bien tendre,
» Là... qui marque un tendre dessein ;

» Je vais donc, ai-je dit, vous vendre
» Cet Amour au regard malin,
» Oh non . . . dit-il, j'ose prétendre
» A quelque chose de plus fin.
» D'un gros pot de chambre, à la fin,
» Il fait choix, quand voulant le prendre,
» L'anse lui reste dans la main.
» Aussi-tôt il veut me le rendre;
» Mais moi qui sçais bien mon métier,
» De le reprendre je n'ai garde;
» Dans ma boutique il fut entier,
» Cassé, qu'il le paye & le garde.

» Que je le paie ? ( interrompit
Le Nicaise dont ce récit
Avoit encor ému la bile; )
» Penses-tu, carogne, imbécille,
» Que j'aye ici perdu l'esprit ?
» De le perdre, il t'est difficile,
» Dit-elle, ce dont fort on rit :
» Crains, reprit-il, que ne te fasse
» Du pot fêlé, dans mon dépit,
» Un masque sur ta laide face.

» A moi, cria-t-elle, en fausset,
» C'est à toi, chien de Nicodême,
» A qui j'en veux faire un bonnet;
Aussi-tôt sa fureur extrême
Prend le pot, & sur son teint blême,
En jurant le campe tout net.

Une mere à qui l'on enléve
L'enfant que ses soins ont nourri,
De Plutus un fier favori,
Que l'on ménace de la Grêve,
Célimene au cœur attendri,
Qui devant son miroir endéve
De voir son teint déja flétri,
Le pauvre Icas, pour qui s'éleve
Des sifflets le bruit désolant,
Et dont son Imprimeur acheve
De rendre le sort accablant;
Tout cela n'est que foible image,
De la noire & bouillante rage
Qui saisit l'Élu transporté,
Quand il eût vu le pot jetté,
Rompre en éclats sur son visage;

Tous les deux à se déchirer
Recommencerent de plus belle ;
Enfin on fut les séparer ;
A la vieille sempiternelle
On paya le pot discordant,
Au Carrosse l'Elu grondant,
Fut mené sous notre tutelle ;
Ainsi finit cette querelle,
Dont la perte de quelques dents
Aura fait souvenir longtems
Les deux susdits Acteurs d'icelle.

Quand au Coche on fut remonté,
De Versaille on reprit la route,
Laissant sur le gauche côté
Cet Etha fumant, habité (*)
Par ceux qui, sous brûlante voûte,
Forgent ce vase où, frelaté,
Brille le jus, dont humecté,
Fi* *l vend la riante goutte.
D'abord, nous mimes notre soin

(*) La Verrerie Royale.

À calmer le funeste doute
Qu'avoit l'Elu, que dans sa joûte
Il avoit laissé son grouin.
Les yeux pochés, n'y voyant goute,
Il poussoit des cris de lutin;
Cependant, malgré son chagrin,
Il vit long-tems que sa déroute
De nos ris étoit le refrain:
Mais m'appercevant que soudain
La conversation tarie
De la langueur prenoit le train,
Et qu'amour mis de la partie,
On ne songeoit qu'à son voisin,
N'osant à l'affligé Poupin
Trop marquer ma pitié sentie,
Du Pere de Belvidera, (*)
J'eus recours au solide Ouvrage
Où d'un Peuple intrépide & sage,
Sa plume en France consacra

(*) Personnage de Venise Sauvée, Tragédie de M de la P....

La ſcène ſanglante & ſauvage,
Qu'en notre langue il nous traça,
Et que peut-être il ſurpaſſa
Quand il en voulut faire uſage.
Cette lecture du voyage
Bientôt le ſombre ennui chaſſa.

Ouvrant d'abord Shakeſpeare,
Qui chez les Anglais, le premier,
De Melpomene qu'il égare
A cependant ceint le Laurier;
J'y vis l'aſſemblage bizarre
De ce qu'avoit de plus groſſier
Pû produire un ſiecle barbare,
Joint à ces traits neufs, immortels,
Vrai caractére d'un Génie,
A qui de nos jours ſa patrie
Dreſſe encor de juſtes Autels.
Mais de la triſte Marianne,
Dont Othellô, pere odieux (*)

(*) Il n'eſt pas douteux que cette Piéce n'ait donné lieu d'abord à Arthemire, enſuite à Hérode & Marianne, & même à Zaïre; & malgré les beautés qui y ſont repandues, je crois que c'eſt ſon plus grand mérite.

Le mouchoir ſurpris dont émane
Le nœud que ſuit le coup affreux,
Qu'imita depuis Oroſmane ;
Au troiſiéme Acte aſſaſſiné,
Céſar en ſpectre décharné,
Au quatriéme qui s'équippe,
Pour venir aux Champs de Philippe,
Paroître à Brutus étonné ; (1)
D'Hamlet ce Drame fantaſtique
Où Semiramis ſe puiſa,
Le noir dénouement qu'on poſa,
Sur un jeu cruel & comique,
Et des ſiens aſſaſſin jaloux,
L'infâme Richard, qui plus doux (2),
Séduit ſur la tombe d'un pere
Celle dont il tua l'époux,

(1) L'intervalle qu'il y a de l'aſſaſſinat de César, à la Bataille de Philippe, ſe trouve rempli dans cette Piéce d'un Acte à l'autre.

(2) Ce Drame eſt plein de génie, d'horreur, de force & d'abſurdité.

Et que bientôt à ſon courroux
Immole ſa main meurtrière,
N'offrirent à mes yeux déçus
Que la giganteſque ſtructure
De Poëmes, qui mal tiſſus,
Plaiſent encore à la lecture,
Mais qui ſur la Scène joués
Du Lecteur perdant l'indulgence,
Ne peuvent qu'être dénués
De l'erreur de la vraiſemblance.

Le grand Corneille de l'enfance
Tira le Théatre Français:
De même celui des Anglais
A Shakeſpeare commence.
De tous deux les chants ſont puiſés
Aux mêmes ſources d'Hipocrêne,
Et fruits de leur féconde veine
Tous deux les ont éterniſés.

Mais l'un dans le feu qui l'anime,
Plus exact, moins libre & ſublime,
Des hommes, de leurs paſſions

Ennobliſſant le caractère,
A moins tracé leurs actions
Que celles qu'ils auroient dû faire.

Tel ce Peintre qui dans le grand,
Du monde étendant la meſure,
Des divers objets qu'il nous rend,
Voit & peint en beau la nature.

L'autre, d'un cours impétueux,
De ſon art enfreignant les régles,
Dans l'air, planant avec les Aigles,
Et bientôt s'y perdant comme eux,
D'une touche mâle & hardie
Suit le caprice négligent,
Et mêle au trait le plus touchant
La plus froide plaiſanterie;
Mais de l'homme qu'il a connu, (*)

(*) A la force du Dialogue, à la touche des caractères, & à l'intérêt des ſituations, quoiqu'amené par des reſſorts biſarres, le créateur de la Tragédie Anglaiſe uniſſoit le talent de rendre au vrai les hommes & les mœurs

Qui

Qui leve avec plus de finesse
Sur son front le masque tenu ?
Et d'un pinceau plus ingénu,
Qui mieux a rendu la sagesse ?
Dans la grandeur, dans la noblesse
L'un a puisé ses intérêts ;
L'autre avec autant de succès
Les tira de notre foiblesse :
Enfin, le pere de Cinna,
En Héros les siens crayonna ;
Et de timon le Misantrope,
Le célébre Auteur qui fouilla,

---

qu'il peignoit. Plusieurs Comédies de lui, telles que *Timon le Misantrope*, les *Commeres de Vindsor*, &c. ont prouvé que la vie privée n'avoit point échappé à ses recherches, & son *Jules-César*, sa *Cléopatre*, &c. transportent le Lecteur au tems de ces personnages. Il n'en a point fait des Héros imaginaires, des Courtisans doucereux ou des Philosophes sceptiques ; il en a fait des hommes du siécle dans lequel ils vivoient. Ah ! quels sont-ils donc, direz-vous, s'il faut les reconnoître dans les horreurs dont les piéces de Shakespeare sont pleines ? Mais pensez-vous, Zirphé, que le Tableau des hommes, & surtout des hommes ambitieux, doive être un fort beau tableau ?

Au fond des cœurs qu'il développe,
En Philoſophe travailla.

Cependant de la Scène Anglaiſe,
Dont aſſez mal (par parenthèſe)
Peut-être aſſignai-je le prix,
Dans les autres Auteurs je vis,
Qu'ainſi que la nôtre épurée,
D'une exactitude éclairée
Ses premiers écarts ſont ſuivis,
Et dans Addiſſon, digne éleve
De Melpomene, & dont acheve
Minerve de polir les traits,
Dans les Rowes, dans les Otwais,
Dans Stéele, au cœur où l'art s'éleve,
Et des mœurs tableaux gais & vrais,
Dans les Ouvrages de Congrève,
Long-tems j'admirai ſes progrès;
Mais l'avouerai-je ? ni d'Alzire,
Ni de la touchante Zaïre,
Je n'y rencontrai les attraits.
D'Electre la voix fiere & triſte
Dans mon cœur ne raiſonna pas,

Ni ces coups ſçavans, délicats
Qui frappent Phédre & Rhadamiſte ;
Et dans *Rowe* inutilement
Je cherchai de notre Caliſte
L'élégance & le ſentiment.

De l'Amour je vis la puiſſance
Transformer ſes traits en poignards ;
Du ſtyle effréné la licence
Faire à la modeſte décence
Baiſſer ſes timides regards,
Et je vis, avec évidence,
Que pour juger la différence
De deux Peuples rivaux en tout,
C'eſt ſur leur Scene que le goût
Doit en diſcerner la nuance.



# ARGUMENT
## DU TROISIEME CHANT.

*ARRIVÉE à Verſailles. Tableau eſquiſſé de ce beau lieu. On y dîne & l'on repart pour Rambouillet en paſſant par-devant S. Cyr. Apoſtrophe aux Habitantes de cette ſainte demeure. Converſation qu'elle améne ſur l'amour, où chaque caractére ſe décéle. Elle eſt interrompue par un incident affreux, ſuivi d'un autre plus affreux encore. Etat piteux des Voyageurs.*



# LA PETRISSÉE.

## *TROISIÉME CHANT.*

TANDIS que ces réflexions
Tenoient mon ame ſuſpendue,
De Verſailles qu'appercevions
Inſenſiblement nous ſuivions
La Pariſienne avenue.

Ne crois pas que d'un lieu ſi beau,
Zirphé, ma Muſe oſe te faire
Dans ces vers le foible tableau,
Et tracer d'un pinceau vulgaire
De mille chefs-d'œuvres connus
L'aſſemblage qu'on y contemple,
A la fois l'ouvrage & le Temple
Et d'un Héros & des vertus.
Ici, qui le pourra, décrive
Ce vaſte Palais qu'éleva
Sans doute une Fée attentive

Aux vœux de ce Roi qui prouva
Que vainement leur fut rétive (1)
La Nature qu'il captiva ;
Cette noble & longue Façade
Que ſeul le Génie ordonna,
D'Appartemens cette enfilade,
Que l'éclat de la pompe orna,
Ces lambris, ſuperbe parade,
Que la dignité façonna,
De mille glaces qui rejettent
Du ſoleil les rayons briſés,
Cette Galerie où placés
Les objets aux yeux ſe repetent,
Et ces Sanctuaires des Arts
Qu'Appelles nouveaux embellirent
Les *Boulognes* (2), *Coypels*, *Blanchards*, (3)

(1) On ſçait les obſtacles que la nature entiere oppoſa aux travaux de Louis XIV quand il bâtit Verſailles. Sa conſtance, le génie de *Manſard* & celui du célebre *le Nôtre* y ſuppléerent.

(2) L'on ne peut comparer le nombre & la beauté des Tableaux dont MM. *Coypel* ont enrichi Verſailles, qu'aux ouvrages auſſi admirables qu'immenſes de MM. *Boulongne*, nom que dans cet Art les femmes même ont rendu célebre.

(3) MM. *Blanchard* ſont eſtimés pour pluſieurs ex-

Et du monde qu'elles attirent
Fixant l'envie & les regards,
Des le *Brun*, le *Moine* & *Mignards*,
Ces voutes qu'on croit qui respirent (*).

Qu'un autre ici te peigne enfin
Ces jardins rians, symétriques,
Que du Goût dessina la main,
Près desquels l'Italie en vain
Cite ses vignes magnifiques;
Rival des orgueilleux antiques,
Sous le ciseau des Bouchardons,
Des le Puget, des Girardons,
Ce marbre animé qui les pare,
De ces eaux que de ces limons
Le bras de l'industrie égare
Les forcés & rapides dons,
Et ces Parterres qu'ils arrosent,

cellens morceaux, tels que le Plafond de la Salle du Billard, la Charité dans le Salon d'Hercule, &c.

(*) Les Plafonds de la grande & de la petite Galerie & celui du Salon d'Hercule, sont connus de toute l'Europe.

Ce Dédale où l'Art qui les suit
Des canaux qui les y déposent
Sous mille formes les produit ;
Ces Bosquets parmi leur verdure
Soudain aux Spectateurs surpris,
Offrant la superbe structure
D'édifices qu'on conjecture (1)
Par quelqu'enchantement bâtis !
Telle la baguette divine,
Ou d'Urgande ou de Melusine,
En sçavoit élever jadis.

Cent fois plus téméraire encore,
Ne t'attens pas que de ces lieux
J'ose aussi tracer à tes yeux
Les Maîtres que la France adore ;
Que de l'un chantant la bonté,
Je célebre aussi la victoire
Marchant toujours à son côté,
De l'autre, à notre cœur flatté
D'Esther rappellant la mémoire,

(1) Les Dômes, la Colonade, &c.

Je te vante la piété,
Et notre amour que de leur gloire
Le fils a comme eux mérité.
Il ſuffira donc de te dire
Qu'après avoir de loin porté
Notre hommage au lieu reſpecté
Qu'en vain j'aurois voulu décrire,
D'un pas tardif, & non léger,
Au Cabaret nous débarquames,
Et ſans façon y demandames
Qu'on nous donnât vîte à manger.

Ce fut là que pour fois premiere
J'apperçus (ſi je m'en ſouvien)
Ce jeune homme à brune criniere,
Traînant au panier de derriere
Beau minois & triſte maintien,
Et d'une ſurpriſe nouvelle
Qui tout-à-coup nous interdit,
Quand, avec ſon air de proſcrit,
Abordant la dolente Belle,
Il exigea qu'on le ſervît
Séparément, ſeul avec elle.

C v

Je vis du Moine à cet apprêt
S'altérer la rougeur extrême,
Et ne pus m'empêcher moi-même
D'y prendre un certain intérêt.

Cependant notre dîner prêt,
Dans la chambre en haut nous allames,
Où d'un repas aſſez mauvais
Qu'aſſez cherement nous payames,
Après nous être ſatisfaits,
Au Carroſſe nous remontames,
A chaque inſtant rians témoins
De la façon dont, peu cruelle,
Du Robin l'autre Péronnelle
Recevoit les groteſques ſoins,
Dont celui de payer pour elle,
A coup ſur, ne plut pas le moins;
Et quand, s'étant bien fait attendre,
Ce Couple jeune & dameret
Qui ſans nous s'étoit en ſecret
Enfermé, nous eût joint, l'air tendre
Et l'œil qui preſque ſe mouilloit,
Aux chevaux le Cocher fit prendre

Le grand chemin de Rambouillet.

En partant, d'un encens profane
J'honorai ce Palais ſacré (1)
Où ſe projette & dont émane
A nos Mars l'ordre conſacré ;
Ce Sanctuaire redoutable
De la fragile Déité
Du François ſoumis qu'elle accable ;
Fantôme adoré, peu durable,
Sur l'Autel ſouvent culbuté,
Du génie & de l'équité
Déſormais aſyle immuable
Depuis qu'on les vit s'aſſembler
Sous ce Miniſtre reſpectable
Pour qui pleurs viennent de couler ;
Et que ſon Succeſſeur aimable
Eſt venu nous en conſoler.

Je vis auſſi ce domicile
Du repos, du mérite unis,

(1) L'Hôtel de la Guerre.

Du mot & la chose éclaircis,
Où réside l'Auteur tranquille (1)
Qui dans un écrit peu commun,
Pour son Lecteur point assez ample,
Ayant si bien défini l'un,
Chez lui de l'autre offre l'exemple :
Puis quand nous eumes côtoyé
D'un immense Parc cette enceinte
D'animaux conduits par la crainte,
Où bondit le peuple effrayé,
Et de l'espéce prisonniere
De ces autres plus curieux
Cette demeure où moins heureux
Dans leur magnifique taniere
L'esclavage habite avec eux ;
(Tel qu'on voit parmi l'opulence
Et parmi le faste nourris
Les Grands gémir d'être asservis
Sous le joug de la bienséance,

(1) Le mot de Compagnie & la chose en ce qu'elle est réellement, Ouvrage aussi utile qu'agréable de l'Auteur de la Fable de Medor.

Libre aux champs, tandis qu'on y danse
Parmi les Amours & les Ris.)
Quand, dis-je, de ces murs nous eumes,
Non sans bailler, suivi le tour,
Dans le fond des bois d'alentour
Bientôt Saint Cyr nous apperçumes.
Ah! (M'écriai-je transporté)
Voilà donc le lieu vénérable
De son Thrône, où la piété
Tendit une main secourable
A l'estimable pauvreté;
Où des talens la troupe utile,
Sous la guimpe a sçu s'assembler,
Pour rendre aimable cet asyle
A ce troupeau tendre & docile,
Qu'on voit doucement y couler
Les jours qu'enfance y vient filer
Des vertus sous la garde habile!

O, dans ce monument pieux,
Où sa célebre Fondatrice (*)

(*) Madame de Maintenon est morte au Couvent de Saint Cyr en 1719.

A fini ſes jours glorieux,
Et qu'une auguſte Protectrice
Rend encor plus cher à nos yeux,
Vous qui regnez ſous ſon auſpice,
A vos ſoins précieux commis,
Gardez bien ſous votre tutelle
Ces dépôts qu'y tenez ſoumis;
Et vous que ce ſaint mur recele,
Apprenez-y, jeunes Beautés,
A laiſſer avec fruit éclore
Du ſentiment, dans ſon aurore,
Le germe qu'au cœur vous portez:
Voyez-y comme à la richeſſe
Les vertus ſçavent ſuppléer,
Comme on peut très-bien, ſans baſſeſſe,
Avec les talens ſe créer
Des biens de plus ſolide eſpéce,
Et comme on joint avec nobleſſe
La modèſtie à la fierté,
Les graces à la piété,
Et le ſourire à la ſageſſe.

Mais Ciel! ajoutai-je, ici-bas

Quel noir ſerpent, quel monſtre horrible,
De la vertu pure & paiſible,
En ſifflant rampe ſur les pas!
Pourquoi ſur la gloire ternie
Vois-je un nuage ténébreux?
D'un fiel caché quels traits fangeux
Noirciſſent la plus belle vie?
Ce ſont les tiens, ô Calomnie,
A l'œil ſombre, au ris dangereux;
A peine de ſon antre creux
Ta triſte ſœur, l'Envie obſcure,
Par la bouche de l'Impoſture
T'a dicté ſon oracle affreux,
Qu'avec art ta main préparée,
Et de tes fureurs en tout lieu
Secouant la torche enſoufrée,
Du manteau du crime, ton Dieu
Couvre l'innocence éplorée.
C'eſt ainſi que de ton venin
Flétriſſant autrefois ſans frein
Cet heureux toit que je contemple,
De la jeune & ſimple beauté

Consacrée à la volupté,
Dans ses murs tu fis voir le Temple
Par les vertus, quoiqu'élevé,
Et pour un Héros, leur exemple
De ses dons l'objet réservé. (*)
» Quoi ! (dit le Frocard tout en flâme,
Qui du plaisir au fond de l'ame
Déja sentoit l'attrait gravé)
» Ce domicile de la Grace
» Fut soupçonné d'être un Serrail ?
» Tudieu! du Monarque à la place,
» Comme sur ce gentil bercail
» Sans quartier j'aurois fait main-basse !

Sa langue alors sans gouvernail
Donnant l'essor à sa licence,

(1) Cette Fable absurde eut autrefois du crédit, malgré la sagesse admirable de l'établissement de Saint Cyr, la pureté des intentions du Roi, & la piété reconnue de Madame de Maintenon ; tant il est vrai que les hommes croient difficilement ce qu'ils se sentent dans l'incapacité de faire. Cette opinion ridicule, absolument détruite au reste, ne valoit pas la peine qu'a prise l'Editeur des Lettres de Madame de Maintenon pour la réfuter.

Entra dans un fort long détail,
Que je ſupprime par décence :
Puis ayant tous à communs frais
Dit ce que penſions à peu près
Sur le plaiſir au doigt de roſe,
De l'Amour jaſames après,
Ainſi qu'en parlant des effets
Toujours on remonte à la cauſe.

» Quant à moi, (diſoit le Frocard,)
» Je n'en connois que d'une eſpéce,
» C'eſt celui dont on bannit l'art,
» Celui de Tarquin pour Lucréce,
» Ou le feu d'Amnon pour Thamar,
» Le penchant qui pour belle Agar
» Le bon Abraham intéreſſe ;
» J'aime auſſi fort l'hommage ardent
» Qu'Appius rend à Virginie :
» En fait d'amour, toute ma vie
» Mon cœur fut pour le jouiſſant.
» Ah ! pour une nuit ſeulement
» D'être Sultan qu'aurois envie ! . . .
» Je penſe bien différemment,

( Dit la trifte Belle indignée
De ce difcours du Révérend )
» D'aimer fuis fans doute éloignée ,
( Ajouta-t'elle en rougiffant : )
» Mais fi mon ame enfin rangée
» D'Amour fous l'Empire puiffant ,
» A le fuivre étoit engagée ,
» Je voudrois qu'à mon cœur , mon choix
» Juftifié , fût légitime ;
» Que mes volontés foient fes loix ,
» L'abus de fa victoire un crime ,
» Et je voudrois jouir , je crois ,
» Du défir qu'un Amant réprime
» Et du fatisfait à la fois :
» L'un me prouveroit fon eftime ,
» L'Amour fur l'autre auroit fes droits.
» Je veux que l'ame ouverte exprime
» En épanchement fon retour ;
» Les plaifirs amufent l'Amour ,
» Mais la confiance l'anime.
» Des defirs & du fentiment
» Ce Dieu tira fon exiftence ;

» Des uns n'uſons que ſobrement,
» Si nous voulons ſolidement
» De l'autre aſſurer la conſtance.

» Votre commerce eſt attrayant,
» Et charmante eſt votre morale :
(Reprit l'autre Fille en riant,)
» N'a guères en liſois une égale
» Dans quelques gothiques Romans ;
» Pour moi qui de ce bon vieux tems
» Ai l'honneur d'être la ſervante,
» En aimant j'ai pour ſeule attente
» De mettre à profit le déſir ;
» Payer eſt ma premiere phraſe,
» Et ma ſeconde eſt de jouir.
» Or j'ai toujours poſé ma baſe
» Sur l'argent & ſur le plaiſir.
» Aux gens aſſez ſots pour ſentir
» Ce ſyſtême paroît infâme,
» Mais ſans doute il vaut bien le leur,
» Et leur triſte & pudique flâme
» Qui fuit comme un ſonge trompeur.
» Dans le mien rien n'eſt imposteur ;

» Car l'argent de la vie eſt l'ame
» Et le plaiſir l'eſt du bonheur :
» Au reſte, à Monſieur j'en appelle,
( En me montrant, ajouta-t'elle, )
» Sur ce, me ſemble, être un Profès.
Moi ! ( repris-je, ) à d'autres, ma Belle !
Faites décider ce procès ;
Du Dieu malin, pour ma ruine,
Je n'ai que trop connu les traits.
Né ſenſible, alors j'éprouvais
Que ſur nos ſens quand il domine,
Aimer, plaire font ſes ſouhaits.
Le déſir, ſa vive origine ;
L'eſpoir, le feu qui l'enracine,
Et le ſentiment ſon progrès :
Son bandeau, voile qui faſcine
L'œil trompé ſur tous les objets,
Ses larmes de nouveaux attraits,
Et que l'yvreſſe le termine.
Mais ſur lui, ſur ſes feux ſecrets,
Comment voulez-vous que j'opine ?
Las ! j'ai renoncé pour jamais

A ſa félicité divine,
Depuis qu'ai vu que ſes effets
Nuiſoient ſi fort à la poitrine.

» Eh! que ne me conſultez-vous?
(Cria le Robin en courroux)
» De croire avez-vous la manie
» Que je ſois un ſot, entre nous?
» Qui peut avec plus d'énergie
» Prouver que de cette folie
» Les fruits ſont plus amers que doux?
» Qui ſçait mieux que le Ciel jaloux
» Créa le Sexe en ſa furie
» Pour nous donner au diable tous?

Jugeant, à ce diſcours ſévere,
Que ce benêt, ſans contredit,
Avoit ſes raiſons pour le faire,
Je demandai qu'il éclaircît
A nos yeux ce grave myſtere.
Quelque tems il s'en défendit,
Puis près d'en faire le récit,
Il ſe rendoit à ma priere,

Lorſque . . . patatras . . . ſous nos pieds
Un bruit ſubit ſe fait entendre :
Tous nos Voyageurs effrayés
S'imaginent, ſans plus attendre,
Que du monde vont écrouler
Les fondemens, comme à Liſbone
Jadis on les vit s'ébranler ;
Mon corps auſſi-tôt de trembler,
Un *Oremus* le Moine entonne ;
L'Elu dont le crin s'eſt dreſſé,
Offre à Dieu ſa ſotte perſonne,
En nous glaçant nous environne
La terreur pâle au front pliſſé ;
Quand un ſecond bruit nous friſſonne,
Et du Coche à l'œil qui s'étonne
Fait voir le plancher défoncé.
A ce moment, perdant la tête,
Vous euſſiez vu femmes piſſer
De peur, choſe très-malhonnête,
Et dans nos bras ſe renverſer.
Elles crioient : » On va verſer. . .
» Déja mon *In manus* j'apprête :

» Cocher maudit, arrête, arrête...
» Ou nous allons tous écraser...
Ce Cocher loin de nous & d'elles ;
D'abord n'entendoit pas leurs cris ;
Enfin il vint, & fort surpris,
Fit arrêter ses haridelles.
Du Coche on descendit après ;
Heureusement que d'un Village
Nous trouvant alors assez près,
Nous y tournames sans délais
Nos pas en burlesque équipage.
La Donzelle au regard malin,
A la démarche dégagée,
Ayant pris le bras du Robin,
De la Pouponnette affligée
Au Moine avois soufflé la main,
Dont il avoit l'ame enragée.
Quand, pour comble, un orage affreux
Sur nous, pauvres piétons, vient fondre :
Dans un jour sombre & ténébreux
Les objets semblent se confondre ;
La foudre gronde, on voit ses feux

D'un pôle à l'autre ſe répondre
Et luire en échappant aux yeux;
Et bientôt un épais nüage
Sur nos têtes roulant ſes eaux,
Tombe à grand bruit, & par ſes flots
Du déluge nous rend l'image.
Ah! dans ces momens affligeants
Qu'enviames par cris touchants
Le ſort de ce bon Patriarche
Que Dieu ſépara des méchans!
Car au moins avoit-il ſon Arche;
Tandis qu'en plein air, par les champs,
Se guidoit notre humide marche.

Enfin, juſqu'aux os traverſés,
Crottés au-delà de l'échine,
De fatigue moulus, briſés,
Zirphé, ſi tu peux, imagine
Notre groteſque & triſte mine,
Quand au plus mauvais des bouchons,
D'un pied tremblant, vers la cuiſine
Nous avançames à tâtons.
Autour d'un grand feu faiſant cercle,

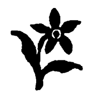
Vois de loin fumer nos haillons,
Femmes trouſſer leurs cotillons;
De leur gorge ayant pour couvercle
Chacune un mince mantelet,
Qui laiſſoit bondir à la vue
De tétins blancs couple mollet,
A l'eau qui ſur eux s'écouloit
Par l'entre-deux donnant iſſue.
Cheveux plats, chapeau rabattu;
Faiſant la moue & l'œil battu,
De notre Elu vois la grimace,
Quand trop près du feu prenant place,
Il vit ſon pauvre habit flamber;
Et le Frocard à groſſe face
En levant ſa cotte y tomber.

Quant à moi qui de ce voyage
Avois tant maudit dans ma rage
L'inſtant qui m'a fait te quitter,
Mais qu'ai maudit bien davantage,
*D*epuis que de parler m'engage
L'envie à te le raconter.
De la route, en cette détreſſe,

Presqu'éreinté, cent fois plus las
Qu'après maints redoublés ébâts
Jamais ne me vit ma Maîtresse;
Sans souper, & boitant tout bas,
D'un lit dont chaque matelas
Des cailloux avoit la mollesse,
Sans pompe & sans délicatesse
Je me mis dans les sales draps,
Où me flattant qu'avec largesse
Le sommeil, à tranquilles pas,
Viendroit réparer ma foiblesse:
Mais! que par fortune traîtresse
Fus trompé dans mon compte, hélas!

Adieu, Zirphé, sur ma paupiere
Morphée a versé ses pavots;
De voiles sombres & nouveaux
Sa main couvre mon ame entière;
Elle m'étend sous ses rideaux;
Mon œil se ferme à la lumiere,
Et mes sens s'ouvrent au repos.
Préparez vos trompeurs pinceaux,
Secouez votre aile légere, . . . . . . .

Songes flateurs, accourez tous ;
Venez d'une erreur mensongere
Abuser mes vœux les plus doux :
Guide-les, ô Dieu de Cythere,
Prête-leur tes traits délicats :
A Zirphé jamais n'osai dire
Sur mon cœur le puissant empire
Qu'ont depuis long-tems ses appas.
Qu'au moins en songe plus hardie,
Ma flame se trace à ses yeux :
Amour . . . suis trop audacieux !
Mais qu'elle en paroisse attendrie,
Qu'un instant je me croye heureux ;
Et dans cette yvresse où me plonge
L'erreur de ma félicité,
Dédommage-moi, doux mensonge,
D'une triste réalité.



# ARGUMENT

## DU QUATRIÉME CHANT.

*PRÉAMBULE très-long, où l'Auteur croit se justifier de ce qu'il n'est pas court, & le prouve. Il est réveillé en sursaut par le bruit d'un combat qui se livre auprès de sa porte. Il se leve avec précipitation ; on le gourme. Sujet de ce tumulte. Tableau du champ de bataille. Fin du combat, & fuite de celui qui l'avoit causé.*

# LA PETRISSÉE.

## QUATRIEME CHANT.

EN Poëte discret & sage,
J'avois promis que peu de mots
Remplieroient de ce badinage
Le cours & les tons inégaux.
Du Parnasse encore à l'école
J'avois pensé tout bonnement,
Que qui donne cette parole
La tient encore plus aisément,
Et que d'ennuyer un moment
A la crainte babil s'immole,
Mais, inutile & vain serment !
Oui, plutôt au fort de sa course,
J'arrêterois ce fier torrent
Qui du haut de ce Mont roulant,
Fuit à gros bouillons de sa source;
Du Héros Prussien les exploits,

Où ce feu ſaillant, avec choix
Qui dans ton rare eſprit pétille,
Et Philire en jaſant qui brille
( Ou dont la vanité le croit )
Qu'un ſot Poëte qui babille.
De ce ſyſtême, ainſi qu'on voit,
Chez moi la preuve aſſez fourmille,
J'en conviens ; prompte à voltiger
Ma Muſe prolixe & rapide,
En badinant, d'un pas léger,
Suit le caprice qui la guide,
Et ſçachant à peine effleurer
L'objet ſur lequel elle épanche,
Sa main peu propre à le parer,
Comme un oiſeau de branche en branche,
Elle ſe plaît à s'égarer.
Des fleurs qu'offre la Poëſie,
Aucune ne m'a rebuté,
Et la derniere eſt la choiſie.

Tel dans un ſerrail tranſporté,
De Déeſſes de la beauté
Voit une foule demie nue

Sur lui vivement se presser,
Et sur toutes, sans se fixer,
Porte une égale & tendre vue ;
Là d'Albâtre il saisit un sein,
Sous sa bouche une autre palpite,
Ici, plus bas, plongeant sa main,
Sur Elmire il tombe, il la quitte ;
Puis dans le trouble qui l'agite,
Sur Fatmé s'élance soudain,
Et sans choix, avide, incertain ;
Sur toutes il se précipite.

Si mes écrits marqués au sceau
D'un étroit & foible génie,
Sont, dans leur route peu suivie,
Tracés d'un folâtre pinceau,
Oui, Zyrphé, selon mon attente,
Ils prévaudront sur ce Tableau,
Où la touche aussi peu sçavante
Suit & polit ce qu'elle enfante,
En vacillant & sans flambeau ;
Et dans un riant paysage,
Où rien à fond ne fut traité,

Au moins ſur ſa variété,
Mon œil errant ſe dédommage.
» Au fait, Monſieur l'Auteur, au fait,
Criera d'un ton peu ſatisfait
Quelque Lecteur d'humeur ſauvage,
» Dans le tems qu'avez employé
» A votre ennuyeux préambule,
» De votre Ouvrage qu'il recule,
» J'aurois au moins lû la moitié.
Tout doux, ſi le Lecteur raiſonne;
Pour douze Chants que je façonne,
Quinze en rimerois ſans pitié.
A cette ménace effrayante,
Vois-tu mon Lecteur conſterné,
Me jurer d'une voix tremblante,
Qu'à les lire il eſt condamné
S'il ne tient ſa langue imprudente ?

Cependant, teints de noir, les cieux
Etoient encor couverts de voiles,
Que la nuit étendoit ſur eux,
Dans les airs, comme autant de feux,
Sans nombre éparſes, les étoiles

Brilloient d'un éclat emprunté,
Et Diane au Char argenté,
Sur la terre ſombre & paiſible,
Répandoit ſa foible clarté;
De la mort, image inſenſible,
Le repos à l'obſcurité
Joignoit ſon ſilence terrible.

Dans les bras d'un Amant chéri,
Loin d'un époux ou d'une mere,
Délie, ou la tendre Glicere
Ayant d'un inſtant favori
Goûté la douceur paſſagere,
Plongeoit dans un ſommeil profond;
Par l'amour ſon ame échauffée,
Et l'heure au cours tranquille & prompt
Couloit ſous les loix de Morphée.

Parmi les ombres de la nuit,
Tu veillois ſur la jeune Aurore,
Jaloux Tiphron, dont l'œil la ſuit
Malgré le ſoin qui te conduit,
Toi, dont le front nous montre encore
Ce qu'il mérite & ce qu'il fuit!

Hideux Crassus, à la lumiere
Sans doute alors le noir souci,
Sur ton trésor ouvroit aussi
Ta vieille & débile paupiére;
Et toi, maigre Enfant d'Apollon,
O Balbus, que la faim anime
A chercher sans cesse la rime,
Sans cesse en manquant la raison,
Dans ce réduit astronomique,
De plein pied presqu'avec les Cieux
Où ta lucarne communique,
Assis près d'une table antique,
Au reflet pâle & ténébreux,
De ta lampe, astre poëtique,
Qui luit sur tes travaux fangeux;
Les yeux hagards, la face étique,
Au sommeil ton feu frénétique,
Balbus, déroboit ton loisir,
Et ta Lyre syporifique
Veilloit pour nous mieux endormir!

Pour moi, Créature échinée,
Que la précédente journée

Avoit brisée en cent morceaux,
Au restorant & doux repos
Mon ame étoit abandonnée,
Quand un bruit jusqu'à moi porté,
Soudain en sursaut me reveille.
Mon œil, qui presqu'encor sommeille,
S'ouvre au noir de l'obscurité,
Et ce bruit affreux répeté
Vient encor frapper mon oreille.
L'un crie au meurtre, l'autre au feu;
L'autre se plaint qu'on l'assassine,
Confusément au même lieu
J'entends une troupe mutine
Voler, se battre, & jurer Dieu:
Malgré la peur qui me transporte,
Du lit en chemise, & tremblant,
Je saute, & d'un pas chancelant,
A tâtons je gagne ma porte.
Mais dès que je sors, attaqué,
Je suis saisi d'une main forte,
Et sur l'estomach appliqué,
A terre un coup de pied me porte.

Je me réleve en rugiſſant,
Et furieux, je cours, je frappe
Ce qu'à l'aveuglette en paſſant,
Mon poing fermé qui joue attrape,
Tel on voit ſon mors blanchiſſant
Un jeune Courſier qui s'échappe,
Mas las ! A ce jeu mal-à-droit,
Ma main laſſée & languiſſante,
Donne bien moins que ne reçoit
Ma tête en compotte & ſanglante.

Cependant l'ombre qui détruit
Des fils de Mars, ſouvent, le zéle,
De nos Combattans pêle-mêle
Redouble & l'horreur & le bruit,
Plus rapidement que la grêle,
Gourmades tombent, tel qui fuit
Atteint dans ſa courſe chancelle,
D'Illium la fatale nuit,
Aux flammes près, ſe renouvelle,
Et moi qui jamais n'ai voulu
Prendre ni connoître querelle,
Sans ſçavoir la cauſe d'icelle,

Des coups je me trouve moulu.
Tandis qu'à voix baſſe exhalée,
Sur mes maux ma plainte s'étend,
Du fort de l'horrible mêlée
S'en échappe une au ſon perçant,
Semblant par femme articulée.
» Je me meurs, entend-on crier,
» O Ciel, ſeconde mon courage,
» C'eſt toi ſeul que joſe en prier,
» D'un monſtre annulle ici ſa rage....
Ce cri touchant de la douleur
Enflamme encor mon ame aigrie;
Telle en Aulide Iphigenie
D'Achille excita la fureur;
Mais de peur de quelque malheur,
Prudemment je contins la mienne;
La vengeance n'eſt pas chrétienne,
Et la ſuivre eſt d'un mauvais cœur.

Mon humeur donc peu ſanguinaire,
Dans un coin m'avoit fait cacher,
Quand tout à coup un luminaire
Qu'avoit ſans doute été chercher

Hors du combat un pauvre haire,
Sur le désordre qu'il éclaire,
Force mon œil à s'attacher . . . .
Mais encor du fond du mystére ;
Zirphé, dois-je ici t'éclaircir.

Il te souvient du noir désir
Qu'en l'ame du Révérend Pere,
Pour la Belle à dolent soupir
Avoit pris le soin de nourrir
De tout le Diable qui s'ingere.
Avisé le malin Cafard
Avoir le soir en sa cervelle,
Que de la susdite Donzelle
Le séparoit par pur hazard
Une cloison mince & nouvelle,
Et de-là son ardeur charnelle
S'en étoit bien promis sa part.
Or couché, croyant que sommeille
L'objet de son amour ardent,
De la luxure à l'œil brûlant
Le Dieu de feu qui toujours veille,
Alerte & debout le tenant,

De la nuit tranquille & profonde
Il interrompt la ſombre paix,
La pointe de ſes pieds épais
Porte ſans bruit ſa maſſe ronde,
Et ſans bruit ſa main furibonde
De la cloiſon ſouléve un ais.
Le deſir produit le ſuccès
Sur ſes travaux quand il ſe fonde,
Et tout dépend dans ce bas monde,
Du plus ou du moins d'intérêt.
Demander ſi lors étoit prêt,
Le bon Frapart pour le jeu tendre,
C'eſt demander ſi *Rimannet*,
Dont avec honneur le portrait
A trois poteaux s'eſt vû ſuſpendre,
Chez ſa Laïs devant ſe rendre,
Trouve le lit qui l'attend, fait.
Et je défie à cette place,
Lecteur bénin que j'introdui,
Fût-il poitrinaire ou de glace,
De n'être pas prêt comme lui.

Notre Galant donc ſous l'auſpice
Du Dieu de cet heureux moment,

De la chair sentant vivement
L'aiguillon sous son dur Cilice,
Dans la chambre, insensiblement,
Se coule, & du tendron dormant
Sans façon dans le lit se glisse.
Comme au cas, non plus qu'au Couvent,
Ledit Pendart n'étoit novice,
Droit au fait il va brusquement.

Toute effrayée & sans comprendre
Comment & qui peut la surprendre,
La Belle de crier, pleurer,
L'Amant barbu de la serrer,
Elle aussi-tôt de se défendre;
Ah! si dans ce critique pas,
Aglaé de prude mémoire
Se fût trouvée avec Licas;
De colére on a lieu de croire
Qu'elle se fût lors pour sa gloire
Evanouie entre ses bras;
Mais l'Héroïne de l'Histoire
En vertu ne l'égaloit pas.
Au contraire, avec violence,
De cris dans les airs répandus,

Mêlant sa ferme résistance,
Ils furent enfin entendus,
Du jeune homme à douce prestance
Dont plus haut j'ai parlé, je pense,
De son cœur comme étant l'ami
Et (comme on fait tout à demi
Quand seul le démon nous conseille)
Que le Frocard n'avoit la veille
Pas vu si près être endormi.

Surpris à ce vacarme étrange,
Accourut notre Jouvenceau
Bien à point ; quoique sage & beau,
Le poupon n'étoit pas un ange,
Et de l'honneur qu'un rien dérange
Jà s'ouvroit l'éternel tombeau.
Mais cet appui si nécessaire
Soudain lui rendit son éclat.
Telle on voit du fort d'un combat
Décider troupe auxiliaire.

Du sien sans doute peu content,
De mainte & pesante gourmade
Sous la successive roulade

Le Caffard gémit en prêtant
Son dos à cette brusque aubade :
Ainsi qu'il le peut il les rend ;
Mais bientôt tout en marmelade,
Notre Moine ayant à la fois
D'un bras à faire aux coups parade,
Et, nouveau satyre aux abois,
De l'autre en tenant sa Dryade,
Sur elle à conserver droits,
Au Rival qui sur lui l'emporte,
Il dérobe son embarras,
Prend le poupon d'une main forte,
Et dans l'obscurité le porte
Où le hasard conduit ses pas.

Un corridor d'un long espace
Regnoit, ce fut là que les cris
Qu'excitoit sa coupable audace
Ameuterent tout le logis.
L'Hôte, sa femme, à ce tapage,
Surviennent avec le voisin ;
Le jeune homme écumant de rage,
Qui dans les ténebres en vain

En cherche l'objet, se dégage
De cette troupe à coups de poing;
Tel en reçoit sur le grouin,
Qui lès rend tout chauds au passage
A ceux qu'il trouve en son chemin.
Moi, par exemple, qui plus sage,
Ai toujours dit qu'au badinage
Jeux de mains sont jeux de vilain,
On m'assomme, on me dévisage,
Et sans raison, clarté ni frein,
On heurle, on se bat, on saccage.
A la fin d'un sombre flambeau
Aux lueurs chacun lâcha prise;
Mais quel effroi de cette crise
Produisit l'horrible tableau!
D'un côté, l'Hôte sur sa femme
Qui furieux s'étoit jetté,
Profitoit de l'obscurité
Pour se venger d'un coup infâme
Qu'avoit, dit-il, la bonne Dame
N'a guère à son honneur porté.
De son époux sanglant & blême

L'une avoit saisi le toupet,
Et sans pitié l'autre frappoit
Sur elle d'une force extrême.

Non loin d'eux, de son long gissoit
Notre Élu sur qui certain drille
Posant un pied qu'il enfonçoit,
En attendant mieux, exerçoit
Sa main plus rude qu'une étrille.
Foulé, le pauvret enrageoit,
En maudissant l'affreux caprice
Qui dans ce tracas l'engageoit,
Et menaçant de la Justice
Le gars qui pour ce ne bougeoit.
Mais ce qui bien plus le plongeoit
Dans la douleur, c'étoit sous presse
De voir sa gaillarde Maîtresse
Qui sous la toile qu'on levoit
Laissoit voir blanche & ronde fesse,
Et qu'en un coin couchée avoit
Certain Valet, pour telle danse,
Me valant pour le moins, je pense,
Par qui, sans trop oser souffler,

Par passe-tems ou complaisance,
Elle se laissoit violer.

Enfin au milieu du tumulte,
L'un sur l'autre étoient cramponnés
Ses Auteurs entr'eux acharnés,
Ainsi que toujours il résulte
Des combats qu'Amour a donnés.
Là le Moine en feu qui pour guide
Avoit eu l'attrait du plaisir,
Serroit sous son genou perfide
Le triste objet de son désir ;
De l'honneur de la Belle avide,
Au sien il en vouloit venir :
Pour elle en pleurs, le front livide,
Les yeux éteints, la mort au cœur,
Repoussant d'une main timide
Une main brutale & rapide
Qui s'égaroit avec fureur ;
A sa résistance intrépide
Se joignoit la douce pudeur.

Non, Zirphé, plus intéressante
Jamais je ne vis la Beauté,

Sur le Mont Ida triomphante,
Jadis à ſon Juge enchanté,
Oui, Vénus parut moins touchante.

Pâle, échevelée & tremblante
En ſortant du lit ſe montroit
Cette Nymphe; & courte & flottante
Preſque à nû ſa chemiſe offroit
D'un corps blanc la forme élégante
Qu'en découplant l'œil dévoroit;
Faite au tour, on idolâtroit
Sa jambe fine & raviſſante;
D'yvoire une cuiſſe charmante
Découverte auſſi s'admiroit,
(Cuiſſe qu'eût fêtée en ſecret
Si long-tems ma main pétriſſante)
Et ſur ſon épaule éclatante
De ſes blonds cheveux en tombant
La touffe éparſe alloit couvrant
Sa gorgerette éblouiſſante;
Tetins de lys, dont cet inſtant
A nud fit à ma vue ardente
Saillir le couple palpitant!

Près de leur honnête Maîtresse,
A tour de bras, leur défenseur
Faisoit sur leur profanateur
Voler une main vengeresse.
Mais en vain ses coups redoublés
Du Moine sur les reins criblés,
Epuisoient-ils sa force entiere;
Sans en être un instant troublé,
Sur sa proie on l'eût étranglé,
Si tout à coup de la lumiere
Qui vint, se voyant éclairé,
Et de Spectateurs entouré
De son ame vile & grossiére
L'effroi ne se fût emparé;
Et son ennemi redoutable,
Qui, pour lors, fort l'intimida,
D'un coup de pied le décida
Vîte à chercher fortune au Diable;
Et celle-ci qui présida;
Rouge & confus ce misérable,
Sans prendre congé s'évada,
Et craignant pour sa peau, sans doute,

A pourſuivre avec nous ſa route
Onc depuis ne ſe haſarda.

Tel fut donc le terrible eſclandre
Qu'une femme entre nous cauſa.;
Telle aux bords ſanglans du Scamandre
Pour Hélene Troye embraſa.

# ARGUMENT
## DU CINQUIÉME CHANT.

*ETAT touchant de la Belle outragée. On l'en retire. Situation intéreſſante dans laquelle l'Auteur la ſurprend l'inſtant d'après avec le jeune homme des paniers. Leur converſation interrompue par le départ de la carroſſée pour Rembouillet. Triſteſſe des Voyageurs ſur la route. Hiſtoire de l'Élu de Perigueux.*



# LA PETRISSÉE.

## *CINQUIEME CHANT.*

TOUTEFOIS, la Belle éplorée,
Voyant autour d'elle attirée
Une troupe de curieux,
Qui de compaſſion pénétrée
Dévoroit d'un air envieux,
Sans-voile, ſa beauté livrée,
Rougiſſoit en baiſſant les yeux.
Comme du Frocard ſacrilége
L'effort avoit meurtri ſon ſein,
Chacun vouloit offrant ſa main
En frotter ce velin de neige.
Mais au contraire, il arriva
Qu'ennuyé de cette cohue,
D'un bras nerveux à notre vûe
Soudain ſon ami l'enleva;
Diſperſée & toute éperdue

La foule auſſitôt s'eſquiva.

Pour moi dont l'ame trop ſenſible
Emue à ce touchant tableau,
Sentoit pour un objet ſi beau
La trace encore imperceptible,
D'un ſentiment vif & nouveau
Je ne pus tenir à l'envie,
De prier elle, ou l'Etourneau
Dont je la ſoupçonnois chérie,
Qu'il daignât m'ôter le bandeau
Qui maſquoit leur triſteſſe unie.

Je m'y rends à peine habillé,
J'ouvre.... Mais de quelle pitié
Mon audace, hélas, fut ſuivie !
Au fond de la chambre, tous deux
Formoient le groupe le plus tendre
Qu'on ait jamais vû ſous les Cieux ;
Couchée, eſſuyant de ſes yeux
Les larmes qu'on voyoit répandre,
L'une s'écrioit : » non, Timandre,
» Nous ſerons toujours malheureux !

» Toujours du destin rigoureux
» Sur notre espérance trahie,
» Nous verrons s'élever les jeux :
» Fut-ce donc pour gémir, grands Dieux,
» Que vous nous donnâtes la vie ? . .
Ah ! reprenoit lors à ses pieds
De pleurs en les tenant mouillés,
Son défenseur : » Quoi ! de constance
» C'est toi que je verrais manquer !
» Toi qu'à la mort, à sa puissance
» Ma flamme osa revendiquer !
» Julie. . . . objet de ma tendresse,
» Rappelle ici ta fermeté :
» Va, du sort contr'elle butté
» La vertu doit être maîtresse.
» Outragée en cent lieux divers,
» Inconnue à cet univers,
» N'en es-tu pas moins la Déesse ?
» Mais, Ciel, que vois-je ? .... à votre insçû
Me pardonnerez-vous ( leur dis-je,
Dès que je me vis apperçû )
Ma visite qui vous afflige ?

Sur-tout, ſuſpendez votre effroi ;
Le ſoupçon de votre infortune
M'a ſeul fait prendre ici ſur moi
Cette démarche que je voi,
A vos douleurs être importune.
Oui, de vos apparens malheurs,
La pitié m'arrachant des larmes,
J'eſpérois les joindre à vos pleurs,
( En maux tout partage a des charmes )
Si j'apprenois de vos allarmes
Quels ſont la cauſe & les auteurs. . . .
» Ah Monſieur ! vous devez bien croire,
Dit le jeune homme édifié,
» Qu'à jamais à votre amitié
» Nous conſacrons notre mémoire ;
» Mais à nous ſi fort eſt lié
» L'affreux ſecret de notre hiſtoire,
» Qu'il ne peut être confié . . . .
Comme à ces mots j'allois répondre ;
En poſte on vint nous avertir
Qu'à nous attendre pour partir
Nous faiſions les autres morfondre ;

Et l'heure aussi-bien nous pressant,
Au Coche aussi-tôt de nous rendre,
Force me fut dans cet instant
De quitter sans en rien apprendre,
Ce couple aimable, intéressant,
Et que fus, bien me proposant
Sur son chapitre attendrissant
D'engager encore à s'étendre.

Enfin nous voici, reprenant
De Rambouillet la large route,
L'œil noir, sans parler, somme toute,
Fort tristement tous cheminant;
Dans l'esprit de l'Elu boudant
N'étant point encor trop absoûte,
Sa belle qu'à certaine joûte
Surprise avoit se demenant,
Elle aussi contre lui blessée
De ce qu'à l'Auberge en sortant
De payer il l'avoit forcée;
Et moi dans le cœur me sentant
Une ardeur naissante, insensée!
Qui m'attristoit en augmentant.

Quelqu'un dira, que peu commode
Etoit de tomber amoureux
D'une Beauté, dont tous les vœux
Des miens paroissoient l'antipode;
Mais d'aimer chacun a sa mode.
Ai-je troublé les doux momens
De Neris, plus vieille qu'Hérode,
Quoique d'acheter ses Amans,
Je lui fus la sure méthode ?
Ne laissai-je pas à Philis
Vendre ses faveurs dangereuses,
Sans même en demander le prix ?
Et vanter au petit Damis
Ses fortunes aussi douteuses,
Que l'est son titre de Marquis ?
M'a-t'on vu blâmer Cidalise,
Ou la jeune Eglé, tour à tour,
Toutes deux infectant la Cour,
De vivre aux dépens de l'Eglise ?
Si donc, rien ne me scandalise,
Qu'on laisse à mon cœur en ce jour
Le droit de se rendre à ma guise.

Mais (pour reprendre mon ſujet)
Voyant que le combat nocturne,
Par divers motifs, nous plongeoit
Dans un ſilence taciturne,
Et que l'ennui ſe reſpiroit,
(Circonſtance, hélas trop commune;
Avec quiconque me liroit)
De vieux contes, promis la veille,
Par notre Elu (*) je me ſouvins,
Contes plaiſans, que pour certains
Il donnoit, propres à merveille
A faire naître un ris malin,
Et que lui demandant, ſoudain,
Sans ſe faire tirer l'oreille,
Ainſi commença le Robin :

» Meſſieurs, pour qu'entendiez la choſe;
» D'abord, je vous préviens qu'ici,
» Ce fait, de mon cruel ſouci,
» Et de mon voyage eſt la cauſe.
» Sçaurez enſuite à Perigueux

(*) *Voyez* Chant III. p. 69.

» Que j'habite, & pour Petit-Maître
» Quoiqu'on m'y renomme en tous lieux,
» Pour aimable on ſçait m'y connoître.

» La Ville eſt moins grande peut-être
» Que Paris, mais vaut beaucoup mieux,
» D'un ton meilleur y ſont munies
» Nos Dames, ainſi que d'appas;
» Et ſur maintes Académies,
» A la nôtre on donne le pas;
» Académie, oui, de ſcience
» Remplie & d'un très-grand concours,
» D'Orthographe on y fait un Cours
» Auſſi bon qu'il en ſoit en France;
» Et pour que ſans autre ſecours
» Elle ſoit plus achalandée,
Secrétaire en ſuis pour toujours:
C'eſt m'en donner très-grande idée,
( Interrompis-je. ) » Oh, reprit-il,
» Quoique l'air bon, je ſuis ſubtil:
» Bien fin qui m'en feroit accroire,
» Mais ſus reprenons notre hiſtoire.

» Vous apprendrez que d'être Elu,

» Et ma naiſſance & mon mérite,
» Au dire de tous, m'ont valu,
» Cette charge n'eſt pas petite;
» Oui, plus que mon dos n'eût voulu;
» J'eus des rivaux, mais ma pourſuite
» Haut à la main a prévalu
» Sur la leur, & plus qu'un problême
» La choſe aiſément ſe comprend;
» A bon droit j'étois Prétendant,
» Je ſuis fils de Monſieur Carême,
» Subdélégué de l'Intendant,
» Homme d'une importance extrême.
» Nous autres Élus, gens d'eſprit,
» Sommes cocluches de la Ville,
» Sur-tout en avons un qu'on dit
» N'avoir pas ſon pareil dans mille.
» Michaud, l'on nomme le Patron,
» Bien venu de certaine Dame,
» Faiſant Vers, jouant de la Lance,
» Le tout mieux que feu Ciceron;
» De talens c'eſt un vrai prodige!
» Il faut que je vous conte un mot,

» Que fort à propos sur un sot . . .

Nous vous en dispensons, (lui dis-je)
Contez votre fait seulement . . .
» Hé bien, point de bruit, rondement
» A le reciter je m'oblige.

» Un an s'étoit presque écoulé
» Depuis que, pour mon infortune
» De certaine & maligne Brune,
» L'Amour m'avoit ensorcelé :
» Il est bien vrai qu'est sans pareille
» Sa beauté, dans son air lutin,
» Certain je ne sçai quoi réveille ;
» Taille courte, & nez aquilin,
» Tête un peu chauve, & longue oreille ;
» Peau noire, l'œil petit, mais fin,
» Bouche un peu grande, mais vermeille,
» Pied gros, main large, tout enfin
» De ma part lui valut la pomme,
» Que pour son malheur. . . . ou le mien,
» Fille d'un pauvre Gentilhomme,
» Elle ne reçut que trop bien.
» Mais prévenu pour sa naissance,

» Son pere, à notre intelligence,
» Ne voulut consentir en rien,
» Et de me voir lui fit désense.

» Désesperée, ainsi que moi,
» Paroissoit de cette contrainte
» La Belle, & la nuit non sans crainte;
» Souvent j'en éludois la loi;
» C'est-à-dire, qu'à sa fenêtre,
» Le soir, mon amour m'appelloit,
» Et bientôt l'y voyant paroître,
» Malgré la bise qui souffloit;
» Là, causant, nous faisions connoître
» Le feu qui tous deux nous brûloit.

» *Oui* (lui disois-je), *oui, ma Pouponne,*
» *Sur toi j'ai fait tomber mon choix.*
» *Las! de froid ici je frissonne* (*),
» *Mais ma flamme échauffe mes doigts,*
» *Je t'offre mon cœur, ma personne,*
» *Et pour la tienne, irai, je crois,*

(1) Il falloit que ce fût en hyver, les rendez-vous nocturnes d'Eté sont plus chauds.

» *Au fin fond des enfers cent fois,*
» *Si ton bec mignon me l'ordonne.*

» A ce propos tendre & flatteur,
» Sa réponse étoit toujours prête,
» Mais sans plus, car en tout honneur
» Se passoit la nocturne fête,
» Et d'ailleurs (faut avouer tout)
» Si simple étois en mon espéce,
» Que mes désirs à ma tendresse
» N'offroient qu'un baiser pour ragoût,
» Baiser que je croyois le bout
» De la plus ardente carresse:
» Et jusqu'à que fus marié,
» J'eus toujours l'esprit en torture,
» Pour sçavoir comme en la nature
» Le monde étoit multiplié;
» Quoique, selon ma conjecture,
» J'eusse au moins vingt-sept ans passés.
» Or, un beau soir qu'étions placés
» De la fenêtre à l'ouverture,
» *Inutile est de nous flatter,*
» (Me dit la trompeuse Donzelle)

» *Qu'à notre union moins rebelle,*
» *Mon pere daigne s'y prêter;*
» *Je le connois; de sa noblesse*
» *Entêté jusqu'à la foiblesse,*
» *Jamais il n'y consentira;*
» *Mais tant qu'un moyen restera*
» *Pour l'y contraindre avec adresse,*
» *Toujours mon cœur esperera.*
» *Ce moyen, puisqu'il faut le dire,*
» *Est que demain je me feindrai*
» *Grosse, & vous en soutiendrai*
» *L'auteur...* Bon! Mais voulez-vous rire;
» (Interrompis je) & refusé,
» Seroit conte aussi peu rusé;
» Mais voyez comme elle s'y gausse:
» Ailleurs sont nigauds à railler,
» Est-ce qu'on peut devenir grosse
» Avant que de se marier?
» *C'est mon affaire*, reprit-elle,
» *Et la vôtre est de m'appuyer:*
» *Or demain soyez le premier*
» *A soutenir cette nouvelle*

» *Fermement, & sans sourciller;*
» J'y consens donc, de ce mystére
» Sans trop voir quel seroit le fruit;
» Quand le lendemain chez son pere,
» Un ordre imprévu m'introduit.
» *C'est donc vous séducteur insigne,*
» (Cria-t'il) *qui venez chez moi*
» *Suborner l'honneur & la foi*
» *De ma fille . . . à mes yeux . . . indigne?*
» *Avez-vous cru qu'un descendant*
» *De Pierre-Alexandre Choupille*
» *Laissât d'un œil indifférent,*
» *Par un Elu, par un Manant,*
» *La honte entrer dans sa famille?*
» Eh! Monsieur, lui dis-je en tremblant;
» Ce n'est pas moi, c'est votre fille
» Qui m'a . . . . *Taisez-vous, insolent,*
» (Reprit-il,) *jusqu'à la Coquille,*
» *Si vous ne voulez dans l'instant*
» *Voir dans votre corps de Chenille*
» *Plonger ce glaive étincelant;*
» Eh! ne me tuez pas, de grace;

» (Criai-je en tombant à ſes pieds,)
» Monſieur, hélas! ſi vous ſçaviez
» Que n'ai point commis cette audace;
» Dont tout-à-l'heure m'accuſiez,
» Et votre fille.... *Miſérable*,
» *En parler encor je t'entend...*
» ... Eh! non, Monſieur, de par le Diable
» Je n'en dis rien... mais confondant
» Ses coups, mes cris, impitoyable,
» Tout meurtri bientôt il me rend.
» *Ce n'eſt pas tout, de ma diſgrace*,
» (Dit-il) *l'affront deshonorant*
» *Exige qu'en le réparant*
» *Un prompt mariage l'efface.*
» *A demain, préparez-vous-y*
» *Pour dot à ma fille je donne*
» *Le beau nom de Choupille, ici*
» *Valant cent fois vos biens, ainſi*
» *Que votre idiotte perſonne.*
» Sur ce, lui diſant grand merci,
» Je quittai l'orgueilleux bon-homme;
» Amour s'enfuit déjà ſentant,

» Bien battu, larme à l'œil en somme,
» Croyant que du coup qui m'assomme
» Je pourrois parer l'incident.

» Mais de ma famille affligée,
» A notre Jurisdiction,
» Vaine fut l'opposition,
» A conclure elle fut jugée ;
» Et de ma parole exigée
» Les aveux rendus superflus,
» Par force épousai l'enragée
» Dont déja je ne voulois plus.

» Ah ! dans notre premiere lice
» Si vous eussiez vû son maintien,
» Ses pleurs, ses cris, son air novice,
» De sa vertu perfide indice,
» Et que d'amour je croyois bien
» Troquer mon innocent prémice
» En ce doux moment, pour le sien !
» D'un plaisir neuf la tendre crise
» Nous fila le premier moment,
» Mais que bientôt amérement
» Me repentis de ma sottise !

» Et que je maudis l'affreux jour
» Où pour une Diableſſe épriſe
» Mon ame prit ſon triſte amour !

» Enfin, parmi la zizanie
» Des querelles, dans le fracas,
» L'humeur à ſon caprice unie
» Me tourmentant à chaque pas,
» Jà, ſon jeu, ſes folles dépenſes
» En vains excès me ruinant,
» De maints ſoufflets aſſaiſonnant
» Sa réponſe à mes remontrances,
» Et pour comble horrible de maux
» D'une infâme coquetterie
» Qui chez moi de mille étourneaux
» Raſſembloit la foule aguerrie .....
» Ainſi ſe paſſa triſtement
» Un mois ... plus long que dix Carêmes,
» Quand un jour ( celui juſtement
» De mon Patron Saint Nicodêmes )
» Encor au lit, de ma moitié
» Soudain ſort une plainte aigue
» Qui ( trop ſimple ) émut ma pitié.

» Eh quelle douleur imprévue
» Dis-je, vous fait crier ainsi?
» *Qu'on méne*, (reprit-elle) *ici*,
» *Madame Audinet*, *à sa vue*
» *Mon mal sera vîte éclairci*,
» Bonnement je me leve, y vole;
» Madame Audinet à grands pas
» Accourt, mais qu'hélas, me désole
» Ma surprise, quand dans ses bras
» Tombent deux poupons gros & gras,
» Et qui, j'en donne ma parole,
» Ne me ressembloient vraiment pas.
» Le jour de ma fête en ménage,
» Tel bouquet n'étoit récréant,
» Et sur-tout ce jour échéant
» Le premier mois du mariage.

» Furieux, je cours d'un tel fait
» Publier le cas par la Ville,
» Mais que fus bien plus stupéfait
» Lorsqu'on me conte qu'Imbécile;
» Du pere & de sa fille agile,

» J'ai toujours été le jouet,
» Et que d'un couple ſi précoce
» Certain Sergent étant l'auteur,
» Tous deux pour voile au deshonneur,
» Avoient de cet Hymen atroce
» Concerté le piége impoſteur !

» Pour annuller un nœud ſi traître,
» J'employe auſſi-tôt tous mes ſoins;
» Point du tout; quatre faux témoins
» Effrontément ſe diſant l'être,
» De la façon des deux enfans,
» Dont pour pere ils me font connoître;
» Je perds ma cauſe avec dépens,
» De cette injuſtice autenthique.
» A Paris j'appelle & m'y rens.

» Mais las ! dans cette Ville inique,
» Que peut attendre un pauvre Epoux
» D'un Magiſtrat dont la pratique,
» N'eſt que celle des rendez-vous ?
» Pincé Robin joignant la grace

» De l'Officier fier & brillant (*)
« A ce précieux grasseiyant
» De l'Abbé Poupin qu'il efface,
» Qui donnant *gratis* aux foyers
» Audience aux jeunes Actrices,
» N'entend au lieu de plaidoyers,
» Que le sot jargon des Coulisses,
» Et sur Thémis & ses faisceaux
» De la mode à tout qui Préside
» Déployant les jeux à propos,
» A pour loix, pour code & pour guide,
» Angola, Tanzaï, Candide,

(*) Cette satyre, peut-être un peu forte pour M. Caresme le fils, & que je prends volontiers sur mon compte, ne peut tomber que sur quelques jeunes Magistrats qui ne connoissans point encore toute l'importance de leur état, se permettent des amusemens que la réflexion leur fera réprouver, on connoît trop la sagesse, la retenue de nos Juges ordinaires, pour craindre ici aucune application à leur égard. Des hommes respectables qui sacrifient leurs loisirs, leurs veilles, leurs lumieres & leur fortune, pour défendre les droits des Citoyens, & veiller à la sûreté publique, sont au-dessus de nos éloges, & les écarts de ma verve libertine, ne peuvent rien diminuer de l'admiration qui leur est due.

» La Pucelle & les Vers nouveaux.
» De juger n'a pas la manie
» Tel Magiſtrat comme Dandin,
» Et de la cauſe où pourſuivie
» Vénus en attend ſon deſtin,
» Sans doute il eſt Juge & Partie.
» Auſſi ma femme, tout d'un trait
» Eut-elle un arrêt qui m'admet
» Dans le ſort aſſez ordinaire
» D'être aux yeux du monde le pere
» De l'enfant que je n'ai pas fait,
» Et tout honteux, rongé dans l'ame
» Du chagrin qui m'enterrera,
» A Périgueux où l'on rira
» De moi, je vais, laiſſant ma femme
» A Paris, à qui la voudra.
» Or, dans un état ſi perplexe,
» Jugez quels ſont mes intérêts
» De bon cœur, à maudire un ſexe
» A qui le Ciel ſans doute annexe
» De nous punir de nos méfaits !

# ARGUMENT
## DU SIXIÉME CHANT.

*RENCONTRE de la Chasse du Roi dans la forêt de Rambouillet. Description d'icelle. Suite agréable qu'elle a pour nos Voyageurs. On se remet en marche pour Chartres. Divers endroits rencontrés sur la route. Le Coche ramasse en passant un Abbé, vieux & grêlé Auteur, disgracié de la fortune comme des Muses. Discours qu'il tient. Son dépit contre Apollon. Arrivée à Chartres. L'Auteur y va visiter l'Eglise sous terre. Peur terrible qu'il y eut.*

# LA PÉTRISSÉE

## SIXIEME CHANT.

DU Robin qui de la *Fontaine*
Nous rendoit affez ce héros
Cocu, battu, mais de l'aubeine
Qui content fouffroit en repos
Au lieu qu'affez mal-à-propos
Celui-ci s'en mettoit en peine,
De l'Elu, dis-je, ainfi finit
La longue hiftoire, or,Zirphé,penfe
Si fur pareille extravagance
Chacun dit fon mot & fourit.

Ce récit donc & nos remarques
Nous avoient conduit tout auprès
Des lieux où la fleur des Monarques
Aux hôtes légers des forêts
Livre la guerre,& d'un bois fombre,

Dans l'allée où nous couronnoit
Un cintre de verdure & d'ombre
L'ennuyeux Coche ſe traînoit.
Quand de Chevaux, de Chiens, nous
frappe
Le bruit confus qui nous inſtruit
Que non loin d'un cerf qui s'échappe,
La trace avec chaleur ſe ſuit,
Et d'un pas que la terreur guide,
Tout-à-coup l'animal rapide
Coupant l'allée & nous frizant,
A ſa ſuite on voit s'élançant
Une troupe tumultueuſe,
Rempliſſant le bois; & nombreuſe,
D'arrêter tout court nous forçant.

C'eſt-là de M** ou de Greuſe
Pour t'offrir ce tableau tracé
Qu'il m'eût fallu la touche heureuſe;
Elle t'eût du cerf épuiſé
Rendu la courſe tortueuſe,
Les détours & l'agilité;
Des chiens dont le chemin ſe fraye,

Rendre

Sur le ſien, troupeau haleté,
Dont le cri le ſuit & l'effraye,
La promptitude & l'âpreté;
Et des piqueurs ſur eux qui fondent
Dont les animent de leurs cors
Les ſons aux échos qui répondent;
L'ardeur bouillante & les accords.
De l'harmonieuſe fanfare
Ton oreille eût cru dans les airs
Des tayaux au cri ſi bizarre
Entendre s'unir les concerts.

Enfin, ſi peintre un peu moins ruſtre,
J'euſſe oſé, j'aurois des Chaſſeurs
Peint le groupe auſſi beau qu'illuſtre,
Du Maître qui l'eſt de nos Cœurs,
Tirant ſur-tout ſon plus beau luſtre:
Il guidoit leurs pas contenus,
Ainſi qu'aux combats il les mene,
A ſon air, au leur, que ſans peine,
Pour maître aimé je le connus!

Ainſi que lui ſa Cour parée,

D'un plaisir aussi fatiguant,
De la magnifique livrée,
L'entouroit en précipitant
Avec lui sa marche assurée ;
Et sous leurs beaux caparaçons,
Ces fougueux Coursiers d'Angleterre
Dont les pieds en rasant la terre,
Franchissent fossés & buissons,
Elevoient au loin la poussiere.

D'avoir fui son aimable Roi
Cour qu'on ne put jamais convaincre !
Telle elle sçut à Fontenoi
Bravant les dangers sans effroi,
Suivre ses pas, combattre & vaincre.

A cette Chasse on ne te vit,
Jeune Castries, dont le courage
S'est à la France qu'il servit
De son repos rendu le gage,
Rival de Villars dans un âge
Où l'amour seul dut t'en offrir,
Pour t'en embellir davantage ;

Loin du Maître à Mars qui t'engage,
De ton laurier prêt à fleurir
Ton bras combattoit ſous l'ombrage.
Mais que vois-je ?.... quel coup affreux
De ce Laurier ſi glorieux...
Enſanglante, hélas, le feuillage! ....

D'un tel jour on juge aiſément
Que pour nous la pompe nouvelle
Tint long-tems arrêtés ſur elle
Nos yeux & notre étonnement ;
Mais ce qui cent fois plus aimable
Fut, c'eſt qu'un repas délectable
Nous en vint, & voici comment.

Pour beſoins ou pour autre choſe,
(Qu'ici ne dirai nullement)
Dans une allée étroite & cloſe
D'arbres par un touffu charmant,
Avec l'Elû ſe promenant
Etoit l'Egrillarde, & ſupoſe
Qu'ils cheminoient honnêtement;
(Du prochain l'on doit & pour cauſe

Penser toujours indulgemment)
Quand près de tous deux justement
Le Cerf las vint faire une pause;
Et poursuivi rapidement,
De foule bruyante & dorée
La belle se vit entourée
Et surprise avec son Amant;
Dans quel état!... par retenue
Je le tais; mais subitement
Par un vieux Seigneur reconnue
Pour une Infante d'Opera,
D'une halte qu'il avoit là
Il lui proposa l'entrevue;
Et voulut même qu'en tâtât
La Troupe avec qui sans éclat
Dans le Coche elle étoit venue;
Ce qu'on juge qu'en célébrant
La Fortune alors nous montrant
Un si beau côté de sa roue,
Nous acceptames vîtement.
Un peu honteux fus, je l'avoue;
Avec mon sale ajustement

De paroître ainsi qu'un manant
Sortant d'un Carrosse de boue ;
Mais mauvaise honte, dit-on,
Se passe vîte, & de la mienne,
A grands coups, dans ma tasse pleine ;
Je noyai bientôt l'aiguillon ;
Et quand d'une langue fourrée,
D'un poulet froid & d'un jambon
Aux morceaux friands, sans façon,
Dans ma panse eus donné l'entrée,
Sans payer, ce qui n'est pas peu,
A Saint Julien, comme au bon Dieu ;
Demandant toujours même Auberge,
Nous repartimes pour ce lieu (*) —
Où la chemise de la Vierge
Est, dit-on (dépôt précieux,)
Où d'un bras sacré les Druides
Sacrifioient, de sang avides,
Jadis des hommes à leurs Dieux,
Et de maint Poupon où les yeux

(*) Chartres.

Y ſont encore très-homicides.

D'un Prince aimable, cependant,
Loin de nous, déja s'écartant,
Etoit ce Palais en équerre (*)
Où ſert de bordure aux Jardins
D'un Bois peigné la touffe claire;
Et des plus ennuyeux chemins
En ſuivant le plus ſolitaire,
Nos Haridelles, ſans colere,
Fougue, ni pointe, avoient atteint
Epernon, maigre trou reſtraint
Dans un fond ſale & que domine
D'un Château de vieux murs enceint
Sur un Mont l'antique rüine.

Sous un plus agréable aſpect,
Bien-tôt après, bordant la plaine,
S'étoit offert de cette Reine
Sur qui d'Apollon circonſpect
La main retient ici ma veine,

(*) Rambouillet.

Cet ancien & riant domaine
Dont elle prit le nom ſuſpect.
Dans les faſtueuſes Arcades
D'un long Aqueduc commencé
( Des lieux inutiles parades, )
Nos regards avoient traverſé ;
Et l'éparſe & funébre cendre ( * )
De leurs Conſtructeurs malheureux,
Jà de notre pitié ſur eux,
Avoit vû les pleurs ſe répandre.

Enfin dans ces immenſes champs
Où, perſpective Monotone,
De Cérès les dons nourriſſans
A l'œil qui ſe perd & s'étonne
Ne montrent qu'épics jauniſſans,
De ſon empire à pas péſans
Nous foulions le fertile trône ;
Et ces Clochers audacieux

( * ) Un Camp conſidérable fut commandé pour conſtruire l'Aqueduc de Maintenon : il y périt preſque tout entier : on voit les tombeaux de ces infortunés ſur le chemin.

En s'élançant, fendant la nue,
Nouveaux Titans, à notre vue,
Avoient paru braver les Cieux.

Nous arpentions ces triſtes plaines
Où du Roi Jean le ſot Vainqueur (*);
Ayant du Ciel avec terreur
Pris pour les volontés certaines
La foudre grondant dans les airs,
De la Paix fit à l'univers
Voir l'Olivier fortuné gage
Aux lueurs des brillants éclairs,
(Motif dans ce ſiécle pervers
Qui ſur nous échoueroit, je gage)
Quand ſur la route barbottant
Aviſons Abbé haletant,
De ſoutane uſée, à la poche
Ayant le bas crotté pendant,

(*) Vous ſçavez qu'Edouard III, Roi d'Angleterre, étant campé près de Chartres en 1360, fut ſi effrayé d'un orage affreux qui, à la vérié, lui tua beaucoup de monde, qu'il fit ſur le champ vœu à la Sainte Vierge de ſe déterminer à la Paix, & y ſatisfit.

D'un tignaſſon jaune couvrant
Son chef griſonnant, & tout proche
De nous qui vient très-humblement
Demander place dans le Coche.

Du Moine au matin échappé
Nous lui donnons celle qui reſte.
Eh ! lui dis-je, Monſieur l'Abbé,
Pour quelle raiſon ſi funeſte
Vous voit-on le dos ſi courbé
Du chemin par vous enjambé
Fournir la carriere peu leſte ?
» Ah ! Monſieur, (reprit-il) en moi,
» Vous voyez de la décadence
» Des Lettres à préſent en France
» Une victime, & je prévoi
» L'être bien-tôt de l'indigence !

Mais à l'habit que vous portez
Sont attachés maints Bénéfices,
Dis-je, & par pieux exercices
Vos jours ſans doute ſont comptés.
» Moi ! n'ai jamais chanté la Meſſe,

» ( Dit-il ), de la ſervir confeſſe
» Que ſerois fort embarraſſé ;
» De m'en être même paſſé
» Trop ſouvent le remors me preſſe.

» D'une parente enchantereſſe
» Le ſort m'avoit favoriſé ;
» Pour ſon ſuppôt avec adreſſe
» Bacchus en avoit diſpoſé.
» Pourvue à l'œil ſcandaliſé
» De plus d'appas que de ſageſſe,
» Des galans de la groſſe eſpece
» Son domaine étoit compoſé,
» Et dans ſon logis courtiſé
» Débarqua ſoudain la richeſſe,
» Par quels chemins ? Je ne le ſçai !
» Au coin de ſa table placé
» On m'y voyoit manger ſans ceſſe ;
» Mais las ! bien-tôt avec rudeſſe
» Par ſon ordre j'en fus chaſſé,
» Et ſans reſſource, en Normandie,
» Je vais, ſi je puis, habiter,

» Et peut-être même y quitter
» Cette robe que j'ai choisie ;
» Car, sans biens & sans dignité,
» Ma calotte couvre un Profane,
» Du Prêtre au monde qu'il condamne
» Simulacre en secret porté ;
» Et vous voyez dans ma soutane
» Le manteau de l'oisiveté.

Comment, repartis-je, vous êtes
De ces vils porteurs de rabat,
Qui sans leurs foules indiscrettes
Seroient ignorés ? Qui Poëtes
Sans esprit, mondains sans état,
Abbés sans titres, de sornettes
Font un méprisable apparat !
De ces coureurs (non de ruelles,
Je crois votre air de réprouvé
Plus craint que desiré des belles)
Mais de ces coureurs de pavé,
Etre fourmillant, amphibie,
Rebut de la Société,

Qui d'un famélique génie
Vendant le fruit décrédité,
N'affiche qu'à l'effronterie
Sous la robe qu'il a flétrie
Son inepte inutilité !
» Inutile ! moi ; ( de colere
Bouffi, reprit le vieux Pénard )
» Moi ! d'Apollon, quoiqu'un peu tard,
» Qu'on vit, Soldat sexagenaire,
» Blanchir sous l'ingrat étendard ;
» Enfant sifflé de Melpomene,
» Dont le talent fit sur la scène
» Pour quadrer à mon habit saint,
» D'un noir drame où mon cœur s'est peint,
» Eclore le sujet obscène ?

» Faut-il qu'un Chanoine engraissé
» Et de chapons & d'ignorance,
» Sur son duvet matelassé,
» Me nargue, moi, sage enfoncé
» Dans le cahos de sa science !
» Faut-il qu'abandonné de Dieu,

» Un Hiſtorien des grands Hommes,
» De ceux du plat ſiécle où nous ſommes
» Abhorré, n'ait ni feu ni lieu !
» Et qu'ayant prouvé, ſans replique,
» Au Monde, aux Miniſtres, aux Rois,
» Que les Romains en politique
» Le cédoient aux Carthaginois,
» De froid ſa plume dogmatique
» Se glace dans ſes triſtes doigts !
» C'en eſt fait, d'inutiles veilles
» Je renonce aux fruits rejettés ;
» Des Plutarques & des Corneilles
» Je renonce aux noms mérités.

» Oui, dans cette aride carriere
» Si, déſormais, j'oſe courir,
» Que le Ciel, la Nature entiere
» S'arment pour m'y faire périr ;
» Qu'un accident ſubit, funeſte,
» A mes yeux vienne m'enlever
» Mon ſeul manteau, ma ſeule veſte ;
» Qu'on vienne à mes yeux me priver

» De l'unique écu qui me reste;
» Et toi, des Poëtes déçus
» Recours trompeur, Dieu qui m'irrite
» Que j'ai banni de la conduite
» D'ouvrages dans l'oubli conçus,
» J'abjure à jamais ton empire,
» J'ai brisé mon pinceau, ma lyre;
» Vas, fuis, je ne te connois plus.....

Du pauvre Auteur bien davantage
Eussions sur ses Ecrits obscurs
Entendu s'exhaler la rage,
Si de la Ville où Roi si sage (*)
Aux Saints Autels rendit plus purs
Ses droits au conquis héritage,
Dans les anciens & sombres murs,
N'eût débarqué notre équipage.

Quoique du Dieu brillant du jour
A la nuit le Char faisant place,
Jà du Monde eût fini le tour,

(*) Henri IV y a été sacré.

De ce Pasteur, qui sans grimace
Pieux, du troupeau, quoi qu'il fasse,
Réunit l'estime & l'amour;
Et qui suivant les nobles traces
D'un Oncle jadis adoré,
Des ris, sous la mitre, entouré,
Bénit avec la main des Graces;
D'abord, au Palais réveré,
Je volai pour oser lui rendre
Du cœur cet hommage inspiré
Que de tous il a droit d'attendre.

Mais chez lui ne le trouvant pas,
Aux caveaux qu'à Chatre on contemple,
Appuis souterrains de son Temple (*),
Curieux, je portai mes pas
Dans cet antre profond qu'habite
La Divinité de la nuit,
D'étroits degrés que l'ombre suit

(*) L'Eglise sous terre, monument singulier des anciens Druides.

La longue pente précipite.

De la terre au ſein pénétré
Se cintra cette ſombre voûte,
Et de l'aſtre du jour ſans doute
Jamais le rayon égaré
N'éclaira ces lieux qu'on redoute :
Mais on ſuſpendit au plafond
Trois lampes pâles & funébres
Dont la foible lueur répond,
Dans ces demeures de ténébres,
Aux Tombeaux qu'on voit dans le fond.

Non loin d'eux un grillage s'ouvre,
D'un Autel paré de drap noir
Le triſte appareil ſe découvre ;
Et dans ce lugubre manoir
Quand je fus deſcendus, j'avoue
Que me crus, tremblant ſur mon ſort,
Au goufre éternel de la mort
Un vivant que le Ciel dévoue.

Mais qui peut peindre mon effroi,
D'une ſtatue auprès de moi

Sur une tombe en long couchée,
Quand par hazard ma main panchée
Rencontra le pied ſec & froid !

L'horreur de ce terrible endroit
Paſſa dans mon ame glacée ;
Une ſueur prompte & forcée
Sur tous mes membres ſe gliſſa ;
De mes cheveux ſe hériſſa
Sur mon front la touffe avancée ;
Mon corps devint foible & tremblant ;
De mes genoux, la peur rapide
Plia le reſſort chancellant ;
Ma bouche béante & livide
Tout à coup de mon cri timide
Etouffa le ſon expirant ;
Et de ces lampes ſépulcrales,
De ces tombeaux l'aſpect doublé
Dans mon cerveau vif & troublé
Portant des vapeurs infernales,
Je crus de larves, de démons
Voir remplir ces voûtes obſcures ;
Je crus voir leurs ailes impures

De feux lancer des tourbillons ;
L'œil perçant, un énorme ſpectre
Sur l'Autel parut me fixer ;
Je crus du ſonge affreux d'Electre
Voir l'inſtant ſe réaliſer.

Tel jadis aux rivages ſombres
De Circé l'Amant deſcendu,
Regardoit d'un air éperdu
Errer les voltigeantes ombres.

Quant à moi, le cœur me manquant,
D'une marche mal aſſurée
Je courus, les Saints invoquant,
Du caveau regagner l'entrée ;
Et ce ne fut qu'étant ſorti,
De la terreur aux ſots vertiges,
Que reconnus, dans ſes preſtiges,
Le panique pouvoir ſenti.

Ce n'eſt pas qu'ami des prodiges
Je n'euſſe été le Maître ici,
En évoquant un vieux Druide

A barbe longue, au teint noirci,
De lui faire, d'un ton ſtupide,
Tenir diſcours peu raccourci
Qu'on eût trouvé fort inſipide,
Et des Druides ce lieu-ci
Ayant été la réſidence,
Le mien plûtôt ſe fût paſſé
Que cet autre ſi déplacé
Dans le voyage de Provence;
Mais en erreurs, dans tous les tems,
De tout l'homme peu ſûr, abonde,
Et qu'on en rie ou qu'on me fronde,
J'ai toujours craint les revenans;
Licarſis craint bien les vivans;
La groſſe Eliſe à face ronde,
A ſes coups d'œil ſi prévenans
Craint bien que pas un ne réponde;
Cliton craint bien, un beau matin
Que de la Juſtice ne fonde
Sur lui la vigilante main:
Chacun a ſa peur dans ce monde.
Quand donc l'eſprit moins effaré

Je me vis maître de la mienne,
Et qu'au Ciel, d'un ton meſuré,
J'eus dit le *Stabat*, Sainte Antienne,
De grace en action Chrétienne
Pour m'être de ce pas tiré;
Sur un grabat je fus étendre
Mon corps affoibli, languiſſant,
Invitant Morphée à s'y rendre,
Dieu favorable, & m'exauçant;
Que ſur moi je ſentis s'épandre.

Pour ce jour, je crois qu'épuiſez
Sont mes Chants, & que de ma Lyre
Les jeux t'ont ennuyée aſſez,
Si ce n'eſt trop; laſſe d'écrire
Ma main ſuccombe ſous l'effort;
Peut-être laſſe de me lire,
Zirphé ſur l'ouvrage s'endort.

Dormons donc, puiſſe cette abſence
Des eſprits; puiſſe leur repos
A notre ame, à des ſens nouveaux
Rendre une nouvelle exiſtence

Au maniement de mes pinceaux,
(Puiſque demain je recommence)
Le talent de mieux mériter
Les yeux fermés de l'indulgence,
Enfin à toi de m'écouter,
Une nouvelle complaiſance.



# ARGUMENT
## DU SEPTIÉME CHANT.

LE *Poëte* Regnier *apparoît en ſonge à l'Auteur, & lui reproche ſon goût dangereux pour les Vers. L'Auteur ſe juſtifie par une Apologie de la Poëſie qui fait ſur* Regnier *l'effet qu'elle fera peut-être ſur Zirphé; c'eſt-à-dire, de l'ennuyer au point de la lui faire finir, ce dont Zirphé lui ſçaura ſans doute un grand gré.* Regnier *propoſe à l'Auteur de le conduire ſur le Parnaſſe, & tous deux y arrivent. Deſcription d'icelui. Comme Apollon ne s'y trouve plus. Tableau des Muſes & de leur ſuite.*



# LA PETRISSÉE.

## SEPTIEME CHANT.

ENcor un Chant!... Quelle fureur!
(Entens-je crier) » Quelle rage!
» Que t'a fait l'innocent Lecteur?
» Quelle ingratitude t'engage,
» Si tes six Chants ont été lus,
» Contre des Vers si superflus
» A faire échouer son courage?
» Et si ton ennemi t'outrage,
» Dis-moi que feras-tu de plus?....
Eh! Lecteur, pour le tien sans doute
Tu ne dus onc me prendre ici,
D'Hélicon trop longue est la route
Pour que mon pas soit raccourci;
Mais que ce Chant, à ma requête,
Se passe encor, & décidé,
Je jure, non foi de Poëte,

Mais foi de Conteur exeédé
Comme excédant, que je m'apprête
A brocher bientôt le dernier ;
D'exorde même à t'ennuyer
Propre, sans te rompre la tête,
Sous mes crayons, rimeur honnête,
Mon sujet va s'expédier.

Des sens lassés, vainqueur utile,
Sous ses loix, le sommeil tranquille,
Tenoit les miens inanimés ;
De mon ame à l'erreur ouverte
Les organes étoient fermés.
L'illusion, sans cesse offerte,
Toujours reçûe avec transport,
Avec nos cœurs toujours d'accord,
Du voile de l'espoir couverte,
L'illusion aux traits fardés,
Et que Morphée aux yeux bandés ;
Orna par la main du mensonge
Du jeu de la réalité,
Dans mes esprits avoit porté
Ces tableaux dont l'effet nous plonge

Dans

Dans celui de la vérité;
Quand par le caprice apprêté
Son pinceau me trace ce ſonge.

De ris un peu nuds entouré;
La face joufflue & brillante,
Un homme d'un ſurplis paré,
A ſon bras contre lui ſerré
Portant une aumuſſe pendante,
Tout à coup à moi ſe préſente
Aux Autels ſemblant conſacré.]

Des yeux de Bacchus vive image,
Son nez rubicond, bourgeonné,
En prouvoit le fréquent uſage;
Et ſon viſage boutonné
D'un autre Dieu que je reſpecte,
Mais dont toujours je m'éloignai,
Au coloris enluminé
Joignoit mainte marque ſuſpecte.

D'abord j'imagine étonné,
Cette apparition ſubite

De Satan ſur moi déchaîné,
Etre quelque ruſe maudite ;
Ou bien qu'à rôtir condamné,
Un pauvre Prêtre, à ma priére,
Vient, ſous le nom de mon grand-pere,
Triſtement ſe recommander.
Mais par le Dieu de la ſatyre,
Au regard vif, au fin ſourire,
Aux doigts aigus à préluder
Toujours prêts, ſur maligne lyre,
De l'homme que je viens de dire
Quand j'eus vû le front couronné ;
Et d'un enfant efféminé,
Du Hautbois de Priape, orné,
Tout nud, l'œil plus laſcif que tendre
Sur lui nonchalamment tourné,
Quand je le vis accompagné,
Plus long-tems ne pus m'y méprendre.

Quel heureux hazard dans ces lieux
Attire aujourd'hui, m'écriai-je,
Papa *Regnier* & ſon Cortége ?

Viendroit-il, au chemin pierreux,
Témérairement ſur ſa trace,
Dès l'enfance où j'oſai marcher,
Par ſes conſeils encourager
Un naiſſant Eleve d'Horace ?

» Nullement, reprit-il, je viens
» Des goûts auxquels ton cœur ſe livre
» Rompre au contraire les liens.
» De mes penchans je te vois ſuivre,
» Pauvre enfant ! l'erreur dans les tiens !
» D'amour, de vers je te vois yvre,
» Et ſur-tout à malice enclin,
» N'en croire qu'elle ! Mais enfin,
» Puiſqu'en ma benoîte Patrie (*)

(*) Le Poëte *Regnier*, Chanoine de Chatres, y naquit vers l'an 1513. On rencontre ſouvent dans ſes Satyres un peu licentieuſes, d'excellens traits de cette naïveté Gauloiſe, bien éclipſée, mais encore aimable. Il mourut uſé de débauche au commencement du dix-ſeptiéme ſiécle. Il a fait ainſi ſon Epitaphe :

*J'ai vécu ſans nul penſement,*
*Me laiſſant aller doucement*
*A la bonne foi naturelle ;*

» Tu viens, déja coupable, impur,
» Je dois d'un ſort funeſte & ſûr
» Sauver ta jeuneſſe éblouie.....
Ciel ! interrompis-je, eſt-ce vous,
Poëte libre, & qui chez nous,
Des Vers malins fûtes le Pere,
Qui voulez, d'un eſprit auſtere,
Au mien de ſon jeu le plus doux
Ravir le charme volontaire ?
Sera-ce des Maîtres d'un Art
Qu'on en attendra la cenſure ?
Ah ! que plutôt à la Nature
On doive l'éloge du fard.

Vainement ſur la Poëſie
L'ignorance & la jalouſie
Exhalent un injuſte fiel,
De leurs injures peu flétrie
Elle n'en eſt pas moins du Ciel
La Fille ſublime & chérie ;

---

*Et ſi m'étonne fort pourquoi*
*La mort daiga ſonger à moi*
*Qui ne ſongeai jamais à elle.*

Et ſon ſuc plus doux que le miel
L'aliment flatteur du Génie ;
Des Dieux, des Belles, des Héros
Elle éterniſe la mémoire
De la puiſſance d'Atropos
Elle fait triompher leur gloire ;
Ou ſi de ſons moins éclatans
Sa Lyre moins vive raiſonne,
Enjoué, ſon Pinceau crayonne
Les mœurs & les vices du tems ;
Et l'utilité la couronne.
Quel mal me voudroit-on à moi
De cultiver ma jeune muſe
De la vie ainſi quand je n'uſe
Qu'au défaut d'un plus grave emploi (*) ?

Sur nos *Alpinus* ſubalternes
Quel crime fais-je en m'égayant ?

(*) L'Auteur dont la profeſſion reſpectable exige dans ſon exercice toute l'application que je ſuis perſuadé qu'il y donne, ne vouloit ſans doute parler ici que de l'oiſiveté à laquelle le condamnoit à la campagne le deplorable état de ſa ſanté. ★

Et des *Aufidius* modernes
En raillant l'orgueil s'oubliant ?
Sur nos impures Meſſalines,
Sur nos fangeux *Nomentanus*,
Qui peut dans ſes vapeurs chagrines
Condamner mes ris ingénus ?
D'ailleurs, la carriere où j'engage
Quelques pas encor chancellans,
Du prix glorieux des talens
N'eſt-elle donc plus le préſage ?
N'eſt-ce plus ce Mont exalté
Où le laurier croît au lieu d'herbe ?
N'eſt-ce plus ce Temple ſuperbe
Qu'éleva l'immortalité ?
N'eſt ce plus.... Quels fatras énormes !
» S'écria *Regnier*, pauvre enfant !
» Au hazard que tu ne m'endormes
» De ton fade raiſonnement,
» Je tai laiſſé paiſiblement
» Etaler les longueurs informes ;
» Connois à préſent qui des deux
» A de ce point pour toi douteux

» Les preuves les plus évidentes ;
» Je vais pour t'en convaincre mieux
» De ce Parnasse que tu vantes
» Te faire juger par tes yeux.

Il dit ; & sa main qui me guide
M'éleve, & plus prompts que l'éclair ;
Nous élançant d'un vol rapide,
Nous fendons les plaines de l'air.

Tel, par le Patron de la France
Un de ses meilleurs Rois conduit,
Du Dieu des Destins qu'en silence
Voiloit le rideau de la nuit,
Alloit consulter la puissance.

Jà, dans le vuide, cependant,
Fréquenté pays des Chimeres
Nous voyagions, quand abordant
Les espaces imaginaires,
Autre pays plein d'Habitans,
J'apperçois de vapeurs légeres
Plusieurs nuages éclatans.

Qu'eſt-ce donc que cette fumée,
Demandai-je à mon compagnon ?
» Comment ! dit-il, c'eſt d'un grand nom
» L'enſeigne en chaque lieu ſemée,
» C'eſt *d'Alexandre*, de *Zenon*,
» De toi-même, plat *Mirmidon*,
» L'eſpérance toujours formée ;
» C'eſt de la gloire, exhalaiſon
» Que ſouvent produit ſans raiſon
» L'haleine de la renommée,
» Et du Mont dont nous avançons
» Dont la double cîme ſe couvre....

Auſſi-tôt cette vapeur s'ouvre,
S'écarte & nous la traverſons.
Du Parnaſſe l'étroite entrée
S'offre à nos avides regards,
La critique de toutes parts
D'épines l'avoit entourée,
Pour ſervir d'éternels remparts
Contre ces froids Auteurs épars,
Auxquels ſans ceſſe elle eſt livrée.

Pour y veiller étoient commis,
*Boileau* d'un air dur, inflexible
Repouſſant les *Cotins* honnis ;
*Horace* d'un ton moins pénible
Raillant leurs mœurs & leurs écrits ;
Et *Juvenal* aux traits aigris,
D'un amer & piquant ſouris
Narguant leur foule inadmiſſible.

» De quel droit, au ſacré vallon,
» Me dit ce trio ſatyrique,
» S'oſe montrer ta face étique,
» Sans un paſſeport d'Apollon ?
» Crois-tu, du ſéjour poétique,
» Qu'à ta voix foible & fantaſtique,
» Les portes ſoudain s'ouvriront ?

Eh ! Meſſieurs, tout doux, répondis-je ;
Au motif que mes pas dirige.
Vos eſprits bientôt ſe rendront
Quand ſçaurez que c'eſt un preſtige ;
Ou bien un rêve, autrement dit.
Or, j'ai toujours crû qu'au Parnaſſe

Un rêveur loin d'être interdit,
De droit au contraire avoit place;
Si, d'ailleurs, en réalité,
Tout au bas votre ordre me plonge;
Au moins d'y regrimper en ſonge
Accordez-moi la liberté.

A ces mots que mon Guide appuie,
Nous paſſons, mais ſubitement;
De quel étonnement ſaiſie
Fut mon ame! quand m'attendant
A ce Mont fameux dont l'audace
Dreſſe ſon faîte juſqu'aux Cieux,
Du Roſſignol mélodieux
Où, prétend-on, le chant s'efface,
Et de fleurs dont la pente trace
Un parterre délicieux;
Par des routes abandonnées
Grimpons une mince hauteur,
Où ne voyons que fleurs fannées;
Et lauriers de pâle couleur.

Du temps par la main redoutable,

De Mémoire on voyoit dressé
Au sommet le Temple immuable,
De longs écriteaux tapissé.

Au lieu de cette onde si pure,
Si claire & dont le seul murmure,
Dit-on, forme un bruit si flatteur,
Couloit une eau bourbeuse & noire,
Que troubloient d'un pied barbotteux (*),
Maints Anons qui venoient y boire ;
Enfin, au lieu de ce coursier,
Aux flancs ailés, au pas agile,
Bien guidé, qui, croit-on, enfile
De la gloire l'étroit sentier,
Avisons à côté perçante
Un vieux quadrupede efflanqué,
Que sans ses ailes, pas manqué
N'eus, de prendre pour Rossinante.

(*) Quelque bien gardés que soient les remparts du Parnasse, ils sont franchis souvent par quelques-uns de ces Anons légers, genre de Poëte fort commun dans le siécle où nous sommes.

Cependant auprès d'Apollon
Mon malin Conducteur me méne,
Visite utile, dira-t'on,
Car, aux caprices de ma veine,
De moi, l'on aura vu sans peine
Qu'il n'étoit connu que de nom.

Peau séche, œil vif, marche caduque,
Visage creux, muffle avancé,
L'air fin, moqueur, hâve, élancé,
Rides au front, d'ample perruque,
Qu'entouroient feuilles de laurier,
Je vis un homme, dont *Regnier*
A ses pieds reconnut l'empire.

Des sons enchanteurs de sa lyre,
Retentissoient les airs émus.....
A qui rendez-vous ces saluts,
Dis-je au vieux Pere la Satyre?
Cette figure à faire rire
Seroit-elle le blond de Phebus?
» Non, répondit-il; à *Voltaire*
» Ce Dieu (sur son Char radieux
» Satisfait d'éclairer la terre)

» Avec ſon Luth harmonieux
» Ayant remis ſes dons de plaire
» A ſa place il régne en ces lieux.

» Eh bien, ( me dit d'un ton piteux,
Inſtruit du ſujet qui m'attire,
De *Henri* le Chantre faméux,)
» Jeune homme, tu viens donc détruire
» Pour les Vers le goût qui t'inſpire,
» En voyant ſes fruits dangereux ?
» Puiſſes-tu, d'un métier ſi rude,
» Etre plutôt laſſé que moi !
» Va, ſi j'en ſuis encor l'emploi,
» Ce n'eſt plus que par habitude.

» Par mon triſte exemple vaincu,
» Du néant de la Poëſie
» Puiſſai-je te voir convaincu !
» Ma gloire eſt par elle établie,
» J'en conviens, mais du noir tiſſu
» Que trama contre moi l'envie,
» Sans ceſſe objet, de ma Patrie
» Proſcrit, vois comme j'ai vécu ;

» Des jours que l'étude se trace
» Vois l'heureux repos se bannir ;
» A travailler pour l'avenir
» Fou qui perd un présent qui passe.

*Voltaire* finissoit ces mots ;
D'Auteurs tout-à-coup à ma vue
Quand paroît l'étrange cohue,
Des Muses portant les Drapeaux.

Mais de ces neuf chastes Femelles,
Zirphé, qu'alors me réjouit
L'aspect ! va, plus ne m'éblouit
La vertu des vieilles pucelles ;
Le mérite en évanouit
Du tems quand le goufre enfouit
L'instant passager d'être belles,
Et des Muses en vérité
Les graces sont si peu nouvelles ;
Qu'il faudroit être aussi vieux qu'elles
Pour admirer leur chasteté ( * ).

( * ) Vous vous attendiez peut-être à trouver ici en tête quelques-uns de ces Auteurs dont vous aimez la naïveté,

L'air grave, la démarche altiére,
Callioppe s'offrit d'abord;
Pour les Héros avec transport,
Sonnoit sa trompette guerriere:
De Fictions & d'ornemens,

les *Villons*, les *Saint-Gelais*, les *Théophile*, & votre bon ami *Marot*; mais dussai-je vous déplaire, il faut vous avouer que je les cherchai en vain, & qu'on m'assura même que depuis le commencement du siécle de Louis XIV, on ne les y voyoit plus. Je trouvai seulement à la place qu'occupoit anciennement *Théophile* ce Madrigal qu'on prétend qu'on y trouvera toujours:

*Je doute que ce Fils prospere;*
*Mars & l'Amour en sont jaloux,*
*Pource qu'il est beau comme vous*
*Et courageux comme son Pere.*

Et à celle qu'avoit remplie *Marot*, plusieurs de ses Epigrammes, entr'autres celle-ci:

*Amour trouva celle qui m'est amere,*
*Et j'y étois; j'en sçais bien mieux le compte,*
*Bonjour, dit-il, bonjour, Vénus ma mere;*
*Puis tout-à-coup il voit qu'il se mécompte,*
*Dont la couleur au visage lui monte*
*D'avoir failli, honteux Dieu sçait combien:*
*Non, non, Amour, ce dis-je, n'ayez honte,*
*Plus clair-voyant que vous s'y trompe bien.*

Sa tête me ſembla parée :
Elle s'avançoit entourée
De ſes plus célébres Amans.

Guidé par l'art & l'harmonie
A leur tête, de *Mæonie*
Brilloit le Chantre triomphant ;
Mais il s'égaroit trop ſouvent
Dans une harangue inutile,
Où ſur le bouclier d'Achile
S'endormoit en le décrivant.

De ſa voix, foible & froid Copiſte,
Contr'elle, on voyoit déclamant
*Houdard* ſon doux Antagoniſte (*)
En glapir les tons durement.

Formé pour éclairer & plaire,

(*) *Il ſe tue à rimer, que n'écrit-il en Proſe?* Si cet Ecrivain ingénieux s'en fût effectivement tenu à ce genre d'écrire où il excelloit, au lieu de décrier *Homere* qu'il n'entendoit pas, & d'en donner enſuite une traduction, qui auroit à la vérité prouvé ſon ſentiment, ſi l'on n'avoit jugé de ce Poëte que par elle, il n'auroit pas vû ſi cruellement ſe flétrir la réputation d'homme d'eſprit & d'Auteur agréable qu'il s'étoit faite.

Tandis qu'imitant leur beauté
L'illuftre *Pope* avec *Homere*,
Partageoit l'immortalité ( 1 )

Près de-là, jettant fa houlette,
Et quittant fon pipeau léger
Pour prendre une épique trompette,
D'Andès j'apperçus le Berger.
Mais, las ! de fon heureux génie,
Je vis, je ne puis le cacher,
S'affoiblir la flamme amortie
Dès qu'elle eût de Didon trahie
Allumé le fatal Bûcher.

Non loin le Peintre d'Herminie ( 2 )
De Sorcier la baguette en main

( 1 ) *Pope* a donné une excellente Traduction en Vers Anglois de l'Illiade & de l'Odiffée d'*Homere*.

( 2 ) Perfonne n'a été plus malheureux que ce Poëte célébre. Banni dès l'âge de huit ans de fa Patrie, chaffé de chez le Duc de *Ferrare* où il s'étoit retiré, pourfuivi par l'envie, négligé par fa famille, fans reffource, fans fupport, il fouffrit la prifon, l'exil, la pauvreté, la faim. Ses malheurs altérerent fa raifon & l'accablerent

Décrivoit de folle magie
Des cercles qu'il chantoit ſoudain ;
Des Diables le Chantre ſublime (*)
Nous demandoit d'un ton ſurpris
S'il étoit vrai que ſes Ecrits
Se fuſſent acquis quelque eſtime ?
Et de ſes travaux entrepris,
( De toute inſomnie antidote ).
*Chapélain* comptant ſur le prix,
Quoique ſous une ample calotte ;

d'infirmités. Après vingt ans de perſécutions, la fortune alloit enfin reconnoître ſon injuſtice, le Pape Clément VIII étoit ſur le point de lui donner la couronne de lauriers & de lui décerner les honneurs du triomphe, récompenſe alors d'uſage & très-honorable pour les gens de lettres ; mais malheureux juſqu'au bout, le *Taſſe* mourut la veille de cette cérémonie.

(*) *Milton*, non moins célébre & auſſi infortuné que le *Taſſe*, après avoir trouvé avec bien de la peine cent écus de ſon Poëme eſt mort aveugle, abandonné, dans une extrême miſere, & ne ſe doutant nullement de la réputation qu'il a eue depuis : ſon nom doit, dit *M. de Voltaire*, augmenter la liſte des grands génies perſécutés de la fortune.

Fort loin fut sa face idiotte,
A Calliope je compris
Qu'il montroit son œuvre falotte,
Qu'elle éloignoit avec mépris.

Mais, je l'avouerai, cette Muse
Me parut rêveuse, confuse,
Je crus voir même, pleurs secrets
Se répandre ; j'appris après;
Que jalouse de *Dubocage* (1),
Elle craignoit que ses succès
Ne lui ravissent pour jamais
Des mortels l'inconstant hommage (2).

A son fier & triste regard,

(1) *Le Paradis Perdu* auroit pu lui causer ce chagrin-là; mais la Colombiade auroit dû la consoler.

(2) Je vous vois d'ici fort courroucée de ne point trouver l'aimable & harmonieux Auteur de Telemaque à la Cour de Calliope dont, dites-vous, il devoit faire l'ornement; la raison en est simple; au Parnasse, où les idées asservies toutes aux regles de la Poësie y prennent, pour ainsi dire, une forme nouvelle, plus forte & plus brillante, on n'avoue ni Poëme en Prose, ni même Traduction de Poëtes qui ne soient pas en Vers.

A ſa voix peignant ſes allarmes
A ſon mouchoir trempé de larmes,
A ſa main qu'armoit un poignard,
A ſon noble front que de Reine
Un faux Diadême ceignoit,
Dans ſon port à l'art qui regnoit,
Qui n'eût reconnu Melpomene ?

Mais qu'elle étonna mes eſprits,
Quand je la vis d'un pas rapide,
Prenant le faux goût pour ſon guide,
Fuir ſes plus fameux favoris !
Quand je vis loin d'elle *Euripide* (*),
*Sophocle*, ſon mâle rival
Plaindre l'aveuglement fatal
Qui ſur elle aujourd'hui préſide.
Là, *Corneille* qu'on couronnoit,
En Auguſte lui pardonnoit,
Mais pourvu qu'une main habile
Ramenât ſon pas plus docile,
Au ſentier qu'elle abandonnoit.

(*) On compare communément le majeſtueux *Corneille* avec *Sophocle*, & le tendre *Racine* avec *Euripide*.

*Racine* de ſon élégance
Lui cherchant en vain la douceur,
En beaux Vers de ſon inconſtance
Déploroit la nouvelle erreur.
Sur cette déité chérie,
Des Troyennes par modeſtie,
Se taiſoit l'eſtimable Auteur (*).
Mais *Crebillon*, à l'œil farouche,
Qui d'une main s'ouvrant le flanc,
De l'autre portoit de ſon ſang
Une coupe pleine à ſa bouche,
A Melpomene qu'il quittoit,
Montrant ſon mépris inſultoit
A la foibleſſe de ſa touche.

Surpris du bizarre courroux
Qu'ils faiſoient éclater contr'elle;

(*) J'ai vu plus d'une foi cet Ecrivain doux & vertueux, & ſi digne d'être conſulté, refuſer ſon avis ſur une Piéce nouvelle. Quand l'expérience & les lumiéres ſe taiſent ſur ce qui eſt même de leur reſſort; quel exemple pour la jeuneſſe aveugle & inconſidérée, qui juge de tout ſans rien ſçavoir. Zirphé, ne m'appliquerez-vous pas ma réflexion?

J'en demandois l'objet à tous ;
» Ah ! me dit l'un d'eux, vois de nous
» Combien s'écarte l'infidéle !
» Au ton ſublime auquel jadis
» Nous montames ſa voix touchante,
» Entens ſubſtituer ſes cris,
» Vois ſa conduite chancelante,
» A ces momens, ſi vrais, ſi beaux
» *D'Electre, Merope, Athalie*,
» Où la nature à l'art ſe lie,
» Et qui te ſont toujours nouveaux ;
» De la *Taurique Iphigenie*,
» *D'Hipermneſtre*, vois ſes pinceaux
» Sur la ſcène par eux flétrie,
» Subſtituer les froids Tableaux. . .
Ah, raſſurez-vous ; de *Zelmire*,
Repris-je, dans le jeune Auteur,
De la nature qui l'inſpire,
Peintre heureux, digne défenſeur ;
Votre gloire & votre douleur
Trouveront, j'oſe le prédire,
Un rival, ainſi qu'un vengeur.

Non loin de la Muſe tragique,
Thalie au regard pétillant,
Aux traits que d'un miroir ſaillant
Couvroit la glace véridique,
Au langage pur, adouci,
Et de ſimples habits couverte,
Offroit ſa ſcène aux ris ouverte:
Mais, Zirphé, t'avouerai-je auſſi
Que j'en vis chaſſer & deſcendre
Le célébre & fécond *Ménandre* (*);
L'ami connu de *Lelius*,
Et *Plaute* qui tint de Momus
Ce ſel qu'en maître il ſçut répandre;
Et *Moliere* qui ſur ſes pas
Laiſſoit aux crayons délicats
Qu'il tenoit, finement ſuſpendre
Les maſques de tous les états;
Et ſon ſucceſſeur, ſon émule,

(*) Poëte Athénien, fameux pour ſa pureté & ſa fécondité. Il ne reſte que très-peu de fragmens d'un nombre infini de piéces qu'il a faites. *Terence* en a refondues quelques-unes dans les ſiennes.

Dont la gayeté forma les traits,
Qui ſur le vice avec ſuccès
Lançant l'amuſant ridicule
A nud montroit ſes faux attraits,
Tous indignés que vil organe
De la licence & de l'affront,
Thalie en poſant ſur ſon front
Le maſque affreux d'Ariſtophane
Contre d'eſtimables mortels (*)
Eût pu de ſon pinceau profane

(*) Vous jugez bien que ſans les bornes que je devois naturellement me preſcrire, ces Tableaux euſſent été en bien plus grand nombre, & que dans la compagnie de *Terence*, de *Moliere* & de *Regnard*, devoient néceſſairement ſe trouver le profond & judicieux *Destouches*, le brillant & ingénieux *Boiſſy*, le fécond & naturel *Dancourt*, les Auteurs délicats de la Surpriſe de l'Amour & de l'Oracle, ceux de la Pupile & des Mœurs du Tems, &c.... J'y vis auſſi l'intéreſſant *La Chauſſée*, ce Peintre de la vertu & du ſentiment; mais comme nous l'abordions, il ſe trouva par hazard à côté du cul-de-jatte *Scaron* qui vint à lâcher une bouffonnerie. *La Chauſſée* voulut rire, & fit en riant une grimace ſi forcée & ſi effrayante qu'elle nous fit bien vîte gagner au pied mon conducteur & moi avec une peur du diable.

Fils

Exercer les jeux criminels.

Fils impetueux du Genie,
*Pyron* gayement les ſuivoit tous;
Original, parmi ces foux,
Seul il rioit de ſa manie.
A ſon air naïf, ſimple & doux
Et de Renards, Brebis & Loups
Qui deviſoient à perdre haleine
Suivi par plus d'une centaine,
Nous reconnûmes près de nous
L'inimitable la *Fontaine*.
De *Xantus* l'Eſclave ſans peine
Devant lui baiſſoit les genoux,
Imitateur, dans cette route,
Plus parfait que l'original
Il voyoit *Aubert*, ſeul ſans doute,
Y marcher preſque ſon égal.

Mais qu'elle eſt au trouble livrée
Cette femme à l'œil furieux,
(Dis-je,) qui ſans regle aſſurée

Au même inſtant dans pluſieurs lieux
Va portant ſa marche effarée ?
Quel tranſport, quel feu la conduit ?
Sa voix tonne, éclatte, s'égare,
Et d'un pas oblique & bizarre
Le déſordre heureux qui la ſuit
Devient l'ornement qui la pare !

» Comment, reprit *Regnier*, tu vois
» Préſidant à l'Ode & ſuivie
» Des Amans ſoumis à ſes loix,
» La Muſe des Dieux, *Polimnie*.
» Apperçois-tu comme imitant
» Ses vifs écarts & ſa nobleſſe,
» Le pompeux Chantre de la Gréce (*)

(*) *Pindare*, premier des Lyriques. Il naquit à Thebes, & fleurit pendant le plus beau ſiécle de la Gréce; celui des *Periclés*, des *Sophocles*, des *Phidias* & des *Simonides*. Il ne nous reſte de lui que quatre Livres d'Odes compoſées pour les Vainqueurs aux Jeux ſolemnels de la Gréce. Malgré ſa réputation méritée & ſes talens ſublimes, *Coryne* le vainquit cinq fois aux Jeux Olympiques.

» Se leve ainſi qu'elle en chantant,
» Et *Corine* lui diſputant
» Le prix de ſa ſublime yvreſſe ?
» Sur eux compoſant ſon regard,
» Couvert de leur dépouille antique,
» Vois-tu leur ſinge fanatique
» L'inintelligible *Ronſard* (*),
» Et dans la carriere lyrique
» Du goût replantant l'étendard ;
» *Malherbe* après, avec plus d'art
» Poſer un pied plus méthodique ?
» D'un glaive étincellant, armé,

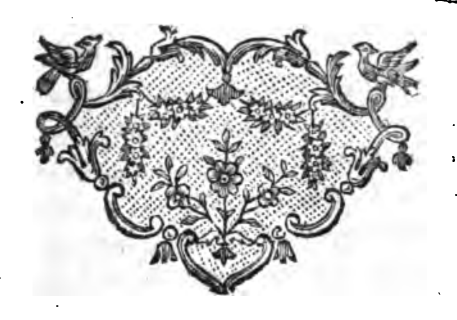
(1) Ce Poëte vivoit dans un ſiécle où flatté d'entendre le Grec, nos Auteurs en étoient ſans doute bien amoureux ; mais je ne crois pas qu'il y en eût un qui le fût plus que celui-ci. Cette belle paſſion produit chez lui les écarts les plus ſinguliers. Il lui arrive ſouvent, après avoir, comme dit *M. de Fontenelle*, parlé quelques tems François avec regret, de céder à ſon enthouſiaſme, & de lâcher le Grec tout pur au milieu d'une Ode Françoiſe. Avez-vous jamais compris cette différence extrême de pureté de langage qui ſe trouve entre lui & *Malherbe* qui fut preſque ſon Contemporain ?

Mais dans ſa courſe impétueuſe
Par Minerve, conduit, calmé,
De la fortune impérieuſe
*Rouſſeau* renverſe les Autels,
Et ſur leurs débris immortels
De Thémis portant la balance,
Fait de leurs lauriers qu'on encenſe
Rougir les heureux criminels (*).

Mais loin de ces Maîtres habiles,
Quoiqu'oſant ſe croire à leur rang,
Vois D... S... le F...;
Plongés dans les glaces ſtériles,

(*) Notre ami D *** va m'en vouloir de ne point voir ici ſon cher *La Mothe* qu'il met modeſtement à côté du grand *Rouſſeau*. Quant à moi qui n'ai jamais pû donner le nom d'Ode à d'aſſez belles Stances, (quoique très-froides, malgré la continuelle juſtification de leurs prétendus écarts pindariques,) j'avoue que dans ce cas ſeul, mon ſonge ne me parut pas manquer de juſteſſe. Auſſi, vis-je à la place de *la Mothe* D... R... L...; le Pere *Leſlie*, &c. & je fus enchanté même d'y trouver un Jéſuite.

Qui ſous leurs pas vont ſe formant,
Pour un beau délire prenant
Leurs contorſions imbécilles.



# ARGUMENT
## DU HUITIÉME CHANT.

*CONTINUATION du ſonge de l'Auteur. Deſcription du Temple de Mémoire. Vue d'*Euterpe*, d'*Erato *& de leur ſuite. Combat ſanglant dont il eſt témoin. Morale que cette querelle ſuggere à ſon Conducteur* Regnier .... *L'Auteur s'éveille. Nos Voyageurs s'apprêtent & repartent pour Bonneval. Leur étonnement en voyant encore dans le Coche le vieux Abbé de la veille. Raiſons que celui-ci en donne. Rencontre faite en chemin d'un Officier Gaſcon qui revient de l'armée, & qui a paſſé par* Manheim. *Exclamation de l'Auteur au ſeul nom de cette Ville aimable. Eloge eſſayé d'icelle & de ſon reſpectable Souverain.*

# LA PETRISSÉE.

## HUITIEME CHANT.

AU Parnasse ainsi cheminant,
Auprès du Temple de Mémoire
Nous arrivames cependant;
Là, sur les Tables de l'Histoire,
Se gravoient les fastes des tems,
Même à l'article de la Gloire
D'Astimbeck & de Closterkamps,
Lieux consacrés par la Victoire,
Nous lûmes les noms triomphans;
Et sur le front de *Mnemosine*
S'écrivoit sans obscurité,
De noms cette liste divine,
Des arts qu'à l'immortalité
La reconnoissance destine.

Entre *Solon*, *Thales*, *Numa*,

De ce ſage que de leurs ames
Une portion anima,
J'y lus écrit en traits de flâmes
Le nom, dont l'aſpect me charma;
O *Monteſquieu*, dont le génie
Des climats ſur leurs loix ſi bien
Connut l'influence infinie!
A jamais la gloire du tien,
Des autres ſois toujours l'envie.

*D'Auguſte* & du grand *Médicis* (1),
De *François*, *Staniſlas* (2), *Loüis*,

(1) *Laurent de Médicis*, pere du célébre *Léon X*, & un de ces hommes faits pour être à la fois l'honneur de leur Patrie & l'admiration de la poſtérité, fut vers le quinziéme ſiécle le reſtaurateur des Lettres en Italie, ainſi que *François Premier* l'a depuis été en France.

(2) *La vertu le mit ſur le Trone,*
*Le ſort l'en a précipité.*
*La vertu que ſa chûte étonne*
*Le venge du ſort irrité,*
*Et ſa main pour toujours couronne*
*Son heureuſe poſtérité.*

Diſtique Latin du P. F. traduit par *M. F.*

Les noms ne formoient qu'une chaîne ;
Et plus bas, placés sans orgueil,
On remarquoit près de Mecène,
*Richelieu* (1), *Colbert* & *Choiseul.*
Près de *CONDÉ*, je lus *Turenne*,
*De Saxe* & *Montecuculli.*
De *Rameau* (2), non loin de *Lulli*,

(1) Le Maréchal de ce nom n'a pas moins de droit que son grand-oncle a être inscrit au Temple de Mémoire. Aussi amateur ; (mais plus éclairé) des Arts qu'il protége, il sçait les cultiver. Il est le seul qui jouisse encore à son âge de cette réputation d'homme extrêmement aimable, qui trop passagere s'envole ordinairement avec la jeunesse, mais que par l'agrément intarissable de son esprit, il semble avoir fixée sur ses pas. Aussi célébre que le fut le Comte de *Grammont*, puisse-t'il vivre aussi long-tems, & trouver un Historien pareil !

(2) Avec la passion fanatique que vous me connoissez pour la Musique Italienne, ne vous attendiez-vous pas à trouver ici, au lieu de *Lulli* & de *Rameau* M. *D**** ou M. *P**** ? Il faut en convenir cependant. Malgré tout le mérite des Ariettes, de la Clef Perdue, ou du Lapin qui s'échappe, ou du Carosse qui rou-rou-roule, *&c. Armide* & *Zoroastre* sont plus faits qu'elles pour passer à la postérité.

Je reconnus les traits ſans peine.
Sur le rang de *Keplers*, *Newton*,
A côté du grand *Archimede*,
De d'*Alembert* auquel il céde (1),
Brilloit l'immortel Médaillon.
Des Archives de l'Hélicon
Reſpectable Dépoſitaire,
A la poſtérité, *Titon* (2)
Conſacroit ſa plume & ſon nom;
Et dans le fond du Sanctuaire,
De la volupté menſongere,
Avec le Poëte effréné (3),

(1) *Le point où les beaux Arts le mettront dans l'Hiſtoire,*
*Eſt encore au-deſſus de ſes équations ;*
*Et jamais il ne peut par ſes ſolutions*
*Déterminer l'inſtant où finira ſa gloire.*

Epît. à M d'*Al*. par M. le C. de *M*.

(2) Auteur du *Parnaſſe François*, auſſi paſſionné pour es Lettres que pour la gloire de la Nation. M. de *L**** a fait ces quatre jolis Vers, pour être mis au bas de ſon Portrait.

*Du Titon de l'antiquité*
*A celui de nos jours, voici la différence :*
*L'un reçut & perdit ſon immortalité,*
*L'autre en joüit & la diſpenſe.*

(3) Comme le Cardinal de *Pol*. a commis en France

Sans aigreur, de la pourpre orné,
Difputoit fon noble adverfaire.

Sous les yeux perçans de *Clio*,
*D'Henaut* fon fils, auprès du Bufte;
*Villaret* (1), *Marin* (2) & le *Beau*,
De *Saint-Real* & de *Sallufte*
Paffant les fublimes travaux,
Des tems, fur un ton clair & jufte
Diffipent le fombre cahos;

l'oubli fingulier de parler François, M. de *Bougainville* le fuivoit en qualité d'Interprete, & fa Préface admirable même fe plaçoit naturellement à côté des Poëmes de l'Anti-Lucrece, de la Religion, & des merveilles de la Nature.

(1) Rien ne nous a, je crois, mieux prouvé la grandeur de la perte que nous avons faite dans M. l'Abbé *Veli*, que de reconnoître que M. de *Villaret* feul étoit capable de la réparer.

(2) M. *Marin*, Auteur de l'*Homme Aimable*, où il fe peint lui-même, & de l'*Hiftoire de Saladin*, &c.... On fçait avec quels éloges les Journeaux ont parlé de cette derniere. L'exactitude dans les faits, la fageffe dans la morale, l'élégance dans le ftyle & la vivacité dans les defcriptions, concourent à rendre cet ouvrage auffi utile qu'intéreffant.

Et des nœuds avec l'Iberie
Qui devoient joindre nos succès,
Des dons au Neptune François
Faits par la main de la Patrie
Pour éterniser sur l'airain
Le souvenir, l'heure chérie,
Sur nous cette Muse attendrie
Préparoit déja son burin.

Là, tout prêt de l'Art Poëtique
Vous étiez ; vers de *Wattelet*,
Et vous, *Julie* (*), & *Mahomet*
Traits de ce crayon pathétique,
Du *Roscus* perdu qui m'aimoit.

Aux portes de ce fameux Temple,
A nos yeux s'offrit en passant
De folie, en buvant, dansant,
Troupeau joyeux donnant l'exemple,

(*) Personnage de la *Coquette Corrigée*, Comédie de feu de M. *de la Noue*. Cet Auteur, aussi doux que spirituel, joignoit aux talens du Cabinet & du Théâtre, les qualités de parfait honnête-homme & d'excellent citoyen.

Mais d'entrer en vain s'efforçant (1).
A sa verve en bons mots fertile,
Livré, *Chapelle* y présidoit:
Le verre à la main, il chantoit
Couplet négligé, mais facile,
Où presqu'yvre & du même style,
Son *Gassendy* nous expliquoit (2).
*Lainez*, l'air distrait & tranquille
De sang froid avec lui trinquoit (3).
*Nivernois*, *Coulange*, à la file

(1) Apparemment que tout rêveur que j'étois, je me souvenois alors de ce mot d'un des plus aimables hommes de France (M. de *Saint-Lamb* * * *); *ces sortes d'ouvrages*, disoit-il, en parlant des Piéces fugitives, *nés dans la Société, sont presque tous faits pour y mourir.*

(2) *Chapelle* avoit été disciple de *Gassendy*. Il n'expliquoit ordinairement son systême que lorsqu'il étoit yvre, & l'expliquoit par conséquent très-souvent; & quand les Convives las de l'entendre étoient sortis de table, il continuoit la leçon à ceux qui venoient desservir.

(3) *Lainez* vivoit au commencement de ce siécle. Il fut ce qu'on appelle un Poëte de table. Moins fécond que *Chapelle*, il fut, selon moi, plus exact & plus délicat que lui. Il avoit commencé un Poëme sur les Campagnes de

Et *Treſſan*, alloient, en chorus,
Entonnant ſur des airs connus
Chanſons à boire ou Vaudeville,
Du Champagne enfans impromptus.

Et du malin *Philotanus*
Ce *Chanoine*, pere agréable,
Récitant contes ingénus,
Rioit & buvoit encor plus
Auprès du Temple tenant table
Entre Cupidon & Momus.
Pour être admis à cette fête,
Au trio, *Marchand* préſentoit
Une humble & bouffonne Requête,

---

*Charles XII*, dont il reſte un fragment qui en fait regretter la perte. On dit qu'il buvoit beaucoup, & faiſoit des Chanſons d'un ſang froid admirable. Voici une de ſes plus jolies Piéces.

*Quoi, toujours, raiſon trop ſevere,*
*Tu t'oppoſes à mes deſirs;*
*Tu viens troubler tous mes plaiſirs;*
*Vois-tu cette bougie? imite ſa lumiere;*
*Elle anime nos jeux, & ce charmant repas;*
*Eclaire nos plaiſirs & ne les trouble pas.*

Ou, d'un air badin, radottoit,
Mais bien-tôt, lui rompant la tête,
Sur ce jeu trop il s'étendoit.
Plus heureux, & plus faits pour l'être
A ce trio qui fut leur Maître,
*Favard* & *Vadé* ſe joignoient;
Non pas, à leur Muſe inégale
Donnant du camp ou de la halle,
Le ton qu'alors ils dédaignoient;
Mais chantant d'un ton plus habile,
Sur leur Flageolet tour à tour,
Ou l'Amour brillant de la Ville,
Ou des Champs le ruſtique Amour;
Tandis qu'avec l'aimable *Annette*
*Lubin*, des Oiſeaux amoureux,
En réaliſant ſur l'herbette (1),
A ſes ſimples & tendres feux
L'alluſion qu'il avoit faite,
A ſes accens mélodieux

(*) » *Entens-tu les Oiſeaux*, Annette ? *leur ramage*
» *Pendant notre dîner ſemble ſe raprocher.*
» *Nous ne ſommes pas faits pour les effaroucher ;*
» *Nous nous aimons, nous parlons leur langage.*

Unissoit ceux de sa Musette.

De ces trois derniers, toutefois,
Et de *Grécourt*, j'eus lieu de croire,
Que les doux accords & la voix
Retentirent plus d'une fois
Jusques au Temple de Mémoire.

Plus bas, laissant de son Troupeau
A ses chiens la conduite entiere,
Assise à l'ombre d'un ormeau
Et sous les traits de *Deshouliere*,
*Euterpe* enfloit son Chalumeau.

Des champs fleuris de Syracuse,
Le Pasteur sur sa Cornemuse
Venoit accompagner ses airs;
De fleurs entourant sa houlette,
L'heureux Amant de *Thimarette*
Sur le hêtre gravoit ses Vers;
Et depuis que pour la trompette,
*Virgile* eût, plus hardi Poëte,
Quitté les champêtres concerts,
L'élegant Berger de Neustrie

Entr'elle & la docte *Uranie*,
D'un vaste & délicat génie
Partageoit les talens divers.

Non loin de l'Amant de *Glicere*,
De l'Auteur d'Atis (1), de *Chaulieu*,
De *B*** & de *Saint-Aulaire* (2),
*Erato* célébroit ce Dieu,
Qui reçoit un culte de feu,
Dans mon cœur, ainsi qu'à Cythere (3).

(1) *En vain* Boileau *dans ses sévérités,*
*A de* Quinault *dénigré les beautés.*
*L'heureux* Quinault *vainqueur de la Satyre,*
*Rit de sa haine, & marche à ses côtés.*
Epît. sur la Calomnie.

(2) Cet homme aimable avoit, dit-on, soixante ans quand il commença à faire des Vers : c'est s'y prendre vingt ans plus tard que M. de *Francaleu*; mais ce seul Madrigal si connu, *la Divinité qui s'amuse*, &c. l'a rendu bien plus sûr de l'immortalité, que beaucoup d'autres qui s'y sont pris quarante ans plutôt.

(3) Ai-je besoin de vous dire encore, *Zirphé*, que sans les raisons déduites à l'article de *Thalie*, la suite d'*Erato* eût été plus nombreuse, ou du moins plus détaillée, & qu'auprès de *Quinault*, par exemple, devoient sans doute

A la rose le myrthe uni
Paroit sa tête, & Terpsicore
Aux sons qu'elle faisoit éclore,
Dansoit sous les traits de *Lâni*.
Près d'elle se faisoit entendre
L'Amante de l'ingrat *Phaon* ( 1 );
Et le galant *Anacréon* ( 2 ),
Dont le Luth si touchant, si tendre,
Par l'Amour fut monté, dit-on;
Luth que de ses mains, sans façon,

se trouver les Auteurs agréables *des Elémens*, *de Zelindor*, *& d'Eglé*, ainsi que leurs Ouvrages sont justement placés à côté des siens, & beaucoup d'autres Ecrivains que mes motifs d'abreger ne me permettent pas de nommer ici ?

( 1 ) Cette femme célébre étoit de Mitilene. La douleur de n'avoir pas pu rendre le jeune *Phaon* sensible, la fit précipiter du haut du Promontoire de Leucade. Si elle avoit eu votre cœur & vos traits, *Zirphé*, elle auroit vécu plus long-tems, & *Phaon* s'y feroit précipité lui-même.

( 2 ) *Anacréon* naquit à Théos, Ville d'Ionie. Il fut le *Saint-Lambert* de son siécle. Ses Poésies sont les plus délicates qui nous restent des anciens. Il vécut dans la volupté, & ses ouvrages la respirent.

*Saint-Lambert* ne ceſſoit de prendre (1).
De *Laure*, objet de ſa pitié,
Sur l'urne funébre appuyé,
Embraſſant cette urne ſi chere,
*Petrarque* dans ſes pleurs noyé
Exhaloit ſa triſteſſe amere.
*Hamilton* ſoupiroit pour *Laire*;
Et dans leurs Vers voluptueux,
Couvrant leur leſbie à mes yeux
D'une gaze un peu trop légere,
*Ovide* & le gentil *Bernard*
Avec feu, d'aimer chantoient l'art
Sur le ton de celui de plaire.

Mais, dis-je, que viens-je de voir?
Quel eſt ce Donjon qui s'éleve,
Et qu'*Euterpe* éplorée acheve

(1) En retournant la phraſe, *Zirphé*, vous trouverez que ſi *Anacréon* fut le *Saint-Lambert* de ſon ſiécle, M. de *Saint-Lambert* doit être l'Anacréon de celui-ci; & je crois faire beaucoup d'honneur à ce dernier. S'il avoit fait l'Epître à *Chloé*, ou le Réveil de *Themire*, les Grecs lui auroient dreſſé des Autels, & cette ſuperſtition eût au moins été pardonnable.

Jusqu'en bas, de tendre de noir ?
*Erato* le fuit, consternée,
De cyprès il est tout couvert...
» Hélas ! du Pere de Ververt
» C'est la Chartreuse abandonnée,
Me dit-on, il n'existe plus
Des ris, des talens, des vertus
Ce Chantre heureux, ce Peintre aimable,
» Pour l'Hélicon quelle douleur !
» Quant à la place respectable
» Des Vers qui lui font tant d'honneur
» S'en trouva l'amende-honorable ( 1 ) ?
» Quittant le profane pinceau,
» Que n'a-t'il, comme a fait *Racine*,
» Expié sa Muse badine
» Par chef-d'œuvre saint nouveau ?
» Mais bien loin de suivre ses traces,
» Reclus, mort au monde en un mot,
» Le Poëte enchanteur des Graces
» A présent n'est plus que dévot !
Ce discours finissoit à peine,

( 1 ) Sans doute qu'on entendoit par-là sa Lettre à *M.* l'Evêque *d'Am* *.

Quand un grand bruit subitement
Etonne mon ame incertaine;
Je me tourne, & dans ce moment,
Jà, loin de moi, *Regnier* m'appelle
Pour voir, de colere écumant,
A grands coups de poing, noblement,
Trois Auteurs vuidant leur querelle;
J'y cours, & vois d'un bras nerveux,
L'Auteur fougueux de la Pharsale,
Prenant *M**** aux cheveux,
Et celui-ci, qui furieux,
En coups perdus, en cris s'exhale.

» De quel droit, lui disoit *Lucain*,
» Changeant mes Vers en Prose fade (*)

(*) M. *M**** a entrepris de traduire *Lucain* en Prose, qu'il appelle Prose harmonieuse; c'est comme si l'on disoit d'une personne enflée par tout le corps, qu'elle a de l'embonpoint. On ne peut nier, cependant, que cet Auteur a qui ses succès & ses revers ont acquis une sorte de célébrité, n'ait, au moins, du brillant dans l'esprit, souvent de la pompe dans les Vers, & quelquefois du naturel dans la Prose; mais presque toujours le but louable & déterminé du vrai dans ses ouvrages, & des

» Veux-tu, petit Auteur mutin,
» Me faire aller en mascarade ?
» Va, loin d'avouer pour soutien
» Ta plume doucereuse & triste,
» D'un aussi froid Apologiste
» Mes Vers se passeront très-bien...

» Las ! quelle injustice accablante !
(S'écrioit, l'oreille sanglante,
D'*Egyptus* le Pere éploré )
» A r'enchérir sur ton enflure,
» Qui mieux, selon ma conjoncture,
» Eût pu réussir à ton gré ?
» A nous, si quelqu'un prenoit garde,
» Ou du Théâtre des François.
» Si nous étions près de la Garde

---

nuances assez délicates dans le style pour le faire de tems à autre saisir. Ses Contes du *Philosophe Soi-disant*, & du *Connoisseur*, en sont la preuve. *La mauvaise Mere* l'est d'un cœur bien placé ; & vous pensez avec raison que son mot *critique* est ( pour ce qui regarde les Belles-Lettres ) un des mieux traités qui soient dans l'Encyclopédie.

» Comme diable je me battrois !
» Ne suis-je pas de ce Théâtre
» L'appui, l'espoir, le reconfort ?
» Ce fut moi qui fis *Cléopatre* ;
» Et si, victime de son sort,
» On vit sur la Scène lyrique
» L'Hercule mourant si-tôt mort,
» Que l'on s'en prenne à la musique.
» D'ailleurs, en dépit des jaloux,
» Des talens, à l'avis de tous,
» *Denis* ne fut-il pas l'indice ?... (*)

» Eh si donc ! (d'un ton aigre-doux,
Interrompit avec malice
*Piron*, qui non loin de la lice,
En souriant, jugeoit des coups ; )
» Sur ceci, soit dit entre nous,
» Garde un silence nécessaire ;
» De ce jeune & brillant essor
» Nous connoissons tous le mystère ;
» Et les ratures de *Voltaire*,

( 1 ) *Denis le Tyran*, premiere Tragédie que M. *M**** ait donnée sous son nom.

» Sur ton manuſcrit ſont encor.
» Va, mon ami, fais-nous des contes :
» Mais pour moi, qui d'Auteur commun,
» Prétends qu'au ſeul degré tu montes,
» Ta gloire en ſera toujours un.

Près de ſon empoulé modele,
*Brebeuf*, à ſa voix ſi fidele,
Etoit ſurvenu cependant;
Et ſur *M**** ſe jettant,
Tous deux l'aſſommoient de plus belle.

» Eh bien! me dit alors *Regnier*,
» Pour le poétique métier,
» De ton goût s'offre la critique;
» Et ce combat, de nos Auteurs,
» De leurs écrits, de leurs noirceurs,
» N'eſt que l'image véridique.
» Vois-les, dégradans leurs travaux,
» Dans le fiel de la jalouſie
» Tremper leurs odieux pinceaux;
» Vois-les, à ces pâles flambeaux
» Allumant leur glacé génie,
» Les ſecouer ſur leurs rivaux.

Crois-

» Crois-moi, le ſuccès ou la chûte
» Sont égaux à l'homme ſenſé ;
» Au ſort à ſes vœux oppoſé,
» Quel Ecrivain n'eſt pas en bute !
» Eſt-il foible ? il eſt mépriſé,
» Et s'il plaît, on le perſécute.
» Mais, ſur-tout, bannis de tes vers
» Leur malignité condamnable,
» Laiſſe en paix ce bon Univers.

» *Syſiphe*, ce fourbe exécrable,
» A l'air ſiniſtre, aux yeux ſournois,
» T'a, dis-tu, joué tour pendable ?
» Laiſſe-le de ſon cœur coupable
» Suivre les ténébreuſes loix :
» Laiſſe à *Fadés* cet air capable,
» Froid maſque de ſa nullité ;
» A *Licas* l'orgueil effronté
» Dont (jadis Laquais) il t'accable.

» *Mais* Lulfie, *au ton affecté*,
» *Comme affectueux me déchire*,
» (Prétens-tu) *Dans ſon cercle obſcur*

» *A bout portant sur moi l'on tire ....*
» Eh ! que t'importe sa satyre ?
» De calomnie, organe impur,
» Son mépris, quoi qu'on puisse dire,
» Est, du suffrage le plus sûr,
» Le plus flatteur signe à produire.
» Va, trop bien le sçais, de médire
» L'emploi fut d'un plus grand danger,
» Toujours pour qui s'ose en charger,
» Que pour celui dont il veut rire;
» Et ce jeu ........ Mais dans cet instant
Du jour brillante courriere,
L'Aurore, à travers ma paupiere,
A rayons redoublés, dardant
Sa nouvelle & vive lumiere,
Mon œil s'ouvrit; je m'éveillai;
Ainsi se termina mon songe,
Le plus original mensonge
Dont on ait jusqu'ici parlé.

L'animal qui, comme on l'assure;
Jadis, à l'Apôtre parjure

Indiqua son lâche forfait ;
Dans le très-borgne Cabaret
De mes rêves creux scène obscure ;
Du jour, cependant, célébroit
La clarté renaissante & pure.

A ce cri, sommeil fuit soudain.
De son grabat, non sans murmure,
On sort ; le Cocher boit & jure,
Les chevaux s'attellent ; enfin,
Avec nous, la lourde voiture,
De Bonneval prend le chemin.

Ardent flambeau de la nature,
Le Soleil qui du haut des airs,
Centre éternel de son empire,
A tous ces mondes, voit décrire
Dans les Cieux, leurs cercles divers ;
A grands flots, rend à l'Univers
Les feux que sans cesse il en tire.
Sur l'horison qu'il éclaircit,
Séchant les larmes de l'Aurore,
Par lui tout brille, tout revit ;

De ces monts la cîme se dore,
De ces fleurs ce pré s'enrichit;
Et de l'astre qui les colore,
L'éclat se reproduit encore
Dans l'onde qui le réfléchit.

Quand j'eus de ce pompeux spectacle
Long-tems admiré la beauté,
Sur mes voisins l'œil je jettai;
Et je devinai, sans miracle,
A l'air fatigué de l'Elu,
Aux yeux battus de l'égrillarde,
Sur leurs repos, qu'Amour gaillarde
Cette nuit avoit prévalu;
Ainsi qu'à sa rouge paupiere,
A son tein flétri, sans couleurs,
Que l'autre Belle, dans les pleurs,
Avoit passé la nuit entiere.
Mais de surprise, que frappé
Je fus, quand je vis, de la veille
Au coche encor le vieux Abbé!
Eh! Monsieur, par quelle merveille,
M'écriai-je, ainsi quittez-vous,

Du canton contraire à la treille (1),
La route, en reſtant avec nous ?
» Outre qu'à votre compagnie,
» D'être admis j'oſe être jaloux,
(Dit-il) à ce motif ſi doux
» Une raiſon ſe trouve unie.

» Du moins turbulent des Neveux
» Je pourchaſſe un peu la fortune ;
» Quoiqu'un peu triſte & langoureux,
» Et qu'il ſoit pour beauté commune ;
» Jadis, preſque mort de ſes feux,
» Innocent, point capricieux,
» Il naquit ſans malice aucune.
» D'un courage, aux Anglais fatal,
» Epris, il s'eſt fait Militaire :
» Or, des Moines de Bonneval (2)
» Le Portier que je conſidere,
» Pour ce Neveu ſi martial,
» Peut m'aider de ſon ſavoir-faire....

(1) La Normandie.
(2) Une Abbaye de Bénédictins.

Mais ( interrompis-je ) comment
Ce Portier peut-il ſenſément .
Obliger dans pareille affaire ?
» Comment ? ( dit-il ) fort bien l'eſpere :
» Il eſt le meilleur des amis
» De la maîtreſſe du beau-pere
» Du Laquais d'un premier Commis
» D'un de nos Bureaux de la Guerre.....

Contre un Protecteur ſi connu
Je ne vous dis plus rien, repris-je,
Et ce Neveu, jeune prodige,
Me paroît très-bien ſoutenu.

En traits malins, ſans retenue,
Sur ſemblable gradation,
Tandis que chacun s'évertue,
Tout-à-coup rencontre imprévue
Vient fixer notre attention.

Sur maigre & triſte haridelle
Qu'il chaſſoit, trotinant, cloué,

D'un large feutre, auſſi vieux qu'elle
Couvert, portant manteau troué,
Et crotté juſques ſous l'aiſſelle,
De nous s'apperçoit aſſez près
Officier à face aguerrie,
Que pour être d'Infanterie
Je reconnus l'inſtant d'après.
Comme des portieres du Coche;
En fouaillant ſa roſſe, il s'approche;
Pourroit-on ſçavoir aujourd'hui
D'où vient Monſieur, lui demandai-je;
Nous donne-t-il le privilege
De ſuivre la route avec lui?

» Mouſſu, du pays d'Allemagne
» Jé viens (reprit-il gravement)
» Sans vanité, lé Régiment
» Seul y fit bien dans la Campagne;
» Auſſi, l'ayant trop vû ſouffrir,
» On lé fait révénir en France,
» Quélqué danger qué ſon abſence
» Là-bas, laiſſe aux autres courir.

» Or, dans lés térrés magnifiqués,
» En Gascogne, où mange un *gros bien*
» Mon Péré qui né cédé en rien
» Aux famillés lés plus antiqués:
» Jé vais mé rendré, quand à Tours,
» Chez femmé qui m'aime à la rage,
» J'aurai réposé quelqués jours.
» Au surplus, en mince équipage
» Si mé voyez, c'est qué dé loin
» Mé suivent avec peu dé soin
» Més gens, més chévaux, mon bagagé:
» A tenir les plus grands états,
» Dévinérez que je suis houmme,
» Quand vous saurez qué jé me noummé
» Lé Chévalier dé Pézénas.
Passez (dis-je) mon ignorance,
Monsieur; mais ce nom d'importance
A mes oreilles me vint onc.
» Sandis, qué connoissez-vous donc?
» (Reprit-il) dans toutés les Villes,
» En révénant, où jé passaï,

» Dans Francfort qué jé traverſai,
» Dans Manheim, lés plus inciviles
» Mé rendoient bien cé qui m'eſt dû.
Ciel! interrompis-je éperdu,
Quoi!.. de Manheim.. en droite ligne
Vous arrivez? qu'ai-je entendu!
Ah! faites-moi la grace inſigne
De me parler de ces beaux lieux,
Où l'accueil le plus gracieux
Me fut fait ſans que j'en fus digne
Chez ce Miniſtre reſpecté,
Chez *D'Al*** qui joint ſans faſte
La candeur à la probité,
Au zèle, un eſprit juſte & vaſte,
Sans doute vous aurez été;
Vous aurez vu ſa jeune épouſe
Dont Vénus même auroit, jalouſe,
Envié l'extrême beauté:
Et cette Cour vive & brillante,
De tous les plaiſirs, tour à tour,
Scene ſuperbe, où les enfans

La magnificence ou l'amour.

Etoit-elle alors embellie
Par les *Nesseleroth*, *Fenin*,
*D'Hastfeldt*, *Stirum*, *Hac* & *Silvie*, (*)
Qui dans l'âge encore enfantin,
Des ris, sous le folâtre essain
Où raison est ensevelie,
A ses yeux si beaux, si touchans,
Unit des ses plus tendres ans,
Les plus rares dons du génie ?
Mais, sur-tout, que vous ont charmé
L'air doux, l'ame grande & naïve
De ce Prince, leur Maître aimé,
Des Arts qu'avec fruit il cultive,
Qui sçut, protecteur éclairé,

(*) O vous! jeune & séduisante Silvie, dont le nom respectable que celui-ci voile, & les traits long-tems adorés, resteront à jamais gravés dans le fond de mon cœur; me pardonnerez-vous ces vérités si dangereuses, & qu'il a si vivement senties?

Du Necre, ſur l'heureuſe rive,
Réunir le troupeau ſacré.... (*)
» Ciel ! (cria Papa la Garonne)
» Quels diſcours mé ténez-vous là ?

(*) Ce n'eſt point, j'oſe le dire ici, de ces hommages fades & auſſi aviliſſans pour le Grand qui les reçoit de ſang froid, que pour le Courtiſan qui les rend avec effronterie. Sans parler des vertus civiles de S. A. S. Monſeigneur l'Electeur Palatin, ce Prince joint le goût des Arts à tous les talens dont un ſimple particulier ſe pareroit. Un uſage facile de pluſieurs Langues, & une paſſion éclairée pour les Sciences, lui ont donné aſſez de connoiſſance ſur la Littérature, pour s'y acquérir le plus grand nom, s'il en avoit beſoin, ou ſi ſon tems lui permettoit de s'y livrer. Une Bibliothéque recherchée & ſuperbe à un bout de laquelle eſt le buſte en marbre de M. de *Volt.* doit lui aſſigner le rang ſupérieur qu'il tient dans la République des Lettres ; un Cabinet de Médailles auſſi-bien rempli que curieux ; une Collection de Tableaux ineſtimables, la plus célèbre de l'Europe ; un Opera qui, pour la beauté de la Salle, la magnificence du Spectacle & l'habileté des Muſiciens, ne céde en rien aux plus renommés d'Italie, *&c.* Tout cela concourt à prouver que S. A. S. Electorale, amie de tous les Arts, ne néglige de ſe perfectionner dans aucun.

Enfin, ſoit qu'à l'envie de lui rendre ce témoignage de

» Au grand Lucifer jé mé dounne
» Si jé vis rien dé tout céla ;
» Jé n'y connus dé mon Aubergé
» Qué la Servanté qui, ſandis,
» Si quand jé vins elle étoit viergé,
» Né l'étoit plus quand jé partis.
Mais, dis-je, qu'eſt donc cet hommage
Que penſez avoir obtenu ?

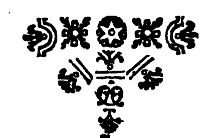
---

ma reconnoiſſance, il ſe joigne un peu d'amour-propre d'Auteur, je ne puis m'empêcher de vous rapporter ici les vers que j'eus l'honneur de lui adreſſer en forme d'Oracle à l'un de ces bals magnifiques qu'Elle donne, & où j'étois déguiſé en Bohemienne.

ORACLE à S. A. S. Monſeigneur l'Electeur Palatin.

*Vous qui ſçavez rendre le Prince aimable*
*A ceux qui ne ſont faits que pour le reſpecter ;*
*Vivre long-tems heureux, ſur-tout le mériter,*
*Tel eſt de votre ſort l'Oracle irrévocable.*
*Négligeant de mon art les magiques effets,*
*Je ne mets point ici mon grimoire en uſage ;*
*Le deſtin, par ma voix, prononçant ſes Arrêts,*
*N'a de votre bonheur tiré le doux préſage*
*Que ſur celui de vos Sujets.*

Si n'ayant rien vû, rien connu....
» Cadédis, n'eſt-il qu'un langage ?
» (interrompit-il) à l'excés
» On rioit lorſqué jé paſſois :
» Eh bien, en faut-il davantage ?
» Dé la juſte approbation
» Lé rire n'eſt-il pas lé ſigne ?
» Or, dé moi, ſans préſomption,
» L'on rit, eh donc, on m'en croit digne...
Très-digne, repris-je, Monſieur,
On ne peut plus digne ; & ſans doute
Qu'on vous aura, ſur votre route,
Rendu par-tout le même honneur.



# ARGUMENT
## DU NEUVIÉME CHANT.

*ARrivée à Bonneval. Repas, à la fin duquel nos Voyageurs s'animent. Conversation politique. Beaux projets qui s'y proposent. Dispute qui s'éleve. Evénement qui la suit. Triste sort du jeune homme des paniers qu'il découvre. Douleur touchante de sa belle compagne. Pitié des spectateurs. Façon dont l'Auteur pacifie les choses. Son départ de Bonneval pour le terme de son voyage, dans sa nouvelle voiture, & avec ses nouveaux Hôtes. Annonce de l'histoire des deux infortunés pour l'autre Chant.*

# LA PETRISSÉE.

## *NEUVIEME CHANT.*

CE dialogue trop risible,
Nous avoit, d'un fort long chemin,
Fait franchir la traite pénible,
Et de maniere imperceptible,
A Bonneval conduits enfin.

Autour d'une table dressée,
Et couverte sans superflus,
Dans une salle tapissée
Des quatre murailles au plus:
En arrivant, la carrossée,
Y compris l'Officier Gascon,
S'étoit avidemment placée ;
A Nous s'étoit joint sans façon
L'Auteur à vieille soutanelle,
Et même la dolente Belle,
Pour qui me sentois tout de bon

Brûler d'ardeur tendre & nouvelle,
A ma priere, en rang d'oignon,
M'ayant laiſſé mettre auprès d'elle,
Là, de mes yeux, à l'abandon,
Laiſſois égarer la prunelle.

De la faim qui le dévoroit
Chacun cédant à la puiſſance,
Du repas, un profond ſilence,
Gravement, d'abord, s'emparoit.

Mais, dans les plus froides cervelles,
Le Nectar Dunois, tout-à-coup,
De ſon feu preſqu'au premier coup
Portant les chaudes étincelles,
De part & d'autre on s'anima;
Inſenſiblement des convives
L'eſprit s'égara, s'enflamma;
Des diſcuſſions les plus vives,
L'ample matiere ſe forma,
Sur-tout on parla, déclama,
Or, de tout on fit la critique,
En propos chacun s'échappa,
Et d'un ton grave & dogmatique,

Au deſſert, ſur la Politique,
La converſation tomba,
Si bien que ce repas cinique
Devint le Conſeil de l'Etat.

» Maugrébleu, qué jé ſois un fat,
( *S*'écrioit, panché ſur la table,
*S*'appuyant la main ſur le front,
Le Fantaſſin d'un air capable )
» Si cé qué les Miniſtres font
» Paroît un inſtant ſupportable.
» Qué né mé donné-t'on à moi
» Lé gouvernément dé la France?
» Entré nous, perſonné, jé penſe,
» Né rempliroit mieux cet emploi:
» Mais ſur des projets l'on s'éxerce,
» On réfléchit, lé tout en vain;
» D'avancer lé ſot eſt certain,
» Et jamais lé talent né perce.
» Dé moi qu'on faſſe d'un plein ſaut
» Un Miniſtre; & malgré ſes Princes,
» Au rang dé nos moindrés Provinces

» L'Allémagné séra bien-tôt :
» Jé voudrois d'abord, sans rémise,
» Par mer, assiéger Magdébourg ;
» Puis, en rémontant la Tamise,
» Vénir camper dévant Strasbourg...

Monsieur (dis-je), est, comme il me semble,
Géographe & Guerrier ensemble,
Mais il n'est pas bon Citoyen ;
Contre Strasbourg son cœur conspire,
Et Strasbourg est de cet Empire
Et le domaine, & le soutien...
» Oh ! ( reprit-il ) jé m'en souvien ;
» C'est Hambourg qué jé voulois dire,
» Dans lé fond céla n'y fait rien,
» Mais, poursuivons cet entretien.

» Dé cette guerre qui nous mine
» On s'est trop follement épris ;
» Mais pour la finir j'imagine....
» Et moi ce n'est pas mon avis,
( Interrompit l'Elu ) j'opine,
» Que le Grand Turc nous avoisine,

» Que, dit-on, riche eſt ſon pays,
» Et qu'il faut enfin, par famine,
» Que Conſtantinople ſoit pris...
» Sandis! lé beau projet de neige!
( Bruſquement reprit le Gaſcon )
» Penſez-vous qué lé gros canon
» Juſqué-là vienne & vous protege?
» Or, ſans cet armé, qué fait-on?
» Bon ( dit l'autre ) à coups de bâton
» Ne peut-on pas bien faire un Siége?
» Fi donc! ( repartit l'Officier )
» Qué votre ſot babil s'abrége;
» Laiſſez aux ſeuls gens du métier
» Dé raiſonner lé privilége.
» Bien plus haut jé porte un régard
» Dont l'Anglais ſé verra confondre;
» Dé mes deſſeins j'oſe en répondre,
» Lé ſuccès n'eſt point au hazard;
» Et jé prétends qué ſans rétard
» On faſſe uné déſcente à Londre.

» Il faut, dira-t'on, dé Vaiſſeaux,

» Uné Flotté qui nous y méne ;
» Mais dé cet embarras, sans peine,
» Jé vais mé tirer en deux mots :
» Prénez-moi d'abord lès Batteaux
» Qui couvrent lé Rhône & la Seine :
» Dé dix canons armez chacun ;
» Puis, dé gens ainsi qué nous sommes ;
» Mettez-en au plus vingt dans un,
» Cinq cens contiendront dix mille hommes.
» Or, à cet armément nouveau,
» Ajoûtez toutés nos voitures,
» Soit chaise, ou coche, ou tombéreau ;
» Commé dé bois sont leur structure,
» Ellé ziront très-bien sur l'eau ;
» Et si-tôt qu'on aura pris terre,
» Leurs avant-trains sé placeront,
» Dé Chévaux ils s'atéléront,
» Et jusqu'au sein dé l'Angléterre,
» Cés Voiturés vous conduiront.

» Eh bien ! croyez-vous qué jalouse
» Né soit pas la Cour apprénant,

» Cé projet ? pourvu, cépendant,
» Qué pour lé plus court, à Toulouſe,
» Se faſſe votre embarquement.....
» Ciel ! (dit le vieux Abbé), qu'entends-je !
» Des lieux quelle ignorance étrange !
» De Toulouſe dans ce diſcours,
» Monſieur part, comme je remarque,
» Tandis que pour Londres toujours
» C'eſt à Lyon ſeul qu'on s'embarque.

» Mais de ces chimeres, ſouvent,
» Sans fruit, l'eſprit trompé ſe berce,
» C'eſt un point plus intéreſſant
» Qui m'occupe ; c'eſt le commerce,
» Seul pour l'abondance qu'il verſe
» Il rend un Etat fleuriſſant :
» Trop affoibli, le nôtre tombe,
» Nous n'avons plus le Canada,
» Et je veux à ces pertes là
» Empêcher qu'un jour il ſuccombe.
» Voici donc mon raiſonnement ;
» Le commerce, ainſi qu'on l'explique ;
» N'eſt que vendre, & plus chacun vend,

» Plus l'aisance devient publique :
» Mais à nous l'argument s'applique ;
» Si tout le monde étoit Marchand
» Le profit seroit authentique :
» Or, pour cet effet politique,
» Il faudroit, par expresse loi,
» Que sans en excepter le Roi,
» Chaque Français levât Boutique . . . .
» Oh lé projet faux ! mal prouvé !
(Finissant de vuider son verre,
Cria le Gascon échauffé),
» Espérez-vous qué pour vous plaire,
» Un Pézénas, hommé jé crois
» Sur lé point d'honneur si sensible,
» D'un vil Marchand prenné l'emploi ?
» Passé pour le Roi, mais pour moi ?
» Lé deshonneur seroit visible :
» Moi, dont on vit l'ayeul, jadis,
» Commander sur lé ton d'un Prince
» En treizé cent soixante-dix,
» L'arrieré-Banc dé la Province !
» Mais, dès long-tems, jé lé vois trop ;

» On méprise, on fuit la Noblesse,
» Tandis qué la plus mince espece
» Va courant lé grade au galop ;
» Du Démon dé l'extravagance,
» Tout semble être enfin possédé.

» Au camp, avec quelle imprudence,
» On confie au jeune *CONDÉ*,
» Sans craindré qu'il soit hazardé,
» Un détachément d'importance !
» Un Ministre au bord du tombeau
» A *C*** légué sa puissance (*),
» Jé vois qu'on chérit, qu'on avance
» *Poya****, *Cast**** *R****,
» Et moi qu'aux Batailles nourrie
» La valeur illustra long-tems,
» Jé suis encor dépuis vingt ans

(*) Vous n'ignorez pas que ce fut feu M. le Maréchal de *Bel**** qui indiqua au Roi M. le Duc de C*** pour être fait Ministre des Affaires Etrangeres, & qu'au lit de la mort, ne perdant point un seul moment de vûe le bien de l'Etat, il le désigna encore pour le remplacer. Il ne manquoit plus en effet à ce grand homme que de se donner un successeur qui lui ressemblât.

» Lieutenant d'Infanterie !

Ah, Monſieur, (repriſe-je) en ce jour,
A ſi peu connoître, à vous plaindre,
De choix ſi chers à notre amour,
Quel noir motif peut vous contraindre?
Et quoi! *CONDÉ*, dont le front ſeul
A nos regards, offre ſans ceſſe
Les lauriers d'un illuſtre ayeul,
Joints aux myrthes de la jeuneſſe,
D'un cinique & triſte Cenſeur
Subiroit l'injuſte murmure!
Lui dont les vertus, dont le cœur,
De l'avenir le plus flatteur
Sont pour nous la preuve ſi ſûre!
Couvert de pouſſiere & de ſang,
Aux champs de Mars qu'il ſçut défendre(*)

(*) Champ de bataille de *Mind* * * * où nous vîmes ce jeune Héros ſoutenir long tems avec notre Cavalerie qu'il ramena lui-même pluſieurs fois à la charge, les efforts d'un monde d'ennemis.

Au ſurplus, ſa valeur ſignalée dernierement encore contre le Prince Héréd. de *Brunſw.* ſon digne rival pour l'âge & pour les talens prematurés, a eu enfin le ſuccès éclatant qu'elle méritoit.

Tel

Tel que ce Dieu de rang en rang,
Que ne lui vîtes-vous répandre
Son feu, ſon courage bouillant;
Et juſqu'au ſein étincellant,
Du trépas qu'il devoit attendre
Avec nos Eſcadrons volant,
Tout-à-coup, rallentir, ſurprendre
Les efforts du Vainqueur tremblant?
Ah! ſi ce jour, dès ſa naiſſance,
Par nos Dieux n'eût été proſcrit,
La Victoire qui ſe méprit
Par lui s'aſſûroit à la France!
Mais qui mieux du meilleur des Rois
Montre la lumiére équitable,
Que le ſublime & juſte choix
De ce Miniſtre infatigable,
Au génie, à l'amour des loix,
Qui des reſſources à la fois
Joignant le fond inépuiſable
D'une Couronne inébranlable,
A ſon Maître allege le poids!

Pour lui faire franchir la route

K

Qui mene à ce rang glorieux,
La fortune écarta sans doute
Le bandeau qui couvre ses yeux,

Des talens enfin qu'on anime,
Qui pourroit, selon ma maxime,
Prouver mieux le regne nouveau,
Pour *Poy* * * * (*), pour *R* * * *,
De *LOUIS*, que l'heureuse estime!..

» Eh mais! d'un air embarrassé,
( Reprit le Gascon, ) à vrai dire....
» Sur... tels Messieurs... jé... né pensai-
» Jamais... en mal... si... jé causai...
» Un peu... sur eux, cé... fut pour rire;
» Et... comme a dit un Grec fameux,
» ( Jé crois *Ciceron* ou *Virgile*.)

( * ) Je me serois étendu davantage, sans doute, sur ce nom connu, & sur l'Officier respectable qui le porte ' si mes éloges n'avoient été dans le cas de vous paroître suspects; c'est à tout le Militaire réuni que j'en appelle pour les faire. Qui mieux que lui peut rendre compte de la droiture, de la fermeté, du caractere bienfaisant & des talens de M. le Marquis de P. * * * ?

» Ma mémoire est un peu fragile ;
» Mais ce Grec doit être un des deux ;
» Il faudroit. . . . D'ignorance crasse ,
( Cria notre Abbé ) quel excès !
» *Virgile* & *Ciceron* jamais
» Passerent-ils pour Grecs , de grace ?
» Eux qui sont , au rapport d'*Horace* ,
» Tous deux anciens Auteurs François.

» Mons l'Auteur , de votre arrogance ,
» Craignez le prix rien moins que doux ,
( Repliqua , rongé de courroux ,
L'Officier avec véhémence ) ,
» Et d'être Marchand , si jaloux
» Vous êtes , faites-vous Libraire ;
» Alors , de vos Ecrits pour nous
» Inconnus , à Lecteur vulgaire
» Vendez , sandis , un exemplaire ,
» Si vous pouvez , mais taisez-vous....

» Vertubleu ! de me faire taire
» Pour vous inutile est le soin ,
( Repartit en montrant son poing ,

Le Preſtolet avec colere ) ;
» Et pour mes Ecrits qu'honora
» Toujours du Roi le Privilege,
» Au moins jamais ne choiſirai-je
» Lecteur qui vous reſſemblera.
A cette vive repartie
Cédant à ſon mortel dépit ;
L'autre ſe leve avec furie,
D'une bouteille il ſe ſaiſit,
Et ſur le Rimeur interdit
La lance d'une main hardie.
Plus prompte en ſon vol que l'éclair,
Partie à peine la bouteille,
Fend & fait au loin ſiffler l'air,
Du vieux Abbé friſe l'oreille,
Et ſur le mur qu'elle a frappé,
Briſe, éclatte, puis tombe & roule.
De la liqueur à flots qui coule,
Le plâtre rougit, imbibé ;
Cependant, guidé par ſa rage,
Celui-ci ſouleve, ſaccage
La table, & de l'autre à grand bruit,

La jette au burlesque visage,
Puis se tourne, sort & s'enfuit.

Le Gascon que par cas fortuit
Au nez justement elle attrappe,
Crie, écume, de nous s'échappe,
Gagne la porte & le poursuit.
Enfin, de ce tumule horrible,
Pour rendre la confusion
Affreuse récréation
De la discorde à l'œil terrible,
Il n'est aucune expression :
*Par ses mains* chaises *renversées*,
Plats, table, assiettes en morceaux,
*Dans* le vin, *dans ses longs ruisseaux*;
*Ensemble nageoient, dispersées*,
Et pour comble arrive en jurant
L'Hôte, attestant qu'il va nous tordre
A tous le col, si ce désordre,
Par nous, n'est payé dans l'instant.
Chose à quoi, non sans peine extrême,
Nous forçoit ce noir vertigo ;
Car, notez, du trouble nouveau

Qu'auteur ſeul, l'Abbé vieux & blême,
Ne reparut plus, & que même
Il fallut payer ſon écho.

Tandis que d'une main rétive
A ce compte nous procédons,
D'en bas, ſoudain, nous entendons
S'élever une voix plaintive;
Effrayés, tous nous deſcendons.

Mais que me ſentis l'ame émue,
Quand de cette femme abbattue,
Ce beau jeune homme, ami ſecret
Qui, contre impudique forfait
L'autre nuit, l'avoit défendue,
Et qui, (comme Zirphé devroit
S'être aiſément reſſouvenue),
Dans les paniers ſe voituroit;
Par l'Officier pris au collet,
Défait, pâle, s'offre à ma vue!

» Sandis, quelle capture ici
» J'ai ſçu fairé ſur ma parole,
(Diſoit le Gaſcon radouci),
» Va, l'ami, qu'au Diable jé vole,

» Si bientôt pour ta tête folle
» Tu n'est quitté de tout ceci.

A ces mots, sans réponse aucune,
Profondément l'autre rêvoit,
Et des yeux qu'au Ciel il levoit,
Lui reprochoit son infortune.
Mais! qui peut peindre la douleur,
Où son amie abandonnée
Fit de son ame consternée
Parler le sentiment flatteur!
Tantôt, d'un air si plein de charmes,
De ses yeux voilés par ses larmes
Tournant les doux regards sur nous,
Et du fantassin inflexible
Tantôt embrassant les genoux,
Elle eût au cœur le moins sensible
Porté les plus sensibles coups.

Pour moi, qui de pareille scène,
Jà, n'éprouvois que trop l'effet,
Dans le trouble qui m'étouffoit,
Ne pouvant tenir à ma peine,
A l'Officier qui m'y plongeoit,

J'osai demander le sujet
De sa violence inhumaine.

» Cadédis, dé cé garnément,
( Dit-il), très-mauvaise est l'affaire ;
» Et dans ses chausses nullément
» Né pourrois aujourd'hui mé plaire,
» D'autant, qu'ayant du Régiment
» Depuis peu parti sans mot dire :
» D'ailleurs, qu'en cé lieu justément
» Poursuivant cet Abbé Normand,
» Sous ma main, son malheur l'attire ;
» C'en est fait, & sans balancer,
» Il faut qué mon gaillard s'apprête,
» A voir déchargé, malhonnête,
» Incivilément traverser
» Six ballés zau fond dé sa tête.

Ah ! Monsieur, qu'il l'eût pu penser !
(Repris-je, en parlant au jeune homme),
Que vous eussiez commis jamais,
Ce crime, avec raison, qu'on nomme
Le plus bas de tous les forfaits !

Ces graces, ce front où réside
L'apparence de la candeur,
D'un infâme & vil déserteur
Cacheroient le penchant perfide !

» Hélas, (dit-il avec douceur),
» Monsieur, d'un aussi dur reproche
» Epargnez-moi l'injuste horreur ;
» Je vois de la mort qui s'approche
» Sans effroi, l'apprêt destructeur ;
» Mais, c'est le malheur effroyable
» Qui m'entraîne à la mériter,
» (Car je suis, j'ose l'attester,
» Bien plus à plaindre que coupable) ;
» C'est, Monsieur, un crime aussi grand
» A mon cœur navré, qui seul rend
» Son châtiment si redoutable,
» Assez honteux pour m'en punir.
» A son époux j'allois unir
» Cette Beauté douce & sensible,
» D'une vertu trop inflexible
» Excès incroyable à remplir !
» Puis, au Régiment, dont ma fuite

» Fut d'une infortune maudite,
» J'ose en jurer, l'unique fruit !
» Par mon juste remors conduit,
» Soumis, j'allois me rendre ensuite ;
» Mais la mort marchoit sur mes pas,
» Elle m'atteint ! *Julie !* hélas !
» J'en crois ton cœur, j'en crois ta flâme :
» Non, ton ami n'en mourra pas,
» N'est-il pas sûr à son trépas,
» De survivre encor dans ton ame ?...
» Et moi je ne te quitte plus,
( A ses pieds, contre lui serrée,
S'écrioit la Belle éplorée ),
» Oui, qu'à tes jours, pour moi perdus,
» Tranchés aussi, mes jours, s'attachent,
» Des cruels, à moi, qui t'arrachent,
» Va, les efforts sont superflus ;
» Associée à ton supplice,
» Comme je la fus à ton sort,
» Que du coup affreux de la mort
» Ta *Julie* avec toi périsse :
» Et puisqu'un destin rigoureux,
» De l'union dûe à nos feux

» Si long-tems par son injustice
» Eloigna deux cœurs malheureux,
» Qu'au moins le tombeau nous unisse.
» A nos vœux, ce moment propice
» Ne sera que cher à tous deux;
» Et vous, son Juge, vous, barbare,
» Ajouta-t'elle, en se levant,
» Vous, de mes larmes triomphant,
» A ce trépas qu'on lui prépare,
» Menez-le, mais songez avant
» Que de vos coups mon sein le pare.

A ces mots, je vis la pitié
Gagner l'Assemblée attendrie,
Je vis, au coupable, à sa vie,
De chacun l'intérêt lié;
Là, mouchoir venoit de se prendre;
Ici, visage s'en voiloit,
Par-tout sourdement s'exhaloit
Un murmure plaintif & tendre;
Notre Elu, comme un veau pleura;
Sa Belle, à face rengorgée,
Aussi touchée en soupira;

(Pour une fille d'Opera ,
C'étoit beaucoup d'être touchée) ;
Mais quand je vis ce ſentiment
Paſſer juſqu'au Fantaſſin même ,
Je crus dans ce déſordre extrême ,
Devoir profiter du moment.

A cette ſcène pathétique ,
(Lui dis-je), Monſieur ; livrez-vous ,
Faites finir , au gré de tous
La déſolation publique ;
Si pour le criminel j'obtien ,
Qu'encor votre cœur s'intéreſſe ,
Pour ſauver ſa triſte jeuneſſe ,
Peut-être ouvrirai-je un moyen.

A la ſolitude riante
Où paſſent leurs jours enchantés ,
Des miens les auteurs reſpectés ,
Ce ſoir finit ma courſe errante ,
Ce ſéjour ſimple & pur comme eux ,
Devint celui de l'innocence
Dès qu'ils l'habiterent tous deux ;

C'eſt-là, que par la main des Jeux,
En riant, la vertu s'encenſe,
Sans qu'on y ſoit moins vertueux,
Avec ce couple malheureux,
Ah ! ſouffrez que je vous y guide ;
Du Maître, en ces lieux, qui préſide
Notre aſpect flattera les vœux,
J'en réponds, ſur notre coupable,
De concert nous y veillerons,
Puis à ſon chef nous écrirons,
Pour l'affreux deſtin qui l'accable,
A coup ſur, nous l'attendrirons....
Eh! quoique s'augmente à toute heure
La fierté dans tous les états,
Quel inhumain peut voir, hélas!
D'un œil ſec, la vertu qui pleure ?...

Murmure ici de redoubler,
Femme en clameurs de ſe répandre,
Et monde autour de s'aſſembler,
Et tous de parler ſans s'entendre ;
Pour fléchir le fier Fantaſſin,

Le Peuple attroupé se soulève,
Un bruit confus s'entend, s'élève,
On le presse, on crie à la fin.
Tremblante & peignant ses allarmes,
Quand à ses pieds, il vit tomber
La triste Fillette, & de larmes,
Quand par elle il se vit tremper:
De sa douleur, de tant de charmes,
Son ame se sentit frapper.
Le cœur touché, l'esprit plus souple,
A nos desirs il se rendit,
Et sur le champ, il consentit
A me suivre avec ce beau couple:
Enchanté, des mains l'on battit.

Cependant à la porte arrive
Leste Voiture, où sans délais
Monté, de l'Hyerre j'allois (*)
Gagner la verdoyante rive.
Un autre eût, menteur indiscret,

(*) Petite Riviere qui passe au bas des Jardins de la Maison où l'Auteur se rendoit (★).

Qualifié cette Voiture
De chaiſe à pimpante ſtructure,
Berline ou ſin Cabriolet ;
Mais pour moi qui de ma nature
Un peu franc, ne peins rien en beau,
Je vous avouerai ſans figure
Que ce n'étoit qu'un Tombereau,
Autrement dit, ſous quatre planches,
Qu'en berceau, trois ſerviettes blanches,
Sur trois cercles branlans couvroient,
Un bâton paſſé dans deux roues ;
Puis un vieux brancard plein de boue,
Que deux bœufs languiſſans tiroient :
Ce fut ſur ce char qu'aboyerent
Les chiens raſſemblés du canton,
Que huez par maint poliſſon,
En triomphe avec moi grimperent
Les deux Amans & le Gaſcon ;
Et quand au Carroſſe groteſque
Que nous quittames ſans chagrin,
Eumes fait notre adieu burleſque (*)

(*) Le Coche pourſuivoit ſa route ſur Chateaudun.

Comme à l'Elu Perigourdin,
Qu'à prendre l'égrillard Poupin (1)
Avec lui, fort nous engageames
Pour le venger des tours infâmes
De sa Diablesse de Catin (2).

Vers le bien-aimé *Court**** (3),
But désiré de notre course,
Et des plaisirs aimable source,
Nous tournames à petit train :
Ce fut alors que de mon zèle,
Et de mes sentimens humains,
Pour prix, des deux Amans j'obtins,
De leurs maux, le récit fidèle,
Que pour rendre, aux yeux racourci,
Dans son cours, le tems moins sensible,
A mes vœux devenu flexible,
Le jeune homme nous fit ainsi....

(1) La Fille d'Opera (*).

(2) Sa femme. *Voyez* Chant V. (*)

(3) Joli Bourg, auprès duquel est située la maison de campagne du Pere de l'Auteur (*).

Mais qui laissant à juste titre,
Ma plume, que pour un instant,
Je vais poser sur mon Pupître,
Fera, puisque j'en suis l'arbitre,
Le début de mon autre Chant,



# ARGUMENT

## DU DIXIÉME CHANT.

*LE jeune homme commence son Histoire, & découvre qui il est. Surprise & incrédulité de l'Auteur. Objections qu'il fait à cet infortuné pour détruire une prétention aussi bizarre. Façon dont celui-ci les détruit. Il continue son Histoire.*



# LA PÉTRISSÉE.

## DIXIEME CHANT.

» DEs jeux cruels de la fortune,
» Des vains efforts de la vertu,
» Du vice à l'idée importune,
» D'un combat éternel rendu,
» Des droits ſacrés de la nature
» Oppoſés à ceux de l'amour,
» Tous deux victimes dans ce jour,
» Du bonheur tout ſçut nous exclure.
» Mais de ces maux que nous traînons
» A quoi bon vous conter l'hiſtoire ?
» Pour vous mettre au fait, j'oſe croire
» Qu'il ſuffit ici de nos noms ;
» Et de cette Beauté chérie,
» Quand les traits vous auront offert
» Cette autre *Héloïſe*, ou *Julie*,
» Par l'hommage qu'elle a ſouffert,

» Sa vie & ſa mort prétendue
» En France déja ſi connue ;
» Et quand vous aurez découvert
» En moi, ſous le nom de *Timandre*,
» Que le ſort me força de prendre,
» Son Abaillard infortuné,
» Ce *Saint-Preux*, aux pleurs condamné...
Qu'entends-je ? ô Ciel ! ( interrompis-je,
Auſſi ſurpris que tout Lecteur
L'eſt ſans doute) à croire au prodige,
Penſez-vous, Monſieur le Conteur,
Que bonnement, pour vous s'oblige
Votre Bénévole Auditeur ( * ) ?
Hélas ! il n'eſt que trop d'oſtacles
Dans ces tems d'exécrations,
De maintes réſurrections

( * ) Quel doit être votre étonnement, *Zirphé* ! Il doit céder, cependant, aux preuves qui ſuivent de ce fait inoui. D'ailleurs,

*Dès qu'un pareil fait eſt cité*
*Dans les Archives du Parnaſſe*,
*Quel incrédule auroit l'audace*
*D'en ſoupçonner la vérité ?*

A faire paſſer les miracles ;
Mais, dans ce propos étonnant,
Si de l'*Héloïſe* moderne
Le trépas connu vous dément,
De chronologie aiſément
Un groſſier défaut s'y diſcerne.

Jugeant par ſes écrits charmans,
Où de ſes deux tendres Amans
Avec l'amour, l'honneur éclate,
Des tems qui les ont recelés,
Je trouve au moins depuis leur date,
Près de cinq luſtres écoulés (*) ;
Et vous voulez, que jeune & belle
Et ſans *Claire* & ſans ſon époux,
Sous un Ciel étranger pour elle,
*Julie* ici, ſeule avec vous,

(*) L'Editeur le dit lui-même dans ſes Notes. *A en juger par les circonſtances, il n'y a que quelque vingtaine d'années que ces Lettres ſemblent écrites*: or il y avoit à celle qui lui fournit cette reflexion, près de cinq ans que le commerce de *Julie* & de ſon Amant avoit commencé.

De la mort, dès long-tems la proye,
Paroiſſe échappée à ſes coups ?
Ah ! Monſieur, ſoit dit entre nous,
Vous flattez-vous que je vous croye ?
» A quelle épreuve, étois-je, ô Dieux !
» Deſtiné, reprit le jeune homme ?
» Eſt-ce elle aujourd'hui qui conſomme
» De mes malheurs le comble affreux ?
» O *Julie !* unique eſpérance
» De mon cœur, que tu conſolas,
» Faut-il qu'on me diſpute, hélas !
» Mon ſeul bien, toi ! ton exiſtence !....
» Et vous, Monſieur, ſur ces attraits
» Portez votre vue indéciſe
» Aux Lettres de votre *Héloïſe*,
» En ce moment, comparez-les ;
» Et que leurs ſûrs rapports vous prouvent
» Que de tels écrits & ces yeux,
» A la même, quand ils ſe trouvent,
» Doivent appartenir tous deux.
» Quant à l'erreur qui vous abuſe,
» De nos amours finis trop tôt,

» Sur l'époque pour vous confuse,
» Je la détruirai d'un seul mot.
» Sçachez qu'à ces Lettres qu'on goûte,
» De nos ames, tableaux touchans,
» Gage du plus doux des penchans,
» A *Volmar*, dérobées sans doute,
» Publiées, je ne sçais comment,
» L'Editeur, je pense, voulant
» Les couvrir d'un profond nuage,
» En ajoûta de sa façon;
» Tels, les endroits de *George Anson* (*),
» Où je fais, dit-il, le voyage,
» Et d'autres sur le même ton.

(*) Le voyage de l'Amiral *George Anson* ayant rempli les années 1740, 1743, 1748, & 1744, il eût été effectivement difficile d'accorder cet événement avec la beauté & la jeunesse que je trouvois encor à *Julie*. Il faut, je crois, aussi, comme vous le verrez par la suite, ajoûter aux Lettres de sa façon que l'Editeur a mises dans ce Recueil, celle où l'indifférent *Wolmar* décrit d'un si beau sang froid la mort de sa femme, celle de *Claire* qui la suit, & généralement tous les endroits qui paroissent rejetter jusqu'au tems de la guerre derniere, le retour de *Saint-Preux* auprès de Madame de *Wolmar*, époque établie par l'Editeur pour éloigner la véritable.

» Privé du ſoutien de ma vie,
» Il n'eſt que trop vrai, qu'accablé,
» D'un bonheur que j'aurois troublé,
» Objet de ma coupable envie;
» Jaloux, tourmenté, déſolé,
» Loin de lui, loin de ma *Julie*,
» Je fus gémir, je m'exilai;
» Mais à quelle courſe ſubite
» Que mon ſort m'ait fait emporter,
» Aurois-je pu jamais quitter
» L'hémiſphere heureux qu'elle habite!
» J'ai, Monſieur, promis cependant
» D'éclaircir cette énigme obſcure,
» Et qu'à votre cœur bienfaiſant
» Je tracerois notre aventure;
» Je le fais en vous prévenant
» Qu'elle aura droit de vous ſurprendre,
» Mais mon récit eſt ingénu,
» Dans *Julie* il va vous apprendre
» A ſouffrir, juſqu'où, ſoutenu,
» L'héroïſme vrai peut prétendre.
» D'ailleurs, le reſte étant connu,

» A ſon trépas je vais le prendre ( 1 ).

Ici chacun éternua,
Touſſa, s'apprêta pour entendre,
Et l'autre ainſi continua.

» On ſçait quel incident funeſte,
» A mourir volontairement
» Fit expoſer pour ſon enfant ( 2 )

( 1 ) Ne trouvez-vous pas que je me prêtois bien facilement à d'auſſi mauvaiſes raiſons ; & que croire ſi promptement une réſurrection pareille, étoit une facilité auſſi ridicule que vous le paroît le projet de cet Aventurier de me le perſuader ? Mais outre la curioſité qui m'enflamma de ſçavoir comment il ſe tireroit d'un tel pas, je trouvai ſon air ſi vrai, ſes larmes ſi ſinceres, que ſi je le ſoupçonnai d'être un impoſteur, j'attendis du moins la fin de ſon récit pour en juger. Cette Beauté, compagne de ſes malheurs, me pénétroit d'ailleurs de l'intérêt le plus vif, & le ſentiment eſt, en fait de perſuaſion, l'argument le plus puiſſant qu'on puiſſe employer.

( 2 ) » *L'enfant fait un faux pas* . . . . *le pied lui manque* . . . . *il tombe dans l'eau* . . . . *Je pouſſe un cri perçant* . . . . . *Madame ſe retourne* . . . . *voit tomber ſon fils* . . . . *part comme un trait & s'élance après lui* . . . .
» Voyez Let. IX. Vol. VI.

» Cette beauté pure & céleste ;
» Mais sans doute il est ignoré
» Au sein de ce Dieu qui l'anime,
» Du vol de son ame sublime,
» Que dès qu'on le crut assuré,
» *Volmar*, pour ce moment terrible,
» Qui, malgré sa peine, avec art,
» D'un éternel & prompt départ,
» Disposoit l'apprêt insensible,
» Et qui vouloit dans sa douleur
» Abandonner avec vitesse,
» Pour jamais, des lieux qui, sans cesse,
» Lui rappelleroient son malheur ;
» D'auprès d'elle, d'une main forte,
» Sur le champ ayant enlevé
» Son pere aux larmes réservé,
» Ses enfans, *Claire* presque morte,
» Avec lui les avoit forcés
» De fuir cette terre sinistre.

» Des obséques à son Ministre
» Les soins avoient été laissés ;

» En Ruſſie, à moi, de le ſuivre
» Une lettre qui m'invitoit,
» Et ſa maiſon à *Claude Anet* (*),
» Ainſi qu'à *Fanchon*, pour y vivre.

» De l'accident triſte & ſubit,
» Qui pour *Julie* a tant fait craindre,
» Fidelement l'on m'avertit;
» Et ne pouvant plus me contraindre,
» J'étois dans un chagrin ſenti,
» Mais qu'en vain je voudrois vous peindre,
» Pour Clarence auſſi-tôt parti.

» J'arrivai comme dans la tombe
» On venoit précipitamment
» De l'inhumer. Pâle & tremblant,
» J'avance, mon eſprit ſuccombe
» Au plus affreux preſſentiment.
» Je vois une maiſon déſerte,
» Un ſilence morne y régner,

(*) Mari de cette Fanchon Regard qui avoit ſi bien exercé la vertu de Julie & la patience de *Saint-Preux*. Voyez *Let. XL. Vol. I.*

» Et tout me préſageant la perte
» Qu'à l'effroi ſeul mon ame ouverte
» N'oſoit encor imaginer.

» D'un pas égaré, plein de trouble,
» Je monte, mais jugez, grands Dieux!
» A quel point mon effroi redouble,
» Quand, en pleurs, la mort dans les yeux,
» Aux miens *Fanchon* ſeule ſe montre,
» Et dès l'inſtant qu'à ſa rencontre
» Je viens, s'écrie, *Ah! malheureux!*
» Puis ſe tait... Dans ces mots affreux
» Je lus le deſtin de ma vie,
» Je lus le trépas de *Julie :*
» Stupide, en terre l'œil fixé,
» Les mains jointes, le cœur glacé,
» Puis d'un mouvement de furie
» Tout-à-coup malgré moi pouſſé,
» C'en eſt fait!... elle m'eſt ravie,
» M'écriai-je, amitié chérie!
» Confiance, talens, vertus,
» Dans le tombeau qui la recele
» Avec mon cœur, ce cœur fidele,

» Vous êtes, hélas ! deſcendus :
» O Soleil ! lumiere éternelle !
» Fuis-moi, tu ne luis plus pour elle :
» Je vis & ne la verrai plus !
» Et toi... dont l'aſpect me rappelle
» Un ſort... trop beau pour un humain !
» Toi par qui je me ſens confondre,
» Qu'as-tu fait de l'objet divin?...

» Ici *Fanchon*, ſans me répondre,
» Tira deux papiers de ſon ſein.
» De ſa main, mes mains les arrachent :
» Sur ces caractères ſacrés,
» Bien-tôt reconnus, adorés,
» Avidement mes yeux s'attachent :

» Mais, par eux, mes ſens enflammés,
» Dans cette Lettre attendriſſante,
» Adieu de *Julie* expirante,
» Où ſont à la fois renfermés
» L'amour & la vertu touchante,
» De mes ſentimens ranimés
» Puiſant la force renaiſſante,

» Je céde à l'effort inoui
» D'un désespoir que rien n'égale,
» Et sur cette Lettre fatale,
» Soudain, je tombe évanoui.

» Des morts, cet état, froide image,
» Me laissa peu dans son repos,
» Et le sentiment de mes maux,
» De mes sens me rendit l'usage;
» Mais n'ayant alors pour soutien
» Que le feu brûlant de la rage,
» Et les yeux couverts d'un nuage,
» Je ne vis, n'entendis plus rien;
» Je marchois la vûe hébêtée,
» Tel qu'une Lionne irritée,
» Je frémissois, je rugissois,
» Et sans doute aux plus noirs excès
» Ma fureur se feroit portée,
» Si *Claude Anet* au bruit venu
» Par quelque adroite & feinte amorce,
» Ne m'eût saisi, puis avec force
» Dans un lit conduit & tenu.

» Ce fut là qu'à mes yeux, du monde
» Le vuide parut dans ſon jour;
» Ce fut là qu'aux pleurs de l'amour
» Se livra ma douleur profonde.

» Arrêtez, laiſſez-moi, cruels,
» (Diſois-je d'une voix plaintive)
» A ma perte, inſenſés mortels,
» Eſpérez-vous que je ſurvive :
» Non ... non, la vie eſt un fardeau
» Qu'en pleurant dès long-tems je traîne :
» O Julie ! ... ô tourment nouveau !
» A ſa tombe ... hélas ! ... qu'on me mene !
» Amis ! ... c'eſt-là que je mourrai ;
» C'eſt-là que de ma vive haleine,
» Dans mes bras je réchaufferai
» Son cadavre froid, & qu'encore
» De la voir je me repaîtrai;
» Sur ſon ſein, c'eſt-là qu'expiré,
» De mes feux, d'un jour que j'abhorre,
» Enfin, je ſerai délivré,
» Et qu'à ſon ame que j'adore
» Aux Cieux je me réunirai.

» Ainſi, dans les airs élancées,
» Mes plaintes ſortoient de mon cœur,
» Quand par la route & la douleur,
» Mes forces étant épuiſées,
» Le croira-t'on ! je m'endormis.

» Mon ſommeil fut long, mais pénible,
» De ſonges noirs l'erreur terrible
» M'y fit ſouvent mêler des cris;
» *Julie*, à mon ame troublée,
» De ſa mort vint encor voilée (*)
» Offrir le lugubre appareil;
» Et ſur ces images funèbres,
» L'eſprit plongé dans les ténébres,
» Je m'éveillai, mais quel réveil!
» De mon ſort quel tableau funeſte
» Me préſenta-t'il ? Sous quels traits!
» Du tems paſſé quel triſte reſte,
» Quel avenir & quels regrets!
» La nuit, ſon tranquille ſilence,
» Son obſcurité, ſon horreur,

(*) Voyez ſon ſonge, *Vol. V. Let. IX.* (*)

» Du ſouvenir de mon malheur
» Tout redoubloit la violence ;
» Mais dans quel état je me voi !
» Quand à la lueur affoiblie
» D'un flambeau laiſſé près de moi,
» Je reconnois avec effroi
» Mon lit pour celui de *Julie* !

» Quoi ! ... c'eſt-là qu'elle repoſoit ! ....
» Je reſpire où *Julie* eſt morte ! ...
» Et cette idée, & cet objet,
» Sur mes ſens firent tant d'effet ;
» Leur impreſſion fut ſi forte,
» Qu'à mon courage anéanti
» Succédant un délire extrême,
» Me voyant ſeul, & de moi-même
» Accablé, je pris mon parti.

» Du lit ſautant avec vîteſſe,
» Je deſcends, m'évade ſans bruit ....
» Adieu, dis-je, ſacré réduit
» Des graces & de la ſageſſe,
» O ! du bonheur, de l'amitié,

» Sur les vertus, Temple appuyé,
» Dont *Julie* étoit la Déesse :
» Pour nous réunir, désormais,
» Dans la même tombe, auprès d'elle,
» La Mort m'attend, sa voix m'appelle,
» Je vous quitte, adieu pour jamais.

» A ces mots, je fuis : de son ombre
» La nuit couvre mon projet sombre ;
» Au séjour sacré des tombeaux,
» D'un glaive armé, je cours, je vole,
» J'enfonce les portes, viole,
» Trouble enfin des morts le repos.
» J'entre, mais soudain de ce Temple (*)
» Où seul, d'une lampe muni,
» Je me trouve ; l'aspect uni,
» Majestueux que je contemple,

(*) Voilà un trait notoirement contre la vraisemblance, & peut-être contre la vérité. Il paroît par ceci que Julie avoit été enterrée dans un Temple, & les Protestans n'y enterrent jamais. Comment ferez-vous donc, Zirphé, pour accorder ceci avec ce que vous devez croire ?

» De la grandeur de l'Eternel,
» Sous ces voûtes, l'image empreinte,
» Cette isolée & vaste enceinte,
» Ces pilastres & cet Autel
» Remplissent mon cœur criminel
» De respect, d'horreur & de crainte.

» Chancellant, je parcours ces lieux;
» Levée & d'un drap noir couverte,
» Une pierre s'offre à mes yeux;
» Sur la terre auprès entr'ouverte
» J'apperçois un cercueil... grands Dieux!
» Seroit-ce!.... Demi mort je l'ouvre:
» D'habillemens sur elle épars,
» Chargée, à mes triste regards,
» Ma *Julie*, hélas! s'y découvre....
» A cette vûe, à tant d'attraits,
» Mon ame au désespoir livrée,
» N'en écouta plus que l'excès;
» Ah! lui dis-je, Amante adorée,
» Accepte en ce dernier instant
» D'une vie à toi consacrée
» Le sacrifice consolant.

» Tu n'es plus, mais je vais te joindre ...
» Oui, de ma mort l'inſtant fait poindre
» De mes jours le plus éclatant ... (*)
» Diſant ces mots, & ſur ſa tombe
» Panché, je me perce le flanc,
» Et l'inondant de flots de ſang,
» Sur elle, en m'écriant, je tombe :
» Je preſſe mon ſein ſur le ſien,
» Ma bouche s'attache à ſa bouche,
» Mais auſſi-tôt que je la touche,
» Quel étonnement eſt le mien,
» Quand ſous ma main ſon cœur ſi tendre
» Palpite, bat, quand un ſoupir,
» Au fond du mien s'en fait entendre ;
» Quand j'apperçois ſes yeux s'ouvrir,
» Ses bras ſe mouvoir & s'étendre !
» La joie & l'effroi tour à tour
» Me ſaiſiſſent à ce ſpectacle ;

(*) Il paroît que le déſeſpéré *Saint-Preux* pratiquoit aſſez mal les principes que Milord Edouard lui avoit ſi bien développés contre le Suicide. Voyez *Vol. III. Let. XXIII* (*)

» Amour ! dis-je, eſt-ce ton miracle ?
» Rappelle-tu les morts au jour ?

» Accablé par un tel prodige,
» Plus encor par mon ſang perdu,
» Je reſtois muet, confondu :
» *Que vois-je, ô ciel ! . . . d'où viens-je !...*
*où ſuis-je ! . . .*
» ( Dit une languiſſante voix )
» *Quels ſont ces murs que j'apperçois !*
» *Sont-ils réels . . . eſt-ce un preſtige !*
» *Un voile !... une Tombe !... eh, pourquoi ?*
» *Du trépas ſuis-je la victime ?*
» *Mais, quels poids affreux.. Dieux ! c'eſt toi !*
» *Dans mes bras .... Quel eſpoir t'anime ?*
» *Tu nages dans ton ſang ! .... quel crime*
» *S'eſt commis ? ... quel bras maſſacrant ...*
» Oui, c'eſt moi qui voulois te ſuivre,
» Répondis-je d'un ton mourant ;
» Tu n'étois plus, pouvois-je vivre !...
» La parole ici me manquant,
» A ma foibleſſe je me livre

» Et demeure ſans ſentiment.

» Cependant, de ma prompte fuite
» *Anet* & *Fanchon* inquiets,
» Se doutant des lieux où j'étois,
» Menant le Paſteur à leur ſuite,
» Au Temple accourent ſans délais.
» Ils entrent; pour eux quels objets!
» Du cercueil à moitié ſortie,
» Et de cris frappant l'air, *Julie*,
» Dans ſes bras, pâle me tenoit;
» Sans mouvement, preſque ſans vie,
» Sur elle mon ſang bouillonnoit.

» D'abord, quand vivante ils la virent,
» De peur, *Fanchon* & *Claude Anet*
» A grands pas, du Temple s'enfuirent;
» Mais plus hardi, quoiqu'étonné,
» Le Paſteur vint, déterminé,
» Près d'elle, & de ſon exiſtence
» Convaincu, d'un monde nombreux
» Sur l'heure implora l'aſſiſtance;
» Et dans la maiſon de *Clarence*

» Il nous fit remporter tous deux.

» Après *Volmar* avec viteſſe
» On envoye... Inutile ſoin ;
» Par ſa douleur conduit trop loin,
» Il fuit l'objet de ſa tendreſſe.

» Mais du Peuple qui l'adoroit,
» Aux regrets juſqu'alors en proie,
» Quels traits ! quel pinceau vous rendroit
» Les exclamations, la joie,
» Le délire qui le troubloit !
» Chez elle, dans ſa cour, en foule
» Il accouroit, il s'aſſembloit.
» *Que de notre âge qui s'écoule,*
» Diſoit l'un, *Dieu ne tranche-t'il*
» *Les longs jours, l'inutile trame,*
» *Des ſiens pour allonger le fil ?*

» *Au tombeau, le Ciel la réclame,*
» Diſoit l'autre ; *ô moment heureux !*
» *Que puiſſent un jour nos neveux*
» *Connoître, adorer ſa belle ame !*

» *Ah !* s'écrioient-ils tous, *enfin*
» *Elle vit ! Dieu, ſois-lui propice :*
» *C'eſt la Mere de l'Orphelin,*
» *Du pauvre c'eſt la protectrice ;*
» *O Mort ! j'attends ton coup certain !*
» *Tu nous rens notre bienfaictrice.*
» Tandis qu'ainſi du ſentiment,
» S'exhaloit la tendre franchiſe,
» Aprés la ſalutaire criſe
» D'un long évanouiſſement,
» Dans mon ancien appartement
» Je me trouvai, non ſans ſurpriſe ;
» Et ce qui m'étoit arrivé,
» D'un rêve eût paru le menſonge,
» Si mon flanc ouvert n'eût prouvé
» Que ce n'étoit rien moins qu'un ſonge.

» Mais ſçachant qu'à mes yeux ſouſtrait,
» L'objet vertueux que j'adore,
» Que *Julie* exiſtoit encore,

» Que le même toît nous couvroit, (*)
» Et qu'une longue léthargie,
» De ſa ſubite maladie,
» Suite aſſez facile à penſer,
» Pour morte l'avoit fait paſſer;
» Non! jamais je ne pourrai peindre
» Mon ſaiſiſſement, mon tranſport.

» Ah! qu'on ordonne de mon ſort!
» Dis-je, & toi qui ne peut t'éteindre,
» Feu qui me brûle, calme-toi;
» Elle ne vivra pas pour moi;
» Mais elle vit, qu'ai-je à me plaindre!

(*) Voilà une léthargie bien extraordinaire; convenez-en, Zirphé; & quelque nombreux que ſoient les exemples qu'en offrent des évenemens connus, je doute fort que dans la multiplicité des moyens que j'avois pour me tirer d'affaire, vous me paſſiez la mal-adreſſe de celui-ci.

# ARGUMENT DU ONZIÉME CHANT.

*Continuation de l'histoire du jeune homme. Elle est interrompue fort à propos pour l'Auteur qui ne sçavoit plus comment la finir, par la rencontre d'un sien parent venu au-devant de lui. Son juste étonnement à la vûe du jeune homme, dès qu'il sçait qui il est, & sur-tout de sa Maîtresse. Assez mauvaise justification de l'Auteur sur la bizarre résurrection de cette derniere.*



# LA PETRISSÉE.

## *ONZIEME CHANT.*

» DU coup heureusement léger,
» De ma main tremblante & coupable,
» Par un soin prompt & secourable
» Guéri ; je vous laisse à juger,
» De *Julie* à mon cœur rendue,
» Quelle dût avec son Amant
» Etre la première entrevûe ;
» Quel enchanteur épanchement
» Enyvra mon ame éperdue !
» De mes maux, de mon désespoir,
» Sur mes sens au cruel pouvoir
» Comme on sçait sa vie étoit due ;
» Tous deux émus, seuls, quel danger !
» Dans l'horreur la plus criminelle,
» Un instant, quoique passager,
» De mes feux la moindre étincelle,

» Enfin, tout eût pu nous plonger ;
» Craintive, auſſi le ſentit-elle,
» Et bien-tôt avec dignité,
» De ſa flamme à mes yeux contrainte,
» A la tendre vivacité,
» Succéda de l'amitié ſainte
» L'honnête & douce égalité.

» A peine elle fut rétablie,
» Que de voir *Claire*, ſon époux,
» Ce qu'au monde elle a de plus doux,
» Epriſe d'une forte envie,
» Et ne recevant d'*Edouard*
» Réponſe, ni ſigne de vie,
» De ſa famille ſi chérie,
» Elle réſolut, ſans retard,
» De ſuivre les pas en Ruſſie ;
» Et non ſans peine, à ſa *Fanchon*,
» D'un noir preſſentiment troublée,
» Et de la quitter déſolée,
» Confiant encor ſa maiſon.
» Enſemble, gais, heureux ſans crimes,
» Sans remors tous deux nous aimant,

» De Clarence enfin nous partimes.

» Ah! Monſieur, pour moi quel moment!
» Non, je ne connoîtrai, ſans doute,
» Jamais un état plus charmant,
» Que me le fut de cette route
» Le fortuné commencement :
» Par moi crue au rivage ſombre,
» Ma *Julie* enfin reſpiroit ;
» Devenu ſon guide, ſon ombre,
» Son ami d'elle s'emparoît ;
» De mon ame, contente & ſûre,
» En paix la ſienne s'y livroit,
» Si la vertu qui la paroît
» Ne refermoit pas ſa bleſſure,
» Son voile, au moins la lui couvroit ;
» De l'amitié, de la nature,
» Son cœur, par avance goûtoit
» La ſurpriſe enchantée & pure,
» Et dans le mien ſe confondoit ;
» Mais une rencontre ſoudaine,
» De nos malheurs, prélude affreux,
» En pleurs, de ce moment heureux

» Changea la douceur incertaine.
» Déja nous avions traversé
» De cette Cité magnifique (*),
» Des lys, domaine germanique,
» Ces fiers ramparts, où surpassé
» Des *Vaubans*, aux yeux, l'art étale;
» Sur ces souterrains creux, minés,
» D'épais bastions enchaînés
» En long cordeau, l'enceinte égale.
» Déja du fleuve impétueux,
» De l'Empire Français, barriere,
» Sur son rivage tortueux,
» Au pas lent des chevaux, tous deux,
» Nous cotoyions la course altiere.
» *Julie* avec moi partageoit
» De revoir son malheureux Pere
» L'espoir vain qui la soulageoit.
» *O tendresse ! ô destin prospere !*
» Disoit-elle, *oui je le verrai*,
» *De mes jours cet auteur sacré*;

(*) Strasbourg, une des plus fortes Villes & des plus simplement fortifiées du Royaume (*).

» *Oui ſur mon ſein, je preſſerai*
» *Sa tête reſpectable & chere,*
» *De mes pleurs, je la couvrirai.....*

» A ces mots, où le cœur préſide,
» Un Monument en Pyramide
» Sur le chemin s'offre élevé;
» A peine l'a-t'elle obſervé,
» Qu'elle y voit ſon nom & ſes armes.
» Et lit, en lettres d'or gravé:

» *Sur ce Tombeau répans des larmes,*
» *Paſſant, d'un Pere plains le ſort,*
» *Au monde il fut une* Julie;
» *Cy-gît, qui lui donna la vie,*
» *Il n'a pu ſurvivre à ſa mort.*

» *Que vois-je, ô Dieux! s'écria-t'elle;*
» *Sous cette Tombe,.... eſt renfermé.....*
» *O! des Peres le plus aimé!*
» *Et moi... monſtre... Fille cruelle,*
» *J'ai par ma flamme criminelle*
» *D'une Mere abrégé les jours;*
» *A mon Pere, aujourd'hui mortelle...,*

» Par ſes ſanglots, à ce diſcours,
» Interrompue, elle me quitte,
» Sur le tombeau ſe précipite;
» Sa bouche s'y vole attacher,
» Entre ſes bras elle le preſſe,
» Et la force unie à l'adreſſe,
» Put à peine l'en arracher.
» De ſes ſens rappellant le reſte,
» Au jour, à moi, la ramenant,
» D'un pas prompt, je fus m'éloignant
» Pour jamais de ce lieu funeſte.
» Je ne vous rendrai point ici
» De ſon cœur accablé, ſaiſi,
» La triſteſſe amere & profonde;
» Par ce cœur, où des ſentimens
» Le vif, mais pur excès abonde,
» Jugez de ſes gémiſſemens.
» Oui, ſans *Volmar*, ſans ſes enfans,
» C'en eût été fait; & le monde
» Qui l'avoit perdue une fois,
» Sans retour, l'auroit, je le crois,
» Perdue alors une ſeconde.

» Du

» Du chemin donc, dans la douleur,
» Suivant la trace paſſagere,
» D'un eſpoir, hélas ! impoſteur,
» Juſqu'à ce jour dépoſitaire,
» Aux regrets, au chagrin rongeur,
» L'amitié tendre & ſalutaire
» Ouvroit un ſein conſolateur.
» Quand, de mes maux, comble incroyable,
» Un événement inoüi,
» Sur mon bonheur évanoüi
» Etendit un voile effroyable.

» Du ſort d'*Edouard* inquiets,
» De ſa Nation confondue (*),
» A l'armée en ces tems vaincue,
» Nous portions nos pas, ſans délais,
» Nous flattant que ſes nobles traits,

(*) M. le Prince *Ferdinand*, à l'armée duquel ils ſuppoſoient Milord *Edouard*, alors battu à Berguen, faiſoit ſa retraite ſur le pays de Fulde. Tout ceci prouve le peu de fond qu'il y a à faire ſur la chronologie de l'Editeur des Lettres de *Julie*, & combien il en faut rapprocher les dates.

» S'y montreroient à notre vue ;
» Non loin du Camp Anglais placé,
» Un Bourg, où notre Hôtesse instruite,
» Nous assura qu'avec sa suite,
» *Volmar* la veille avoit passé
» Une nuit, nous servoit d'asyle :
» De fatigue, nos sens chargés,
» Dans un sommeil doux & tranquille
» Etoient profondément plongés ;
» De mouvemens, d'effroi, d'allarmes,
» S'élève un tumulte confus.
» Mille cris, par-tout répandus
» Répétent *au secours.... aux armes....*
» En sursaut, réveillé, surpris,
» Du lit, je m'échappe, à ces cris,
» Mais, du jour qui commence à naître,
» A la lueur, je vois paroître
» D'Anglais un bataillon marchant,
» Qui de l'entrée en la bouchant,
» Avec ordre se rend le Maître.

» L'habitant pâle & consterné
» A la crainte, aux pleurs s'abandonne ;

» Cependant, mugit & raiſonne
» En cilindre, l'airain tourné ;
» Quand, de Français une phalange,
» Dans la plaine, d'un pas égal,
» Sur un front s'étend & ſe range ;
» L'Anglais, dans ce moment fatal,
» S'avance & ſe forme à la hate :
» Dans les airs, retentit, éclate
» L'effort du ſalpêtre infernal ;
» Ainſi que brille & part la foudre,
» Le plomb s'élance après l'éclair,
» Siffle, & l'on voit s'obſcurcir l'air
» De feu, de fumée & de poudre.
» De ſon fort, tandis qu'incertain,
» L'Anglais oſe encor du terrain
» Diſputer la place aſſaillie,
» Sourdement, du brave *Turpin* (*)

(*) M. le Comte de *Turpin*, Maréchal de Camp, alors Colonel du Régiment de Huſſards qui portoit ſon nom, Officier éſtimable & eſtimé, Auteur d'un Eſſai ſur l'Art de la Guerre, où tous les agrémens du ſtyle ſont réunis pour mettre en valeur les meilleurs principes.

» La troupe légere & hardie
» Tourne le poſte, entre ſoudain,
» Et dans la cohorte ennemie,
» De tous côtés, le fer en main,
» S'ouvre un paſſage avec furie:
» A grands pas, l'autre bataillon,
» S'y joint, combat, & d'Albion
» La troupe enfin s'ébranle & plie;
» Au Bourg elle tourne & s'enfuit;
» Le Français la preſſe & l'y ſuit;
» Sa main ſur elle appéſantie
» Redouble ſon ſanglant effort,
» Tout eſt bleſſé, captif, ou mort;
» Et moi tremblant, non pour ma vie,
» Mais bien d'une autre pour le ſort,
» Je cours, je vole à ma *Julie*:
» Ah! (lui dis-je), fuyons ces lieux!
» Evitons.... je reſpire à peine!
» Faut-il, que la guerre inhumaine,
» Dans ſon déſordre périlleux,
» Tous deux paiſibles, nous entraîne!
» Fuyons, dis-je, ou crains qu'à mes yeux
» Sur toi, ſur tout ce qui me touche,

» Sur *Julie*, un Soldat farouche
» Ne porte un bras audacieux.....

» Cependant au cruel carnage
» ſuccéde en ce moment affreux
» La flamme, l'horreur du pillage.
» Dans ſes ſuccès impétueux,
» Le Soldat, court, brûle, ravage;
» Objet de ſon deſir ſauvage,
» Dans ſes bras gémit, ſe débat
» Un ſexe innocent qu'il outrage:
» Triſte victime du combat,
» L'habitant, au ſein des allarmes,
» Sur ſon toît, détruit, ſaccagé;
» Tournant des yeux mouillés de larmes,
» Joint les mains, de douleurs rongé,
» Et tel qu'on voit l'oiſeau timide
» Bleſſé, traînant l'aile, en fuyant,
» Echapper au Chaſſeur avide,
» Tel, par-tout, du Français rapide,
» L'Anglais fuit le glaive effrayant.
» Entr'autre un que la terreur guide
» Dans l'endroit où *Julie* & moi,

M iij

» Préparons tout pour notre fuite,
» Du Vainqueur contre la pourſuite
» Cherche un aſyle à ſon effroi;
» L'humanité compatiſſante
» Nous engage à tout accorder;
» Quand, l'œil en feu, la main ſanglante,
» Au même endroit vient abonder
» De Français une foule ardente;
» Soudain, par ce hazard fatal,
» De Soldats, la chambre eſt remplie;
» Déja, ſur la pâle *Julie*,
» L'un d'eux jette un regard brutal;
» Puis à tous, donnant le ſignal,
» l'enlève d'une main hardie;
» De ma rage, il faut l'avouer,
» Ici, je ne fus plus le Maître;
» C'eſt avec moi, criai-je, traître,
» Que ta valeur doit ſe joüer.....

» De ſes bras, alors je l'arrache,
» En levant un fer menaçant;
» Mais animée, au même inſtant,
» Sur nous deux, la troupe s'attache;

» Me désarme, & malgré nos cris,
» On nous garotte, on nous dépouille ;
» On saisit nos gens, on les fouille,
» Equipage, argent, tout est pris :
» Destinés à porter la chaîne,
» Dans les pleurs noyés, presque nuds,
» Avec les Anglais confondus,
» A Francfort, sur l'heure on nous traîne.
» Là, présidoit, chéri, vanté,
» De Berguen le Héros célèbre ;
» De nos maux au récit funèbre,
» On nous rendit la liberté ;
» Mais, rien de plus, & sans ressource.
» Et sans espoir, abandonnés,
» De notre Patrie éloignés,
» Comme du but de notre course,
» Des malheurs sur nous déchaînés,
» S'ouvroit l'intarissable source.
» Ah ! Monsieur, par eux absorbé,
» Sans cette femme respectable,
» Sans son courage inépuisable,
» J'aurois mille fois succombé.

» Son portrait, de ſon cœur ſenſible (*),
» Sur le mien, gage encor placé,
» M'ayant dans ce tumulte horrible,
» Heureuſement été laiſſé,
» De l'or qui l'avoit enchaſſé,
» Le prix à chercher ſi pénible,
» Nous fit quelques jours ſubſiſter.
» Mais, par l'indigence accablante,
» Nos maux ſe voyant augmenter,
» Des beſoins voyant aborder
» La cohorte affreuſe & preſſante,
» *Julie*, enfin, ſentant flétrir,
» A mes yeux, ſa ſanté ſi chere,
» Et n'ayant pour la ſecourir
» Qu'un ſeul moyen dans ma miſère,
» J'oſai, Monſieur, y recourir.

» De Francfort, garde paſſagere,
» Un Régiment y ſéjournoit,
» Et le lendemain reprenoit
» Du Bas-Rhin la route ordinaire;

(*) Voyez *Vol.* II, Lettre XXIII (*).

» J'y pris, comme a fait *Claude Anet*, (*)
» Un engagement mercenaire ;
» A *Julie*, en proie aux douleurs,
» J'en portai le trifte falaire :
» Parti funefte & néceffaire
» Qui nous fit verfer bien des pleurs !

» Au corps où s'étoit enchaînée
» Ma vie, où mon fort m'appelloit,
» Dès le lendemain il falloit
» Suivre l'errante deftinée :
» *Julie !* . . . . il falloit te quitter,
» Te laiffer vivre dans la peine,
» Du travail de tes mains, flatter
» Et remplir ton ame incertaine
» D'un efpoir qui m'étoit ôté.
» Aux larmes, à l'adverfité,
» A la trifteffe confumante,
» Il falloit, feule & chancelante,
» Te laiffer livrée & gémir !
» Et je vous foutins fans mourir,

(*) Voyez *Vol.* I, Lettre XL, de *Fanchon Regard* (*).

» Moment cruel ! douleur perçante !....
» Mais il le falloit.....je partis.....

» De la fertile Franconie,
» Avec une troupe aguerrie,
» Je traversai l'heureux pays.

» Ce fut là que je pûs connoître,
» Par la gloire seule animé,
» Des Etats, cet ordre estimé,
» Beaucoup moins qu'il ne devroit l'être ;
» D'un Peuple doux, brave & léger,
» Cet appui gai, mais redoutable,
» Qui chante & rit dans le danger,
» Toujours content, infatigable,
» Courant à l'assaut comme au bal,
» Et qui jugeant son Général,
» D'après lui regle sa conduite ;
» Libertin, pillard à l'excès,
» Bouillant dans le premier accès,
» Qu'un rien trouble & peut mettre en
» fuite ;
» En un mot, le Soldat Français.

» A mon corps robuſte & flexible,
» Avec ce compagnon diſpos,
» Des mouſquets, les plus durs travaux,
» Le poids fut bientôt moins pénible,
» A tout, hors *Julie* inſenſible,
» De pouvoir ſoulager ſes maux,
» L'ardeur me rendoit tout poſſible.

» Près Vezel, enfin raſſemblés,
» Sous les loix du prudent *Contades*,
» En *Fabius*, de ſes brigades,
» Il conduiſoit les pas réglés;
» Et par-tout ſes marches ſçavantes,
» Forçoient les Anglais éperdus,
» En levant leurs ſuperbes tentes,
» A fuir nos drapeaux apperçus.
» De cette Campagne, au ſurplus
» On ſçait la déplorable hiſtoire,
» Après un immenſe circuit,
» D'un début heureux, plein de gloire,
» Mind ** nous vit, (l'eût-on pu croire)
» Perdre le légitime fruit.

» Funeste image à l'œil offerte !
» Du Wezer, dans l'onde entr'ouverte,
» Nous fendions les flots écumans ;
» Tandis que de morts, de mourans
» Nous laissions sa rive couverte (*).

» Ce fut le lendemain, je crois,
» De cette journée inouie,
» Que de l'Hôtesse de *Julie*,
» Femme sensible, à qui par choix,
» En partant, je commis sa vie ;

(*) Vous n'ignorez pes les premiers succès de cette Campagne. Elle eût été une de nos plus brillantes, si M. le Maréchal de *Cont* * * avoit été secondé.

Fatale journée de Mind** ! la France t'y perdit, Officier respectable, qui lui auroit été si utile un jour ! Tes amis t'y perdirent, ami solide, si ingénieux dans les moyens d'obliger, si ardent dans leur exécution ! Je t'y perdis, Protecteur aimable, à qui je dois tout, qui sçavoit si bien alléger aux autres le poids de tes bienfaits, en faisant adorer la main de qui on les tenoit !.... Je t'ai perdu !..... il ne me reste plus que des pleurs à donner à ta cendre ! .... Hélas ! tout cela ne faisoit que le même homme, & il n'est plus..... pendant que tant d'autres vivent encore !

» Sous le poids de la maladie,
» J'appris que ſe ſentant courber,
» Qu'à ſon ſort, prête à ſuccomber,
» *Julie* alloit m'être ravie,
» Qu'elle étoit à l'extrémité!....
» De penſer, mon ame avilie,
» Perdit ſoudain la faculté:
» Honneur, vertu, devoir, promeſſe,
» Tout m'échappa, tout fut voilé;
» Par mon déſeſpoir aveuglé,
» Je n'écoutai que ma tendreſſe,
» Ne vis que *Julie*.... & volai....

De ce récit, peut court, ſans doute,
*Saint-Preux* en étoit à ces mots;
Au devant de moi ſur la route
Venu, quand rompit ſon propos
Un mien parent à face étique,
Au large feutre, à l'air antique,
Qui du Mercure & des Journaux,
Partiſan grave & fanatique,
Arrivoit là fort à propos,

A ma verve mélancolique,
Pour donner un peu de repos;
Et par sa figure grotesque,
Rendre à mes languissans pinceaux
Leur légereté pittoresque.

Des premiers & sots complimens,
*Zirphé*, ma bonté te fait grace;
Comme à l'aspect des deux Amans,
Par honnêteté, je te passe,
Son juste & long étonnement.
Il faut pourtant que j'en convienne,
Ta surprise infailliblement,
Doit au moins égaler la sienne:
*Julie*, ici, que de mon cru,
Effrontément, je ressuscite,
(Car malgré tout mon gros mérite,
Je me flatte peu d'être cru)
De Poëte, t'aura paru,
Une licence non petite;
Des fictions, au sot pays,
Je te vois, Critique severe,
Envoyer mon nom, mes écrits,

Des *Scuderis*, *Dargens*, *Mouhis*,
Groſſir la foule menſongere.
Mais j'accorde, pour un inſtant,
Que ce fait ſi vrai, ſi croyable,
D'eſprit badin, peu raiſonnable,
Ne ſoit que le jeu révoltant;
Compare-le, d'œil équitable,
A ces contes ſots & vantés
Du goût du jour enfans gâtés,
Le crois-tu moins qu'eux vraiſemblable?
Si de ſimple Laitiere, enfin,
La jeune *Aline*, un beau matin,
Se trouve Reine de Golconde,
A ma *Julie* on paſſera
La Syncope heureuſe & profonde,
Qui des ſombres bords la tira;
Et même l'on lui permettra
De courir tant ſoit peu le monde.

Mais, épuiſée à tant d'effort,
Cédant, ma muſe ici s'arrête,
Et ſur ſon luth penchant ſa tête,
Laiſſe-là l'Auteur & s'endort:

Soit, n'ayant pour finir sa course
A prendre qu'un dernier effort,
Des forces & de leur ressort
Le repos, puissante ressource,
Le rendra plus vif & plus fort.

Tel, affaissé de lassitude,
Sentant sous son genou tremblant,
Après un trajet long & rude,
S'affoiblir son nerf chancelant,
Le Voyageur, de sa carriere
Dès qu'il voit approcher la fin,
Pour la mieux franchir toute entiere
Se repose pour fois derniere,
Un instant au bord du chemin.



# ARGUMENT

## DU DOUZIÉME CHANT.

*APPROCHE de Chateaudun, Capitale du Dunois. Tableau des environs. Discours de l'Auteur à la célébre infortunée qu'il conduit, & dans lequel entrent les descriptions des pays qu'il va habiter, qui lui parurent très-longues, & que* Zirphé *ne trouvera pas courtes. L'Auteur & ses Hôtes arrivent enfin à* Court** *terme desiré de leur course. Comme ils entrent au gîte, ils sont ratrapés par une Voiture, dont sort un des principaux personnages de l'Histoire, que l'Auteur a fort indiscrettement promis de conclure. Tendre surprise du Héros & de l'Héroïne de ladite Histoire à cette vue inopinée. Annonce que leur fait le nouveau Venu de la fin de leurs malheurs.*

*Nouvelle affligeante qu'il leur apprend. Tableau de la félicité conjugale, dont le modele n'a point été pris à Paris, mais si fait bien à Alençon ou dans le fond du Perche. Conclusion trop long-tems attendue de cet important Ouvrage.*

# LA PETRISSÉE.

## *DOUZIÉME CHANT.*

COMME à faire, à conter pénible,
Et peut-être à lire impossible,
Ce voyage à sa fin tiroit,
Mot auquel ma *Zirphé* devroit,
Selon moi, paroître sensible :
A nos yeux, déja cotoyé,
Des talens, s'échappoit ce Temple (*),
Où du mérite associé
Au bonheur, réside l'exemple
Qui le donne de la gayeté,
Et des vertus où se contemple
La tranquille sérénité.

Des bords d'une plaine riante
Où l'œil étonné qu'elle enchante

(*) Le Château des *Coud*. . . appartenant à Monsieur & Madame *D* * *.

Se perd & se sent captiver,
Avions apperçu s'élever
Du Dunois cette Capitale
Qui des airs fendant l'intervalle,
Voit tout au tour d'elle, en berceaux,
Le pampre couvrir ces coteaux,
Que du vin le Dieu favorise (1);
Et du haut de ses murs nouveaux (2)
Parmi ces champs qu'il fertilise,
Du Loir serpenter les ruisseaux :
Lieux, dont le sexe alors aimable
Fut jadis chanté par *Marot!* (3)
A celui de ce siécle goth,
Sexe aujourd'hui si peu semblable,
Quoiqu'entendant à demi mot (4);

(1) Les Vins de Chateaudun sont très-estimés (*).

(2) Cette Ville a été brûlée & rebâtie en 1723 (*).

(3) *Clément Marot* a adressé une Epître aux Dames de Chateaudun. Voyez ses Œuvres. *Vol.* II (*).

(4) Proverbe annexé aux Habitans de cette Ville. *Il est de Chateaudun, il entend à demi mot.* C'est ce qu'*Augustin Coté*, Poëte Latin, qui y naquit sur la fin du seiziéme

Qu'*Arsinoé*, femme admirable
Dans l'art de lancer trait fallot,
De causer désir indévot
Sans appel, le Juge incapable.

Par vous la Ville en ce moment
N'étoit pas sans doute embellie,
Femme adorable, homme sçavant,
Ma Déesse, belle *Emilie*,
Qui de votre sexe joignez
Les graces aux vértus du nôtre ;
De la raison charmant Apôtre,
Qui par elle en nos cœurs regnez,
Et confondant le plaisir d'être
Avec celui d'avoir été,
Vous, dont on voit dans votre été

siécle, a exprimé avec autant de précision que d'élégance par les Vers suivans de son Poëme, intitulé *Nympha Vivaria.*

*Quid referam ingenuos vultus præsagaque veri*
*Ingenia & mentem quæ pollet acumine tanto,*
*Ne dum pendet adhuc vox prima loquentis ab ore*
*Verba, recollecto, percepit ultima sensu* (*)?

Le printems ſi ſouvent renaître ! (1)
Non loin de là, d'un bois épais (2)
Sortoit parmi le verd feuillage,
De la *Valliere*, en ſon jeune âge,
Ce toît qui couvrit les attraits,
Qui vit éclore ſous ſon ombre
La tendre beauté que forma
Pour le Héros qu'elle charma,
Dieu d'Amour qui d'un jour trop ſombre
Pour un plus grand jour la tira,
Et de ſes feux la pénétra ;
Du remors ſous le voile auſtere,
Au Cloître qu'elle édifia,
Las ! bientôt elle en expia
La douceur vive & paſſagere !

Ou de la vie, ou des deſirs

(1) En vain voudrois-je vous cacher que c'eſt de Madame *Charl* * * dont je parle ici : cette diſcrétion d'uſage ſeroit inutile ; car qui ne la reconnoîtroit au portrait que j'en fais ?

(2) Le Bois Rhimbourg, ſitué entre Chateaudun & Court **. L'on prétend que Madame de la *Valliere* y a été élevée.

Victimes toujours incertaines,
Faut-il, ou n'avoir que des peines,
Ou pleurer d'avoir des plaisirs !

» O *Julie !* ici, m'écriai-je,
» D'être insensible à tant d'appas,
» Il faut l'avoüer, je n'eus pas
» Plus qu'un autre le privilége :
» En vous, de la beauté sans fard,
» J'ai, comme jadis *Edouard*,
» Eprouvé l'invincible charme ;
» Mais, quel qu'en soit l'attrait touchant,
» Sur moi, d'un aussi doux penchant,
» La puissance plus ne m'allarme :
» Aux loix de l'hospitalité,
» A votre malheur respecté,
» A cet ami qui vous adore,
» A l'Epoux qui vous est lié,
» Qui vous aime, & qui vit encore,
» Il est déja sacrifié :
» A cet heureux époux, sans doute,
» A vos enfans nous vous rendrons ;
» A votre ami nous sauverons

» Le coup que votre cœur redoute.

» Venez, couple rare & conſtant,
» Venez, orner, en attendant,
» Ma champêtre & douce retraite ;
» Et puiſſe votre ame inquiéte
» Y prendre un eſpoir renaiſſant !
» Quoiqu'à la fin de ſa carriére,
» Du monde l'aſtre pâliſſant
» Sur l'horiſon dont il deſcend,
» Colorant encor ſa lumiere,
» Ne nous rende plus en baiſſant
» Qu'une clarté foible & derniere,
» De cette retraite où je vais,
» S'offre encore aux yeux ſatisfaits
» La perſpective irréguliere.

» Voyez-vous ſur ce verd côteau,
» Flanqué d'une tour orgueilleuſe,
» Cet antique & vaſte Château,
» Du Chef d'une maiſon fameuſe (*),

(*) M. le Baron de *Montm* * * * chef des nom & armes de cette maiſon illuſtre, & digne de l'être, parce que ſon moindre mérite eſt le nom reſpectable qu'il porte.

» En

» Et le domaine & le berceau ?
» Voyez-vous ici jufqu'aux nues
» De ces bois fombres & facrés
» Que traverfent ces avenues,
» Et de ces chênes révérés
» Se dreffer les têtes chenues ?
» Du Soleil brifant les rayons,
» Souvent, leur ombre impénétrable,
» Aux Amans, de leurs verds gazons
» Offre la fraîcheur favorable :
» Mais, voyez, du Temple enclavé
» Dans ces murs qu'ouvre mainte breche,
» Du Château l'orgueil élevé
» Semblant protéger l'humble fleche ;
» Obfervez de ruftiques toîts
» Ce groupe riant qu'il domine.
» De la nature & de fes loix,
» Suivant fans art & de fon choix
» Le penchant qui le détermine,
» Sous ce chaume, le Villageois,
» Des travaux, des ris à la fois,
» Montrant par-tout l'image heureufe,

» Dédaigne du faste des Rois
» La grandeur triste & dangereuse.

» Quand du soleil les feux brûlans,
» Le soir échappent à sa vue,
» Et las d'ouvrir sous sa charrue
» Le sein fertile de ses champs,
» Quand de sa cabane à pas lents
» Il reprend la route connue,
» D'un nœud que l'amour a serré,
» Par les jeunes fruits qu'il appelle,
» Aussi-tôt conduit, entouré;
» Rendant à leur mere fidelle
» Un doux baiser réitéré;
» Dans leurs carresses mutuelles
» Qu'ils les ont bientôt oubliés,
» Ces momens qui, coulés sans elles,
» De leurs beaux momens sont rayés!
» Ah! dans ces jours qu'un divin culte
» Au saint repos a consacrés,
» De leurs plaisirs trop ignorés,
» Peignez-vous le charmant tumulte!
» Imaginez, sous cet ormeau

» Voir d'enfans une heureuse bande
» De fleurs tenant une guirlande
» Danser au son du chalumeau.
» Quel transport, quel feu les anime!
» Leurs chants sont portés jusqu'aux cieux ;
» Sur leurs fronts purs & gracieux
» Cette innocence qui s'imprime,
» Regne sans doute dans leurs jeux ;
» Mais, aux accens de la musette,
» Unissant l'accord de leur voix,
» J'apperçois la troupe follette
» Essayer dans ses pas adroits
» D'obéir au ton qui la guide,
» Et de la cadence rigide
» Observer les sensibles loix ;
» C'est alors que de cette fête,
» Amour, tu conduis les momens,
» Que propice aux vœux des Amans,
» Tu gardes une place prête
» A leurs desirs impatiens,
» Et de son voile favorable
» Lorsque la nuit vient les couvrir,

» C'eſt alors que du doux plaiſir
» On entend ſonner l'heure aimable ! (1)

» O ma retraite ! ô jour flatteur,
» Où ſur ces tapis de verdure,
» De ces eaux je vais au murmure
» Attendre un ſommeil enchanteur !
» O lieux toujours chers à mon cœur,
» De l'orgueil & de l'impoſture,
» Vous, que fuit l'œil profanateur !
» Simple trône de la nature,
» Qui l'êtes auſſi du bonheur !
» Vous, qu'honora de ſa préſence,
» De *Glicère* l'Amant nouveau,
» Qui ſous la pourpre qu'on encenſe,
» Du Dieu du Goût tient le pinceau,
» Et qui ſent, qui peint & qui penſe, (2)

(1) J'avois fait au commencement de cet Ouvrage une Critique de la vie champêtre, j'en fais ici l'éloge.... Que cela ne vous étonne pas, *Zirphé*. Pour nous autres Poëtes, une contradiction de plus ou de moins n'eſt pas une affaire.

(2) M. le Cardinal de *B* * * y eſt venu quelquefois.

» Que ne m'a-t'il, aimables lieux,
» Laiſſé ſa lyre, mon modele !
» Je ne ſens que trop qu'avec elle
» Je vous célébrerois bien mieux.
» Et toi, qui pour moi la remplaces,
» Habitant du même verger,
» Où de loin je ſuivrai tes traces;
» D'*Hamilton*, que toi ſeul effaces,
» Qui, rival ſaillant & léger,
» Guidas des Muſes & des Graces
» Sur ces bords le groupe étranger;
» Puiſque le ſoleil dans ſa courſe
» Va nous voir tous deux réunis,
» Dans tes conſeils, dans tes écrits,
» Je vais puiſer l'art à ſa ſource;
» Et faire de ton cabinet,
» Ouvert à mon œil indiſcret,
» Mon inépuiſable reſſource.

» Mais, ici, ſur un foible ton,
» Pendant qu'à ces fils d'Apollon,
» Je rends un légitime hommage,

» Voyez à travers ce feuillage,
» Dans ce vallon, ſous ces roſeaux,
» Au milieu de ces deux côteaux,
» Errer l'onde qui les partage.
» S'épanchant en mille ruiſſeaux
» Parmi l'émail de ces prairies,
» Souvent, ſur ces rives fleuries,
» Elle déborde à petit flots.
» Tandis que Zéphir qui promene
» Sa fraîcheur & ſa douce haleine,
» Des ſaules plantés ſur ces bords
» Agite la feuille incertaine;
» Sur la droite une immenſe plaine
» De Cerès offre les tréſors;
» Et parure de l'autre rive,
» A ces épics dorés répond
» Un bois touffu, ſombre & profond:
» Mais de l'Hyerre qu'il captive,
» Et dont ſur ce bord cotoyé,
» L'onde groſſie & fugitive,
» De ces chênes lave le pied,
» Ne vois-je pas cette onde claire

» Se perdre en se précipitant,
» Et dans les gouffres de la terre
» Ensevelir ses flots d'argent ? (*)
» Tel, qu'aux champs heureux de Sicile,
» Au sein de sa Nymphe indocile
» *Alphée* accourt plonger ses eaux,
» A quelque Arethuse nouvelle,
» (Bois, parlez ; répondez, échos,)
» L'Hyerre a-t'il, amant fidele,
» Porté le tribut de ses flots ?

» Cependant, déja se découvre
» D'un Dôme un Château surmonté,
» Réduit qu'à la Pompe du Louvre
» Préfere un Sage respecté :
» Sur le portique avec clarté

(*) La petite Riviere d'Hyerre, dont le cours peu étendu arrose le pays du monde le plus riant, se perd auprès de *Court* * * pendant l'espace d'une demie lieue.

» On lit ces mots que libre & pure
» Grava la ſimple vérité :

*Sous ce toît la félicité*
*Donne aux mortels la preuve ſûre*
*Qu'elle naît de la probité.* ( 1 )

» Plus loin, juſqu'au Mans occupée, ( 2 )
» S'offre une route que jadis
» Fraya le Vainqueur de Pompée ;
» Et même à mes regards ſurpris,
» Quoiqu'un long chemin nous ſépare ;
» Se montrent preſque ces beaux lieux ( 3 )
» Où leurs Maîtres chéris des Cieux,

( 1 ) Je doute que vous trouviez du mérite à cette Inſcription faite pour le Château de *Chauchep* * * * ; mais je lui garantis au moins celui de l'application.

( 2 ) Grand chemin qui va d'Orléans au Mans, que la tradition du pays prétend être l'ouvrage de *Céſar*, & qui porte ſon nom.

( 3 ) *Villemeſle*, *Romilli*, *Rougemont & Ecurol*, Châteaux peu diſtans de *Court* * * *.

» Du Canton dont l'orgueil se pare,
» Donnent le spectacle attendu
» Dont ce siécle est le plus avare,
» L'assemblage aujourd'hui si rare
» De l'esprit & de la vertu.

» Mais ... quels objets ce sycomore
» Me cache-t'il sous ces rameaux!
» Près d'un plan régulier d'ormeaux,
» Quel est donc ce parterre où Flore
» Voit son Amant la fuir encore,
» Et ses rivales dans ces fleurs?
» Moins brillante cent fois, l'aurore
» Sur le nuage qu'elle dore,
» A nuancé moins de couleurs.
» Quel *Phidias* a fait éclore
» Ces vases, ce groupe enfantin? ...
» Plus bas... j'apperçois un bassin....

» Ah! c'est vous, foyers que j'adore!
» C'est vous ... je vous revois enfin!
» Solitude où la paix réside,
» Dont m'a si long-tems éloigné

» Aux combats le Dieu qui préſide ;
» Aſyle par le goût orné, (*)
» Où par la vertu qui le guide,
» De mes jours l'Auteur couronné,
» A la probité d'*Ariſtide*,
» Unit l'eſprit de *Sevigné* ;
» Et vous, qu'avec ſoin la nature
» Dans la ſaiſon dont la froidure
» Fait place au pouvoir producteur,
» Couvre d'une aimable verdure,
» De votre maſſive épaiſſeur,
» Belle & renaiſſante parure,
» Sombres réduits, rians boſquets,
» Où du Dieu brillant qui l'inſpire,

(*) C'eſt ſur cette maiſon, que ſa poſition ſeule rendroit une habitation agréable, que M. de *L**** a fait cette jolie Idylle que vous pouvez connoître, & qui finit par ces vers-ci :

*Félicité, vous n'êtes point ailleurs ;*
*Non, ce n'eſt qu'en ces lieux qu'on trouve l'allégreſſe ;*
*Et jamais les ſoucis n'y paroiſſent qu'en fleurs,*
*Si ce n'eſt au départ de leur aimable Hôteſſe.*

» Par ſes vers pour moi pleins d'attraits,
» Sous cet argile qui reſpire,
» Votre Maître anime les traits,
» (Tel Orphée au ſon de ſa Lyre,
» Jadis émouvoit les Forêts)
» Détours tortueux & ſecrets:
» Quand pourrai-je, ſous votre ombrage,
» Couché ſur ce tendre gazon,
» Des oiſeaux au charmant ramage,
» De mes ſens voir calmer l'orage
» Par le repos de ma raiſon!
» Sans crainte & ſans deſir, tranquille,
» Froid ſpectateur de l'Univers,
» D'un poids égal, mon bras utile
» Peſeroit de l'homme fragile
» Et les vertus & les travers.

» Là, ſur les reſſorts des idées,
» Sur les motifs des actions,
» Cherchant par quels chemins guidées
» D'*Hel**** quoique frondées,

» Les profondes réflexions, (*)
» Avec *Paſchal* même accordées,
» Atteignent ſes opinions;
» Dans ce monde qui nous abuſe
» Je ne verrois qu'un faux éclat;
» De ces ſyſtêmes qu'on débat
» Dans la multitude confuſe,
» Qu'un Sophiſtique & vain combat;
» Dans notre être une énigme obſcure,
» Dans notre valeur moins que rien,
» Dans le trépas peut-être un bien,

(*) Le grand principe de l'intérêt perſonnel que quelques Critiques proſcrivent ſans le comprendre, & ſur lequel le mauvais Copiſte d'*Ariſtophane* a voulu en vain, en le préſentant ſous un jour odieux, jetter un ridicule qui n'a retombé que ſur lui-même; ce mobile de notre être, dis-je, avoit été apperçu par pluſieurs Anciens & Modernes tels que *Seneque* & *Virgile*, *S. Auguſtin*, *Abadie*, *la Rochefoucaud*, &c. Long-tems avant M. *Hel* * * *: le grand *Paſchal* même, ce génie tranſcendant & auſſi ſombre qu'impérieux, le reconnoît formellement dans cet ouvrage éloquent & informe qu'on appelle *les Penſées*. Voyez *Penſées de Paſc.* Chap. I. Chap. IX &c.

» Mais dans notre eſpoir qu'impoſture ;
» Réalité que dans nos maux,
» Dans nos cœurs que baſſeſſe impure,
» Mais que grandeur dans nos travaux.
» Dans le paſſé qu'un triſte ſonge,
» Dans le préſent qu'un ſûr malheur,
» Et dans l'avenir ſéducteur...
» Qu'un noir abîme... où tout ſe plonge.

» Puiſſent auſſi, pour repoſer
» Cette Philoſophie auſtere,
» A la brune, ſur la Fougere,
» Deux beaux yeux venir m'embraſer,
» Dans ce lieu, des feux de Cythere !
» Pourvu que, propre à m'enflammer,
» L'objet n'en ſoit pas bien ſévere,
» Car (dût *Céladon* m'en blâmer)
» C'eſt à l'eſpoir flatteur de plaire
» Qu'on doit ſouvent le bien d'aimer.

» De *Clarence*, ô belle *Julie* !
» A votre douce rêverie
» J'offrirois plutôt les boſquets ;

» Mais pour donner, ſentir & rendre
» Regard mourant ou baiſer tendre,
» Ceux-ci me ſemblent auſſi faits.

Toutefois, comme à perdre haleine,
De jaſer, l'ardeur qui m'entraîne
Me faiſoit en deſcriptions
Laſſer cette ardeur inhumaine,
Du cher *Court**** non ſans peine
Aux murs deſirés nous touchions.

Sur ſon Char parſemé d'étoiles,
A pas lents, parcourant les Cieux;
La nuit, ſous leur voûte, à nos yeux,
Jà, ſuſpendoit ſes ſombres voiles;
Et bien-tôt, dans ſes murs chéris
Faiſant notre pompeuſe entrée,
De la populace attirée,
Nous ſuivoient la foule & les cris.

Il eſt vrai qu'un peu pittoreſque,
Notre équipage avec nos bœufs
Et notre ajuſtement groteſque,
De quelqu'Opérateur bien gueux

Rendoit assez l'aspect burlesque.

Ainsi, du jour l'obscur déclin
Vit, du Mans sous la Halle antique,
Conduit sur un Char pacifique
Par la rancune & le destin,
Des bons amis de *Ragotin*
Débarquer le troupeau comique.

Du peuple assemblé, cependant,
La cohue enfin s'écartant,
A mes foyers allions nous rendre,
Quand d'un fouet dans l'air se joüant,
D'un Guide au gosier s'enrouant,
De Coursiers par qui l'on voit fendre
Sous eux le grès étincellant,
Et de chaise à grand bruit roulant
Le tumulte se fait entendre;
Aussi-tôt se montre à nos yeux,
Précédé d'un Courier rapide
Portant un flambeau lumineux,
Equipage leste & poudreux
Qui suit la clarté qui le guide.

Dans le logis que nous ouvrons,
Au même inftant que nous entrons
Cette voiture nous ratrappe,
Et d'un pied léger s'en échappe
Un homme dont l'air noble & doux,
L'œil animé, le port me frappe :
Mais que devins-je ! à fes genoux
Quand *Julie* abaiffant fes charmes,
Je vis *Saint-Preux* près d'elle en larmes
S'écrier : » Quoi, Milord, c'eft vous !
» Vous, mon protecteur ! vous, mon pere !
» Ah ! dans notre affreufe mifere
» Quels lieux vous dérobent à nous !
» Quel motif, bienfaiteur augufte,
» Vous y rend ? eft-ce la pitié ?
» C'en eft un plus fûr, & plus jufte,
» (Dit-il tendrement) l'amitié.
» Elle vient d'un trop long filence
» Réparer les maux reffentis,
» Des vertus & de la conftance
» Elle vient vous donner le prix.
» O vous, dont le ferme courage

» Sans s'ébranler, ſoutint du ſort
» L'injuſtice & l'aveugle rage !
» Oubliez ſon cruel outrage.
» Des mers gagnant l'humide bord,
» Voyez, échappé du naufrage,
» Ce Pilote, ſur le rivage,
» Des vagues mépriſer l'effort ;
» Tels, oubliez les flots, l'orage,
» Amis !... vous êtes dans le Port.

» Dès long-tems, en vain attendues,
» Par mes courſes, comme je vois,
» Depuis leur départ ſuſpendues,
» Vos Lettres, toutes à la fois,
» Me furent à Londres rendues :
» Je ne peins point l'étonnement
» Qui me ſaiſit à leur lecture,
» Ma joie ... & mon cruel tourment
» De tous vos maux à la peinture.
» La pitié vient de la nature,
» Quand foible elle affecte un moment ;
» Mais des malheurs qu'un autre endure,

» Autant qu'eux, la pitié qui dure
» Naît du plus tendre sentiment;
» Par celui qui pour vous m'anime,
» Jugez de ceux qui tour à tour
» M'ont agité ! Comme l'amour,
» L'amitié sent, & peu s'exprime;
» Mais de la mienne, avec ardeur,
» Voulant donner à votre cœur
» Une autre preuve que des larmes,
» Sur vos dangers, dans mon effroi,
» Ne me fiant d'ailleurs qu'à moi
» Pour mettre fin à vos allarmes,
» Avec *Bedford* qui de la paix
» Partoit chargé d'ordre secrets,
» Pour fonder la sûre espérance,
» Sous l'habit d'un de ses Valets,
» J'ai passé promptement en France.
» J'ai, presqu'en arrivant, appris
» Qu'ignorant tous deux que je vinsse,
» Vous alliez de quelques amis
» Implorer dans une Province
» Le reste & les secours unis...

» Soudain, mon cœur charmé ſe livre
» Au doux eſpoir qui le conduit,
» Et ſans vous ne pouvant plus vivre,
» Je ſuis en poſte, cette nuit,
» De Paris parti pour vous ſuivre;
» Au détail du malheur affreux
» Qui vient de combler votre peine,
» Que chacun, d'un air douloureux,
» M'a fait à la poſte prochaine, (*)
» Je vous ai reconnu tous deux;
» J'ai demandé, ſçu ſans remiſe,
» Dans l'embarras où je vous crois,
» La route que vous avez priſe;
» Je l'ai ſuivie... & je vous vois...
» Couple que j'aime, couple tendre,
» Venez, ſéchez vos pleurs,... hélas!
» Vous en allez encor répandre!
» Venez orner d'autres climats:
» Le bonheur naîtra ſous vos pas;

(*) Bonneval où s'étoit paſſée la ſcène de *Saint-Preux* reconnu & arrêté par l'Officier Gaſcon.

» Les Vertus ſont à votre ſuite.

» Ami, ſois libre (ajouta-t'il,
» Parlant à *Saint-Preux*) pour ta fuite
» J'ai ta grace, & la Cour inſtruite,
» De tes jours reſpecte le fil;
» Et vous, vertueuſe *Julie*,
» De mere, d'amante & d'amie
» Eprouvez tous les ſentimens;
» Ouvrez-leur votre ame attendrie;
» Accourez, à vos chers enfans,
» A *Claire* enfin donner la vie:
» Chez moi, depuis long-tems rendus,
» Impatiens, ils vous attendent...
» Milord, de vos ſoins aſſidus,
» (Dit Julie) oui, mes jours dépendent.
» Je vous dois tout; mais, comme vous,
» Quand un homme agit, quand il penſe,
» Tel que cet aſtre qui ſur nous
» Répand ſa féco[illegible] influence,
» Il étend ſes bienfaits ſur tous;
» Leurs ſuccès font ſa récompenſe;
» Et de notre reconnoiſſance

» Il n'eſt ni flatté, ni jaloux.
» En vous je trouve donc un pere,
» Et bien-tôt... ô moment trop doux!
» Je verrai mes enfans, ma *Claire*;
» Mais votre amitié vive & chere....
» Ne parle pas... de mon époux?...

A ces mots, en baiſſant la vûe,
Milord ſe tut: » Quel jour affreux
» Vient luire à mon ame éperdue!
» S'écria-t'elle, ah! malheureux!...
» M'apprenez-vous ... au nom des Cieux,
» Rompez ce ſilence terrible ...
» Parlez ..... vous ne répondez rien!
» C'en eſt fait! je le ſens trop bien,
» Ce dernier coup, le plus ſenſible
» Des coups juſqu'alors eſſuyez!
» Et voilà ce bonheur paiſible,
» Ces plaiſirs que vous m'annonciez!
» Quelle perfide & courte joie
» M'avez-vous d'abord fait goûter!...
Aux regrets les plus vifs en proie,
*Julie*, ici, fait éclater

La douceur où ſon cœur ſe noie...

Hé bien ! de ces momens d'horreurs,
*Zirphé*, ſes attraits enchanteurs
Tiroient une grace nouvelle :
Ses yeux ſi beaux couverts de pleurs,
Ses regards, ſa pâleur mortelle,
Son front conſterné, ſa langueur,
De ſa voix l'accent ſi flatteur,
Tout la rendoit encor plus belle.
*Saint-Preux* reſpectant ſon malheur,
Mais n'oſant pas, malgré ſon zèle,
Dans une perte auſſi cruelle,
S'en montrer le conſolateur ;
En ſilence, de loin, ſur elle
Jettoit un regard de douleur.

» Milord, d'une voix preſque éteinte,
Dit-elle ſoudain, parlez-moi,
» Mais ſur-tout parlez-moi ſans feinte.
» Dans cet état où je me vois,
» Il me reſte une horrible crainte.
» Par nos préjugés captivez,

» Des premiers ſeuls, vous le ſçavez,
» Dépend ſouvent ce que nous ſommes.
» J'ai perdu le meilleur des hommes,
» Il en fut le plus égaré.
» A ſes doutes *Volmar* livré
» Rejetta l'auteur de ſon être,
» Dans ce ſyſtême affreux peut-être
» Son eſprit a perſévéré ;
» Bravant de Dieu le bras ſacré,
» Il ſera mort ſans le connoître !...
» Banniſſez (reprit *Edouard*)
» Cette inquiétude effrayante ;
» De ces ſyſtêmes qu'avec art,
» Mais ſans guide, l'eſprit enfante,
» Au bord du tombeau, tôt ou tard,
» L'éclat impoſteur ſe diſſipe ;
» Et de *Volmar*, au vrai rendu,
» Le cœur aima trop la vertu
» Pour que ſon ſeul & ſûr principe
» En fût plus long-tems combattu.

» Vivez, *Julie*, & ſans ſcrupule

» Sacrifiez à votre Amant
» L'ancien & dur engagement (*)
» Dont vous pensâtes, trop crédule,
» Pouvoir accomplir le serment.
» Il fut pris indiscrettement,
» Que l'amour aujourd'hui l'annulle.
» De ce penchant purifié,
» Qu'enfin la faute se répare;
» Qu'un nœud criminel & barbare
» Par un plus doux soit expié.
» O femme unique! ô digne exemple
» De la constance & de l'amour!
» A ce Dieu laissez, à son tour,
» De l'Hymen vous ouvrir le Temple;
» Heureux Amans, qu'enfin calmés

(*) Celui de ne donner jamais de successeur à M. de *Volmar*, que *Julie* avoit pris avec *Saint-Preux* en ces termes: » *M. de Volmar est plus âgé que moi. Si pour me* » *punir de mes fautes le Ciel m'ôtoit le digne époux que* » *j'ai si peu mérité, ma résolution est de n'en prendre jamais* » *d'autre.* Voyez Vol. III. Let. XX. (*)

Et

» Et qu'après s'être tant aimés,
» Vos deux ſenſibles cœurs s'uniſſent;
» Que depuis ſi long-tems formés,
» Vos vœux à la fin s'accompliſſent.
» Voyez pour ce jour ſolemnel
» Avec l'amitié qui s'apprête,
» L'amour en ordonner la fête;
» De fleurs il a paré l'Autel;
» Son flambeau, pour vous immortel,
» Du Temple brille ſur le faîte;
» Allez, d'un accord mutuel,
» Vous faire un ſerment éternel
» Comme l'amour qui le prononce,
» Et recevoir après du Ciel
» La félicité pour réponſe.
» De vos vertus, venez enfin
» Honorer, ſous un ciel ſerein
» Des gens ſimples, un pays libre, (*)

(*) C'eſt être bien prévenu pour ſon pays. Si l'image de la liberté règne encore dans la forme des loix, en Angleterre ce n'eſt plus qu'un fantôme dans leur exécution. Je ne ſçais quel Auteur prétend que les Anglais ſont

» Et les y voyant cultiver,
» De la ſageſſe y conſerver,
» Comme y voir régner l'équilibre.

» Ces lieux ſont ceux dont, autrefois,
» Pour votre union douce & pure,
» J'oſai vous propoſer le choix;
» Mais *Julie*, alors, de ma voix,
» Immola l'offre à la nature. (*)

» Que par l'hymen juſtifié,
» Amour, ſous le nom d'amitié,
» Qui croît même encore qu'il ſommeille,
» Levant ſon voile déplié,
» Dans vos cœurs aujourd'hui s'éveille!
» Des chagrins rongeurs, des ſoucis
» A la penſive & pâle troupe,
» Succéde, près de vous, des Ris

---

des hommes; qu'il retourne actuellement à Londres, & ſous des chapeaux à plumet, il y verra, comme à Paris, bien des femmes. Hélas! *Zirphé*, la contagion françaiſe gagne inſenſiblement toute l'Europe.

(*) Voyez Vol. II. Let. III.

» Le vermeil & folâtre groupe,
» Et des plaisirs du doux repos,
» A longs traits, dans l'aimable coupe,
» Vous boirez l'oubli de vos maux.
» Dieux! quel bonheur sera le vôtre!
» Dans l'exercice des vertus,
» De tendres soins toujours rendus,
» Vous vous le ferez l'un à l'autre.
» Que puissent autant que mes vœux
» Régner sur vous, durer vos feux,
» Le nœud sacré qui vous rassemble:
» Puissent vos jours longs, honorés,
» Finir dans les bras adorés
» D'un fils heureux qui vous ressemble;
» Et qu'en voyant ces lieux chéris
» Que, malgré vos malheurs unis,
» Vous aurez habités ensemble,
» Nos Neveux disent, attendris;

» *D'un couple fidele & tranquille*
» *Ces murs ont été le séjour:*

» *De l'innocence & de l'amour,*
» *Ce toît fut le temple & l'asyle.* (*)

(*) A l'exemple de l'Editeur des Lettres de *Julie*, *Zirphé*, arrêtons-nous un moment à leur conclusion. Oui, plus je lis ces Lettres charmantes, cet Ouvrage éloquent de l'esprit & de l'amour, & plus j'admire ces tableaux touchans d'une ame pure & tendre, d'un cœur qui a pu être foible, mais toujours honnête & vrai. Plus je me sens pénétrer à l'image attendrissante de la belle nature peinte même avec ses défauts. Comment des femmes connues par leurs intrigues indécentes, autant que par le nom qu'elles portent, ont-elles osé condamner ce Recueil inestimable, & blâmer *Julie* d'avoir accordé à l'amour véritable & éprouvé ce que souvent elles ne refusent pas même au premier venu ? Comment un tas de vils Petit-Maîtres qui ne sont pas faits pour penser & qui ne sentent plus, ont-ils osé jetter sur ces Lettres l'œil de l'examen & de l'analyse, & en proscrire la morale, eux qui n'en connurent jamais ? Dans le genre de ces Critiques pitoyables, où l'on abuse même des fautes d'impression pour multiplier les censures, où l'on n'a pas rougi d'inserer des plaisanteries triviales & basses sur l'état & la condition de M. R***, dont on auroit dû respecter les talens, vu que le mérite du génie est heureusement dans ce siécle éclairé, fort au-dessus du hazard de la naissance ; dans le genre de ces Critiques, dis-je, sont celles qui ont paru en forme de Lettres & faussement, sans doute, sous le

A ce discours qui séduisant,
Et pour *Saint-Preux* trop plein de
charmes,
De *Julie* alors, cependant,
Ne fut reçu que par des larmes;
Mais aux tableaux touchans duquel,
Son cœur ému, du moins cruel,
Bientôt après rendit les armes,
Ainsi que sa conclusion
Que je t'ai promise & rimée,
Peut-être à ma confusion,

nom d'un homme d'esprit & de qualité, qui a dû être bien offensé de se voir attribuer un Ouvrage aussi indigne de lui, qu'il l'est de l'estime des honnêtes gens: Je dis plus; une Satyre contre les Lettres de *Julie* fera nécessairement supposer à son Auteur un cœur dépravé, tout le monde ne sçachant que trop que les gens vicieux attaquent communément tout Livre qui prêche la vertu, parce qu'il porte avec lui la condamnation frappante de leur conduite. Les Lettres de *Julie*, au reste, n'ont pas besoin d'apologie; leur succès prodigieux, & le suffrage public des gens les plus estimés, les dédommagent assez d'une Satyre méprisée, & dont vous ne vous souviendriez pas peut-être, si je ne vous la rappellois ici.

Finira, d'ennui parsemée,
De mes Vers cette légion.

D'un mal crüel, opiniâtre
Me sçachant accablé, rongé,
*Zirphé*, de leur gayeté folâtre,
Dis-le-moi, qu'auras-tu jugé ?
De mes jours qui viennent d'éclore
Déja prêt, dans mon noir destin,
De voir trancher dès leur matin,
La trame, hélas ! si tendre encore,
Du trépas, portant, dans mon sein,
Le coup qui germe & me dévore ;
Et d'un bras foible & languissant,
Eprouvé parmi les alarmes,
A ces palmiers, en gemissant,
Venant de suspendre mes armes,
Ma bouche, en te chantant ces Vers,
Sent, déja livide & flétrie,
Le dernier souffle de ma vie
Prêt à s'exhaler dans les airs.

De ce monde & de son yvresse,

De ces feux que je respirois,
Des jours que je leur consacrois,
De la volupté.... leur Déesse,
Que me reste-t'il ! .... des regrets.
Tout pour moi fuit dans un nuage :
Ces fleurs dont orna mes cheveux
Le Printems, ce Dieu de mon âge,
Tombent, & de cyprès affreux
Mon front pali, déja, s'ombrage.
Vois-tu, dans ce riant Jardin,
Naître, épanouir cette rose
Que des Zéphirs, à peine éclose,
Caresse le léger essain?
Elle s'ouvre; on la voit, soudain,
Le désir sur elle s'attache :
A cette feuille qui la cache
On ravit son jeune trésor ;
Et sa fraîcheur aimable encor,
Sourit à la main qui l'arrache.
Tel, parmi les obscurs tableaux
D'une perspective effrayante,
Autour de mes tristes rideaux,

Voyant la mort armée, errante,
Eguiser son fer criminel;
Et sur ma jeunesse innocente
Prête à lever un bras cruel,
Des portes du Royaume sombre
Sur le point de passer le seüil,
De mon dernier soir j'ai, dans l'ombre,
Ri sur les bords de mon cercüeil.

Mais, *Zirphé*, j'étois, de te plaire
Enflâmé par la vive ardeur;
J'eusse tout osé, tout pu faire,
Rempli d'un espoir si flatteur!
Qu'au moins, de ma muse expirante
Le feu presqu'éteint aujourd'hui,
Ne porte pas du sombre ennui,
Dans tes sens, la langueur glaçante.
Sois mon Censeur, sois mon appui:
Sur-tout, à ce bigot sauvage
Qui, l'œil creux, & le dos vouté,
Au haut de son cinquiéme étage
Avec les noirs soucis monté,
Sur les ris dont il craint l'image,

Sous l'ombre de l'auſtérité
Répand dans ſa jalouſe rage
Le fiel de la malignité,
Cache de ce léger ouvrage
L'innocente & libre gayeté;
Mais, montre-la ſans crainte au Sage:
Tel que toi, de lui maître & ſûr,
Et de ſon cœur ouvert & pur
Se bornant au ſeul témoignage,
De l'abſtraite application,
Sur l'eſprit tendu qu'il ſoulage,
Sans rougir, dans l'occaſion,
Il daigne éclaircir le nuage.
Au ſurplus, ſi mon badinage
Te plaît, qu'il ne plaiſe qu'à toi;
J'y ſouſcris, *Zirphé*, je le doi:
Que m'importe un autre ſuffrage?
N'es-tu pas l'univers pour moi!

**FIN.**

# AVIS DE L'ÉDITEUR

## *Après l'impression de cet Ouvrage.*

On auroit sans doute suivi l'usage ordinaire en imprimant ici l'*Errata* de cet Ouvrage, si le trop grand nombre de fautes qui s'y trouve ne le rendoit impossible. On ne peut l'attribuer qu'à la précipitation avec laquelle cet Ouvrage s'est imprimé à l'insçu de son Auteur. On doit cependant prévenir le Lecteur qu'il y a quantité de fautes, que par la façon dont elles sont faites, il pourroit mettre sur le compte de l'Auteur, & qui ne sont absolument que d'impression. En voici quelques-unes de ce genre, & des plus graves qu'on a rassemblées.

Page 10, Vers 8, *Dans sa lueur* pour *dans la lueur.*
Page 45, dernier Vers, *dont Othello* pour *dans Othello.*
Pag 74, Vers 9, *ou me flattant* pour *en me flattant.*
Page 81, Vers 19, *jaloux Tiphron* pour *jaloux Tiphon.*
Page 92, Vers 18, *laissoit voir* pour *lui montroit.*
Page 145, Vers 11, *des yeux de Bacchus* pour *des jeux de Bacchus.*
Page 153, Vers 17, *au motif que* pour *au motif qui.*
Page 156, après ce Vers, *Qu'entouroient feuilles de Lauriers,* ce Vers-ci est oublié, *Couvrant sa chauve & maigre nuque.*
Page 171, Vers 1, *se leve* pour *s'éleve.*
Page 213, Vers 14. *seul pour l'abondance* pour *par l'abondance.*
Page 219, Vers 11, *rongé de courroux* pour *rouge de courroux.*
&c. &c. On ne finiroit pas si on rapportoit ici toutes les fautes qui pourroient ainsi s'attribuer à l'Auteur, ainsi que celles de ponctuation qui forment des contre-sens à chaque page. On supplie le Lecteur de les pardonner à la promptitude de l'impression, & d'y suppléer par son intelligence.



